



E. DELIÈGE

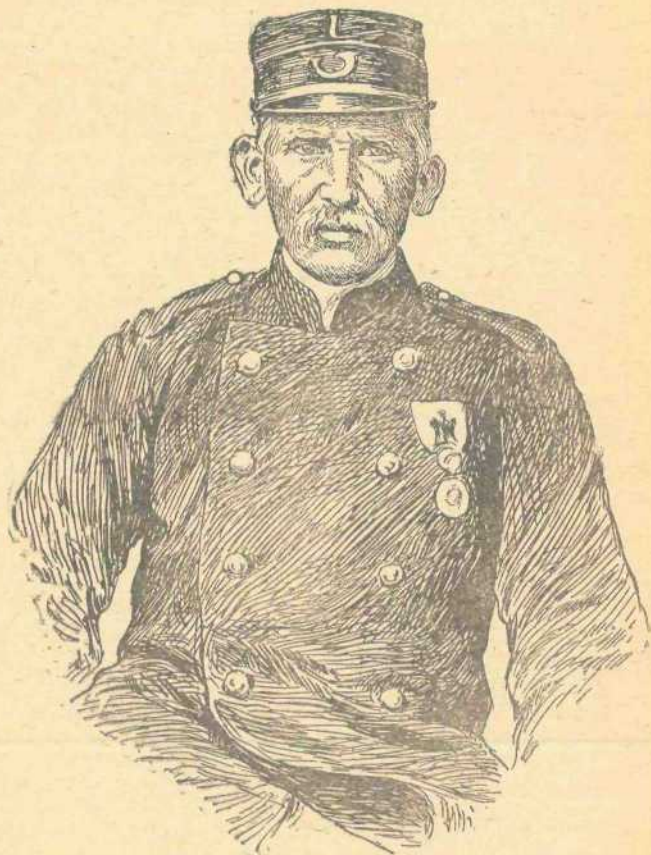
LES PETITS
FORESTIERS

RAS

GEDALGE

Les Petits Forestiers

Dédié à ma Mère.



M. DUBOIS.

CBU
G-3

E. DELIÈGE

Les Petits Forestiers



Req. ED (CBU): 31.388

U.A.M.
BIBLIOTECA
DE EDUCACION

PARIS

LIBRAIRIE GEDALGE

75, RUE DES SAINTS-PÈRES, 75

DONACION DE
Carmen Ruiz
Bravo-Villasante

PRÉFACE

Mon cher ami,

Vous avez entrepris une œuvre particulièrement attrayante : c'est de faire sentir aux enfants des villes la beauté des forêts, c'est de faire aimer aux enfants des campagnes les belles frondaisons des bois et de leur faire respecter la vie des petits hôtes charmants qui y abritent leur nichée.

Vous montréz que la forêt n'est pas seulement une des plus magnifiques manifestations de la nature, soit qu'elle se drape du vert manteau du printemps, soit qu'elle étale au soleil d'automne ses ors éblouissants, mais qu'elle est indispensable à l'humanité, directement par ses produits si utiles, indirectement par l'action qu'elle exerce sur le climat.

Vous concevez sans peine avec quel plaisir les « grands forestiers » vous voient vous attacher à cette tâche. Faire des petits Français des « petits forestiers », c'est travailler à faire une France plus belle et plus riche. C'est pourquoi tous nous applaudissons à l'écrivain apprécié qui entreprend cette œuvre et qui, nous n'en doutons pas, la réussira.

Votre tout dévoué,

A. MARGAINE,
Inspecteur Adjoint des forêts.

PROLOGUE

La vallée de la Biesme, petite rivière qui séparerait les provinces de Champagne et de Lorraine, est très riche en antiques demeures seigneuriales. Qu'on ne se figure pas d'artistiques édifices comme ceux qui s'élèvent sur les bords de la Loire, ni des ruines de châteaux féodaux semblables à celles que l'on rencontre à chaque pas dans l'Ile-de-France, mais de simples maisons à un étage où l'amour du confort primait sur toute autre considération.

L'une de ces habitations, située sur la route qui court parallèlement à la Biesme et dépendant du hameau de Richefontaine, était annuellement occupée, durant la belle saison, dans le corps principal de logis, par M. Beusart, professeur de dessin à Paris, qui aimait à y séjourner avec sa famille, pendant les vacances, afin d'y jouir complètement du calme pénétrant de la vallée rustique.

La famille de M. Beusart, outre Madame dont les aïeux étaient justement d'anciens verriers de l'Argonne, comprenait trois garçonnets, Maurice, Robert et René, âgés respectivement de onze, neuf et huit ans. La santé de ces enfants étant des plus délicates, le séjour de la capitale ne leur convenait pas du tout.

Sur les conseils de M. Remy, docteur du bourg voisin, M. Beusart résolut cette année-là de laisser ses fils à

Richefontaine, afin de leur permettre d'acquérir le développement physique qui laissait fort à désirer eu égard à leur développement intellectuel.

L'annexe du bâtiment était constamment habitée par M. Dubois, beau vieillard de soixante-deux ans qui avait passé toute son existence dans la région, où il remplissait auparavant les fonctions de garde forestier. Avec lui vivait sa compagne, M^{me} Dubois, encore fort alerte malgré son âge.

La réputation d'honnêteté qu'avait toujours eue le respectable couple décida M. Beusart à lui confier ses fils. Il reprit le chemin de la capitale après avoir décidé que, pour continuer leur instruction, des leçons journalières leur seraient données par M. Lesage, instituteur à Vieufour, village tout proche dont dépendait Richefontaine.

En outre, M. Dubois ferait faire à ses petits pensionnaires le plus de promenades possibles destinées d'abord à les fortifier corporellement, ensuite à les initier aux secrets de la belle forêt voisine, c'est-à-dire à leur faire connaître la faune et la flore sylvestres, le dur mais libre et lucratif labeur des bûcherons, et aussi, à l'occasion, à les conduire en excursion dans les quelques usines locales des villages plantés au milieu des bois.

Ce sont ces promenades intéressantes auxquelles ont pris part nos amis les « Petits Forestiers » que nous offrons aujourd'hui à nos jeunes lecteurs, persuadé qu'ils y trouveront à la fois amusement et profit.

La cueillette des noisettes. — Le ramassagé des faines.
Les chercheurs de bois mort.

Le départ de M. et M^{me} Beusart n'avait pas été sans laisser un peu de tristesse dans le cœur des enfants. Aussi, pour les désennuyer, M. Dubois s'empres-sa-t-il, dès le lendemain, de les emmener en promenade.

On suivit pendant quelque temps la rive droite de la Biesme, dont l'eau était complètement invisible à cause de la bordure d'aulnes et de noisetiers qui la dérobaient aux regards. Les coudriers portaient encore, malgré les multiples visites que leur avaient rendues les bambins de Vieufour, suivant l'expression même de M. Dubois, quelques « châtelets » de noisettes.

Les enfants, s'aidant mutuellement, s'empres-sèrent de les cueillir. Les noisettes étaient bien mûres et bien remplies; les amandes en furent trouvées délicieuses.

Cette cueillette inattendue donna idée à M. Dubois de faire effectuer à ses petits amis une bonne récolte des fruits du coudrier.

Comme tout vieux forestier pour lequel le bois n'a pas de secret, M. Dubois connaissait les bons endroits où la forêt cache ses trésors.

On franchit donc l'étroit cours d'eau au pont Michaud, passage rustique formé de quelques poutres jetées en travers de la Biesme.

On s'engagea dans le sentier abrupt et grim-pant de la

côte Leroy et l'on ne tarda pas à aboutir dans un taillis dont les jeunes pousses, dit M. Dubois, avaient environ trois ans d'âge; chênes, hêtres et charmes y formaient déjà une végétation assez serrée.

Çà et là, en des sortes de clairières, où le soleil pouvait à son aise darder ses rayons, apparaissaient des buissons de noisetiers; les enfants en approchèrent et, sur les conseils de l'ancien forestier, soulevèrent les branches des arbustes chargés de noisettes toutes dorées, et parfois mûres à un tel point qu'elles tombaient de leurs enveloppes rien qu'en les touchant légèrement.

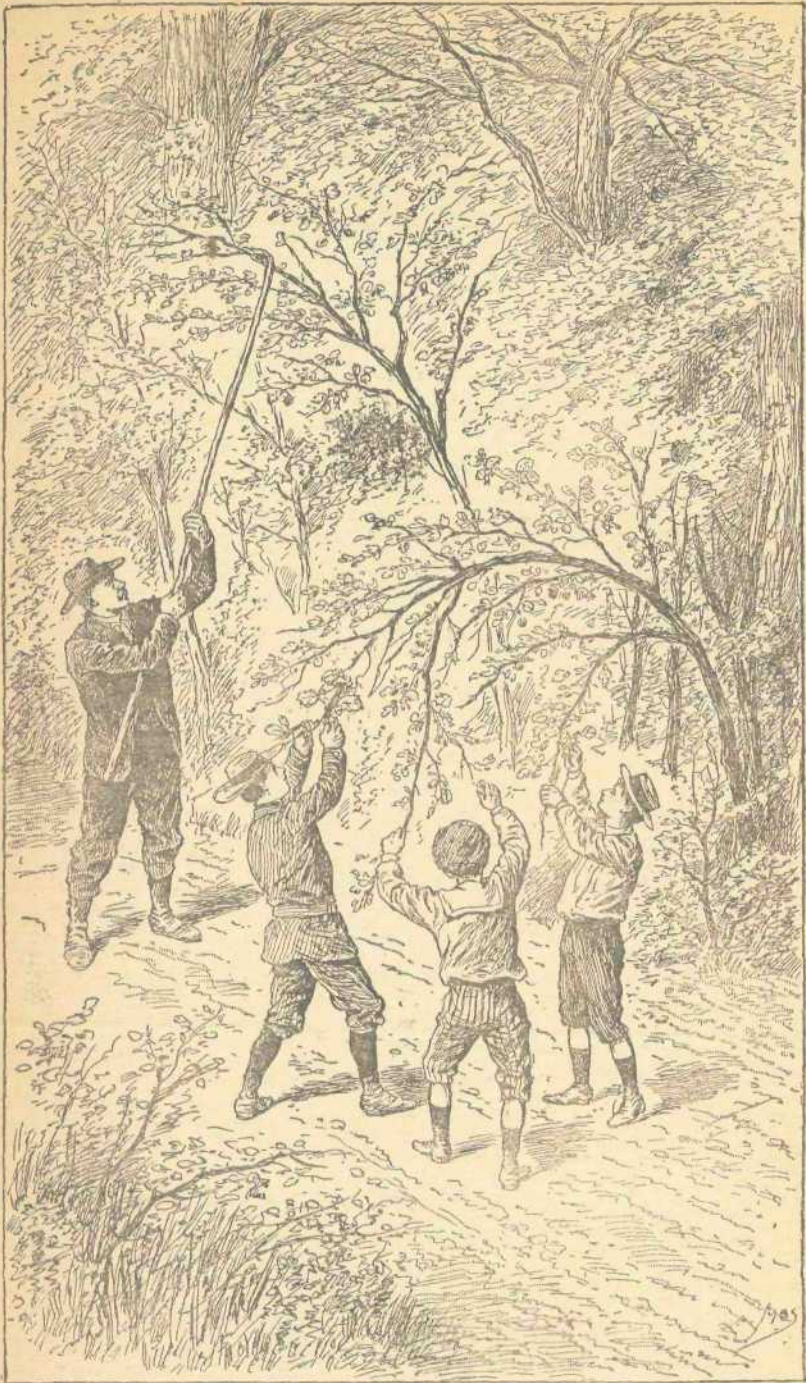
On pense si les fils de M. Beusart furent heureux d'une pareille aubaine. Les petits sachets en toile dont ils s'étaient munis, la carnassière pourtant vaste de M. Dubois se trouvèrent bientôt aux trois quarts remplis.

Tout en allant et venant d'un noisetier à l'autre, on avait atteint le haut de la coupe et l'on était arrivé sur la tranchée de la Grande Vallée. C'était une voie forestière servant au passage des véhicules employés au transport des bois abattus.

A droite et à gauche de ce chemin, de hauts noisetiers formaient un rideau compact; ils étaient aussi en partie chargés de fruits, mais, vu la hauteur de ces brins de taillis, les enfants ne pouvaient atteindre, à leur grand regret, les branches si bien garnies.

Pour donner satisfaction à ses petits amis, M. Dubois entra dans la forêt, coupa une tige de charme de trois à quatre mètres de long, et la transforma en une sorte de crochet. Puis, avec cet outil primitif, il atteignit facilement les extrémités des rameaux, les attira à lui et les courba presque jusqu'à terre, ce qui permit à Maurice, Robert et René de compléter leurs petites provisions.

Les enfants avaient été surpris de la facilité avec laquelle les coudriers s'étaient ployés sans se briser. M. Dubois



La récolte des noisettes.

profita de la réflexion que fit Maurice à ce sujet pour enseigner à ses jeunes compagnons que cette qualité était justement mise à profit dans la fabrication des cercles de tonneaux.

Derrière la bordure de noisetiers, dominant de leur haute stature tout le taillis avoisinant, des hêtres majestueux semblaient les rois de cette partie de la forêt.

Au pied de quelques-uns d'entre eux, un spectacle assez bizarre s'offrit aux promeneurs. De grandes toiles grises étaient étendues sur le sol; auprès de chacune d'elles, des femmes et des fillettes agenouillées ramassaient des fruits brunâtres tombant incessamment des branches placées au-dessus et auxquelles de hardis jeunes gens, grimpés sur les arbres, imprimaient des secousses violentes destinées à détacher les fruits.

Les « ramasseurs de faïnes », c'est ainsi que les personnes que les « petits forestiers » avaient sous les yeux se nommaient dans la région, reconnaissant M. Dubois, le saluèrent avec empressement.

Celui-ci leur demanda si la récolte était bonne; ce à quoi il lui fut répondu affirmativement.

Les enfants, s'étant approchés et ayant ramassé quelques-uns des fruits dont les paysannes faisaient de petits tas, furent frappés à la fois de leur forme, offrant quelque ressemblance avec une petite pyramide à base triangulaire, et de leur disposition dans la gaine hérissée de piquants qui les renfermait.

Invités par M. Dubois à goûter de ce fruit inconnu pour eux, les fils de M. Beusart en enlevèrent l'écorce et furent tout surpris de découvrir une sorte d'amande; ils s'empressèrent de la croquer, et, sauf une toute légère amertume, lui trouvèrent une saveur se rapprochant fortement de celle de la noisette.

Maurice pria M. Dubois de lui indiquer pourquoi les

habitants de Richefontaine et des environs faisaient si ample provision de faines.

L'ancien garde forestier, très heureux de satisfaire son jeune interlocuteur, répondit :

— Les fruits du hêtre fournissent une huile très recherchée dans la région, justement à cause de ce goût parfumé que vous venez de percevoir tout à l'heure.

Puis il ajouta :

— A quelques kilomètres d'ici, à Beauregard, localité bâtie sur les confins extrêmes et méridionaux de l'Argonne, se trouvent encore quelques fabricants d'huile de faine. Ceux-ci achètent le « boisseau », c'est-à-dire le double décalitre de graines débarrassées de leurs enveloppes pour une somme variant entre 2 francs et 2 fr. 50. Lorsque la quantité achetée est suffisante, ils jettent la faine dans un « grugeoir », sorte de concasseur primitif qui brise le fruit en trois ou quatre morceaux. Ces fragments sont soumis ensuite à l'action d'une double meule en silex, mue par des chevaux, qui les réduit en tourteaux huileux. Ces derniers, subissant l'effet d'une presse, donnent l'huile d'une part et les tourteaux secs de l'autre ; ceux-ci sont vendus aux cultivateurs pour leurs bestiaux ; quant à l'huile, on la recherche beaucoup ici, ainsi qu'à trois ou quatre lieues à la ronde.

Après avoir ajouté quelques fruits de hêtre à leur réserve de noisettes, les enfants et M. Dubois quittèrent les paysannes pour s'engager dans les bois de haute futaie croissant avec une vigueur exceptionnelle sur le versant ouest de la vallée de la Biesme.

Sur le sol, jonché d'une épaisse couche de feuilles que les années convertissaient peu à peu en un terreau fertilisant, gisaient çà et là des branches de bois mort que la vétusté avait spécialement détachées des troncs de chênes.

— Ces branches, dit M. Dubois, ne sont pas perdues pour tout le monde; l'État autorise les pauvres gens à venir les recueillir en vue d'en faire leur provision de chauffage pour la froide saison. Ce serait bien surprenant si nous n'apercevions pas, dans cette gorge, quelque vieillard, trop faible pour accomplir un travail assidu, qui ne soit occupé à confectionner des fagots.

D'ailleurs, à l'appui de ce que j'avance, voyez ce petit tas de branches dans cette clairière; il a été mis là certainement par un « chercheur de bois mort »; plus tard, cet homme l'ajoutera à d'autres tas échelonnés aux alentours pour compléter sa charge.

Peu de temps après, nos jeunes promeneurs aperçurent, penché vers la terre, un vieillard occupé à choisir les meilleures branches que la bienfaisante forêt mettait si largement à sa disposition. Cet homme était le père Souin, ancien ébrancheur, qu'un accident, survenu au cours de son périlleux métier, empêchait de se livrer à tout autre labeur.

Le père Souin connaissait bien M. Dubois qui l'avait employé plusieurs fois pour le compte de l'administration forestière; les deux hommes se donnèrent une cordiale poignée de main, puis le vieux bûcheron exprima la satisfaction qu'il éprouvait à faire si vivement les fagots qui flamberaient si bien dans l'âtre de sa vieille chaumière, que l'on découvrait au loin, à demi abritée par le rameau des arbres formant la lisière de la forêt d'en face.

Non seulement, ainsi que nous l'avons dit, les enfants avaient entassé jusqu'à plein bord des noisettes dans leurs sacs en toile grise, mais encore leurs poches en étaient toutes pleines.

Lorsqu'ils eurent quitté le taillis et repris un sentier fréquenté par les bûcherons, M. Dubois, tout en marchant, leur enseigna un petit jeu très en honneur chez les écoliers

de Vieufour : il consistait à indiquer exactement le nombre de noisettes qu'un partenaire tenait cachées dans sa main fermée; si l'autre partenaire donnait un nombre inférieur ou un nombre supérieur, il versait à son camarade la différence en moins ou en plus pour atteindre la quantité de noisettes; par contre, s'il indiquait le nombre exact, il gagnait tout. On pense si ce jeu intéressa les « petits forestiers » et ils s'y donnèrent avec tant de passion qu'ils se trouvèrent près de la maison sans même s'être aperçus du chemin qu'ils parcouraient.

Enchantés de cette première sortie, ils montrèrent noisettes et faines à M^{me} Dubois, en la priant de leur prêter une petite caisse pour les ranger.

Mais la bonne ménagère leur fit remarquer que s'ils agissaient de cette façon, il y aurait beaucoup de chances pour que les noisettes noircissent rapidement.

— Mieux vaut, dit-elle, étendre ces fruits au grenier, sur une claie, où ils achèveront de se mûrir et s'écorceront naturellement.

Les conseils de M^{me} Dubois furent suivis avec docilité; les enfants s'empressèrent d'aller placer noisettes et faines comme il avait été dit, se réjouissant à l'avance du plaisir qu'ils auraient l'hiver à casser ces fruits au coin du feu, pendant que M. Dubois leur narrerait quelques épisodes de ses campagnes du Mexique, ou leur raconterait une de ces histoires de braconnage ou de chasse dont ils étaient si avides.

II

La chute des feuilles. — L'abatage des coupes.

Le bûcheron.

Les premiers froids étaient venus, et des arbres, sous l'effet des brouillards humides, les feuilles, jaunissant d'abord, étaient tombées en partie; dans la forêt, des éclaircies nombreuses remplaçaient les ombrages touffus de la belle saison.

C'était le moment propice pour l'exploitation des coupes désignées par l'administration forestière. Dans l'ancien triage de M. Dubois le travail battait son plein et le forestier retraité résolu d'y conduire ses petits pensionnaires afin de les initier à la vie du bûcheron.

Après déjeuner, on s'engagea dans le sentier qui contourne la colline boisée, et, tout en gravissant la rude montée, M. Dubois renseigna les jeunes promeneurs sur les opérations préliminaires des exploitations forestières.

— Il y a déjà, dit-il, dans une ville voisine, à Ménehould pour notre région, ce qu'on appelle la vente des bois. Au jour fixé, marchands de bois et bûcherons se rendent dans la localité indiquée. A l'hôtel de ville, dans une salle spéciale, se tient le conservateur des eaux et forêts assisté de ses inspecteurs représentant l'administration forestière; à côté d'eux siège le trésorier-payeur général assisté du receveur d'enregistrement, délégués du Ministère des finances.

A l'heure dite, les coupes sont mises successivement en vente et adjugées à ceux qui en offrent le prix le plus élevé.

L'adjudication terminée, adjudicataires et ouvriers de la forêt se retrouvent dans un des cafés de la ville ; les bûcherons demandent à exploiter le bois les plus à portée de leurs demeures respectives, discutent les conditions, et, après entente définitive avec leurs futurs patrons, regagnent individuellement ou en groupes leurs villages.

Lorsqu'une quinzaine de jours s'est écoulée, l'adjudicataire d'une coupe reçoit son permis d'exploiter. Il fait alors appeler les bûcherons qui ont traité avec lui et tous ensemble se rendent en forêt.

La surface totale d'exploitation est subdivisée en parcelles variant entre un hectare et demi et deux hectares et chacune de celles-ci sont numérotées. Des bulletins correspondant à ces numéros sont jetés dans une coiffure, et, à tour de rôle, chaque bûcheron vient prendre un bilboquet : c'est une sorte de tirage au sort affectant à chacun un des lots de la coupe. Ceci fait, chaque artisan devient le maître de sa parcelle, ou mieux, comme il dit en son langage vulgaire, de son « atelier ».

M. Dubois finissait de donner ces renseignements au moment même où l'on mettait le pied dans la coupe en exploitation.

Dans l'« atelier » le plus riverain, le père Galarme, un des vétérans des bûcherons de Vieufour, était si bien occupé à sa besogne qu'il n'entendit pas s'approcher les nouveaux venus et qu'il eut un soubresaut de surprise quand M. Dubois l'interpella amicalement. Lorsque de cordiales poignées de main eurent été échangées entre l'ouvrier et le garde retraité, le père Galarme, sur la demande de ce dernier, exposa aux « petits forestiers » qu'il terminait ses préparatifs d'exploitation, et, à cet effet,

il leur montra une sorte de trépied formé d'un tronc de jeune arbre renversé et maintenu par trois branches enfoncées légèrement dans le sol et un chevalet constitué par des bûchettes plantées en terre et se croisant en X.

A quelque distance de là les enfants aperçurent une fumée assez forte et, tout intrigués, prièrent M. Dubois de leur en indiquer l'origine. Au lieu de répondre, l'ancien forestier fit avancer les garçonnetts. Bientôt tous pénétrèrent dans un second « atelier » où un jeune bûcheron entretenait un feu clair avec les cimes des brins de taillis qui jonchaient le sol.

— Voilà, dit alors M. Dubois, la cause de la fumée que nous apercevions tout à l'heure : cet artisan, en avance sur le vieillard que nous venons de quitter, détruit les extrémités des rameaux qui n'ont aucune valeur marchande. En outre, il a construit ce hangar primitif qui est sur notre droite.

Les promeneurs tournèrent leurs regards du côté que leur indiquait M. Dubois et ils virent une hutte formée de troncs d'arbres fichés en terre par l'une de leurs extrémités et inclinés de façon à se toucher par le haut et dont les interstices étaient remplis de branchages. Les bûcherons s'abritent là, dit l'ancien forestier, soit pour prendre les repas, soit en cas de trop mauvais temps.

Jean-Louis, c'est ainsi que se nommait le jeune bûcheron, interrogé par les enfants sur la nature des arbres entrant dans la composition du taillis qu'il avait commencé à couper, énuméra successivement le charme, le tremble, le bouleau, le coudrier, le hêtre et le chêne, ajoutant qu'en d'autres parties de la forêt, on rencontrait le tilleul, le merisier, le frêne et l'aulnelle.

— Actuellement, continua-t-il, je ne coupe que des sujets dont la circonférence ne dépasse pas 50 à 60 centimètres. Aussitôt qu'une certaine quantité de ces arbres

seront abattus, je les débiterai de façon que mon patron puisse en tirer le plus de profit possible.

» A cet effet, ce qui est tordu sera transformé en bois de charbon ou en bûches pour le chauffage; ce qui est bien droit fournira, soit du bois d'industrie pour la charpente, soit du bois de mine.

» Lorsque j'aurai fini de débiter ainsi mon bois, je le mettrai en tas par catégories d'usages, ce qui facilitera, beaucoup, plus tard, le travail des voituriers qui auront à s'occuper du transport.

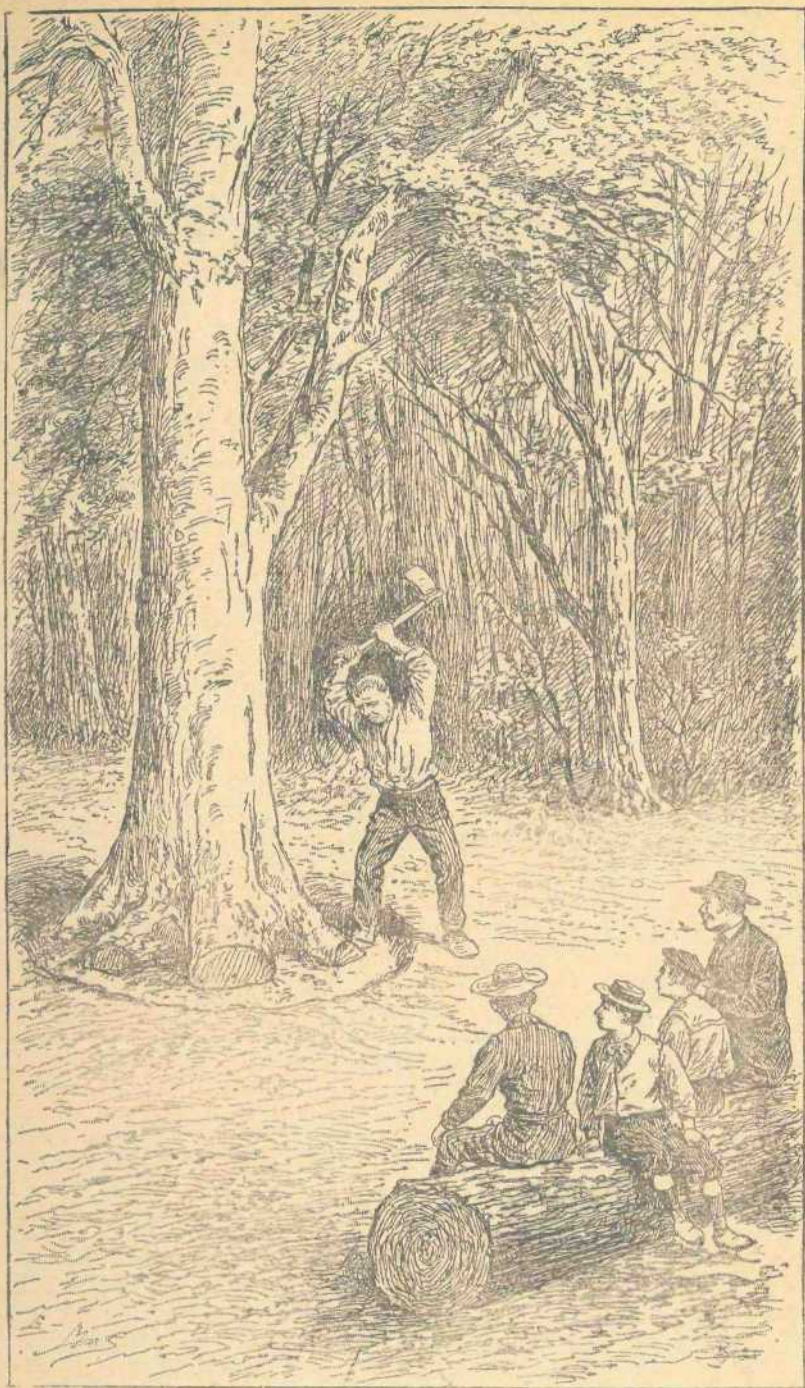
» Le petit taillis est utilisé d'autres manières. Outre les cimes que je brûle actuellement, il y a des branchettes plus fortes qui seront réunies en fagots dits fagots à boutons et dans la confection desquels j'ajouterai, pour leur donner meilleure apparence, de gros brins fendus en deux que l'on a justement l'habitude d'appeler ici, à cause de ce rôle particulier, des « parements ».

Ces explications données, l'on continua à cheminer lentement dans le taillis qui devenait touffu; au fur et à mesure que l'on avançait, l'ancien forestier n'avait pas été sans remarquer que Robert s'était attardé plusieurs fois autour d'arbres d'assez grand diamètre pour examiner des entailles faites, tantôt à la base des troncs, tantôt à une hauteur approximative de un mètre, cette dernière portant parfois un numéro imprimé en rouge-brun.

S'adressant à son petit pensionnaire, M. Dubois lui demanda ce qui attirait ainsi son attention.

— Ce sont ces entailles et ces numéros, répondit Robert, et vous seriez bien aimable, Monsieur, de vouloir bien m'indiquer leur raison d'être.

— Très volontiers, répliqua M. Dubois. Entailles et numéros sont des signes pour les bûcherons; en voici le sens : lorsqu'un arbre est marqué d'une entaille à la base, il est destiné à être abattu; lorsque, au contraire, il porte,



L'abatage d'un arbre.

soit une légère entaille, soit un numéro à hauteur du bras de l'homme, il est destiné à être conservé comme réserve. Les réserves portent différents noms; lorsqu'elles sont de l'âge du taillis, lequel est par ici âgé de vingt-cinq ans, on les appelle baliveaux; si elles ont deux fois l'âge du taillis, ce sont des modernes; trois fois plus âgées, ce sont des anciens, et enfin on les dénomme vieilles écorces lorsqu'elles atteignent cinq fois son âge.

» L'adjudicataire d'une coupe est tenu de respecter les réserves, faute de quoi, comme j'en ai été témoin plusieurs fois au cours de ma carrière de préposé forestier, procès-verbal lui serait dressé et des poursuites prévues par le code des eaux et forêts pourraient être intentées contre lui.

» Malgré toutes les précautions prises, il arrive parfois qu'en exploitant une coupe, des réserves sont néanmoins brisées ou endommagées par la chute d'arbres voisins. Dans ce cas, l'adjudicataire paie le dommage causé; mais il ne peut enlever, ni faire exploiter les arbres ainsi brisés; ceux-ci, connus sous l'appellation de « chablis », sont vendus par la suite aux personnes qui en offrent le prix le plus élevé. »

Malgré la conversation engagée entre M. Dubois et les « petits forestiers », depuis quelques minutes on entendait des coups sourds et répétés vers le sommet du coteau sur le versant duquel se trouvaient les promeneurs.

Lorsqu'on aboutit sur le plat de la côte, l'on découvrit immédiatement l'origine du bruit.

Celui-ci était dû tout simplement à des coups de hache portés sans relâche contre un gros hêtre qu'un bûcheron voulait faire tomber à terre.

L'on approcha prudemment de ce géant de la forêt, car M. Dubois ignorait encore en ce moment si l'abatage était suffisamment avancé pour entraîner la chute de l'arbre, chute quelquefois dangereuse aussi bien pour l'artisan que pour les curieux qui l'entourent.

Quelque peu fatigué sans doute, le bûcheron se reposa un instant; en tournant la tête, il aperçut les excursionnistes. Reconnaisant M. Dubois, il se leva, ajoutant que l'on pouvait s'approcher sans crainte, car les racines du hêtre étaient loin d'être assez entamées pour lui permettre de tomber. Les « petits forestiers » firent cercle autour de l'arbre attaqué et M. Dubois leur montra le développement considérable des racines de ce géant, organes nécessaires, dit-il, et pour le maintenir, et pour puiser sa nourriture dans le sol. Chacun ayant examiné la netteté des entailles faites par la hache du bûcheron, celui-ci reprit sa besogne, enlevant chaque fois de larges plaques d'écorce et d'épais morceaux d'aubier; malgré la température peu élevée de la saison, la sueur perlait de son front, mais rien ne l'arrêtait, et il allait, toujours cognant, excitant l'admiration des enfants.

Maurice aurait bien voulu assister à la chute de ce beau sujet. Il demanda à l'artisan dans combien de temps elle se produirait.

— Pas avant une heure, répondit l'ouvrier.

En attendant, après que M. Dubois se fut renseigné, près du bûcheron, de quel côté l'arbre tomberait, on alla s'asseoir à quelque distance, dans une direction opposée à celle de la chute présumée.

Pendant que la hache allait en taillant sans cesse, M. Dubois donna quelques détails sur le hêtre, sur l'utilité de son bois et sur celle des diverses essences forestières que le jeune bûcheron avait énumérées précédemment.

— Le bois de hêtre, commença l'ancien forestier, est à grain serré, de couleur pâle; il joint la solidité à la légèreté; on l'utilise pour une multitude d'ouvrages de menuiserie et de charonnage, tels que tables, bois de lit, vis, rouleaux, rames, pelles, sabots, jantes de roues, etc. Pour la construction il a peu d'usage, car il est sujet à se fendre

et à être attaqué par les vers. Comme combustible, ses qualités sont également excellentes. Retenez aussi que, de toute antiquité, le hêtre a été reconnu comme un des plus beaux arbres propres à orner le paysage; les poètes l'ont chanté dans leurs idylles et dans leurs églogues et ils ont souvent placé à ses pieds leurs scènes pastorales.

» Le bouleau, remarquable par la couleur blanche de son écorce, qui est d'un effet très pittoresque, donne un bois dont on fait des ustensiles de ménage, des sabots, du charonnage. C'est un combustible de très bonne qualité employé spécialement pour le chauffage des fours. Son charbon est recherché dans les forges; il sert également aux dessinateurs et entre dans la composition de la poudre à canon.

» L'aulne, à l'écorce d'un vert olive foncé sur les tiges jeunes et sur les branches, et d'un brun foncé sur les vieux troncs, fournit un bois de couleur blanc verdâtre. C'est un des meilleurs combustibles pour le chauffage des appartements; il produit, à poids égal, une chaleur équivalente à celle que donne le bois de hêtre; il a, en outre, l'avantage sur ce dernier de fumer et de pétiller moins. Il s'imprègne très bien de matières colorantes noires, ce qui le rend utile dans certaines branches de l'industrie et surtout dans l'ébénisterie.

» Le merisier, qui n'est autre que le cerisier sauvage et dont les fruits, appelés merises, ont une saveur douce et sucrée, a un bois dur, pesant, de couleur rouge foncé, susceptible de recevoir un beau poli; pour cette raison, les ébénistes et les menuisiers en font souvent usage; de plus, comme il est très sonore, les luthiers en fabriquent des instruments de musique.

» Le tilleul, dont les fleurs peu éclatantes répandent autour d'elles une odeur agréablement parfumée, possède un bois blanc, assez léger, tendre, liant, peu sujet à tomber en vermoulu, d'un grain serré et uni. Les menuisiers, les

layetiers, les sculpteurs sur bois l'emploient fréquemment. Avec le tilleul, on peut préparer un charbon léger propre à la fabrication de la poudre; en retour, le bois de cet arbre ne convient guère, ni pour la charpente, ni pour le chauffage.

» Le frêne, à tige droite et cylindrique, à l'écorce d'un jaune clair et un peu grisâtre, est d'un aspect agréable; parfois, il présente sur son tronc des excroissances qu'on nomme « broussins », lesquelles donnent un bois dur nuancé de veines de couleurs variées, très estimé des tabletiers pour meubles, boîtes, coffrets, qui peuvent rivaliser avec les objets fabriqués en bois exotiques.

» Le bois ordinaire de frêne, blanc, légèrement rosé, est onctueux au toucher lorsqu'il est travaillé; il est d'une ténacité et d'une élasticité remarquables; ces qualités le font rechercher pour les pièces de charronnage qui ont besoin d'avoir du ressort et de la courbure, comme les brancards et les limons; les tourneurs en font des chaises, des manches d'outils, des queues de billard; il sert aussi pour la fabrication des rames, des avirons, des cercles de cuves et de tonneaux.

» Le tremble est un peuplier; celui-ci est ainsi nommé parce que ses feuilles, en s'agitant, font entendre un bruit analogue à celui du peuple assemblé et perçu de loin; il a un bois de qualité médiocre; on en fait des barres et des chevilles pour les tonneaux; on s'en sert quelquefois aussi pour les ouvrages de sparterie.

» L'orme, que vous n'avez pas été sans remarquer le long des belles routes et avenues qui avoisinent Paris, croît spontanément dans nos forêts; il fournit un bois très solide et très dur qui se travaille néanmoins aisément : on l'emploie pour la charpente et chez le charron. Il est également précieux comme combustible, mais il fournit un peu moins de chaleur que le hêtre. »

Quoique bien attentifs aux paroles de M. Dubois, les enfants ne pouvaient s'empêcher de jeter de temps à autre un regard sur le hêtre qui laissait déjà entendre de petits craquements, prélude de sa chute toute prochaine.

A peine l'ancien forestier avait-il terminé son exposé qu'un signe rapide du bûcheron l'avertit que le colosse avait fini de vivre. Au même instant un bruit sec se fit entendre, le hêtre oscilla et tomba lourdement sur le sol.

Dire que les enfants n'éprouvèrent aucune émotion, ce serait certainement mentir; mais aussitôt que celle-ci fut passée, ils coururent vers l'arbre, escaladèrent le tronc, grimpèrent sur les branches principales, prenant grand plaisir à cet amusement inédit pour eux, cependant que l'ancien forestier supputait avec l'artisan la valeur marchande du hêtre qui gisait à leurs pieds.

Le temps passait vite pour les garçonnets en une bonne partie de cache-cache organisée dans le fouillis des rameaux, mais il fallut bientôt songer à partir, d'autant plus qu'on était passablement éloigné de Richefontaine.

Au retour on vint à parler de la condition du bûcheron.

— C'est un travailleur rustique, dit M. Dubois, dont le labeur est souvent pénible, tant par la nature de la besogne qu'il accomplit, que par la saison durant laquelle elle se fait, en partie. Par contre, les exercices physiques auxquels il se livre endurent ses muscles et le rendent capable de résister aux plus dures difficultés matérielles.

» C'est un sobre, dont la nourriture se compose le plus souvent de pommes de terre cuites sous la cendre de ces feux de ramilles dont la fumée vous avait intrigués cet après-midi, et de tranches de lard ou de jambon grillées à même sur les charbons ou frites dans une poêle qu'il emporte avec ses outils; parfois, un plat d'excellents champignons récoltés à proximité de la coupe varie agréablement son menu. Sa boisson ordinaire est de l'eau qu'il va puiser

à l'une des claires fontaines si communes en notre belle forêt.

» Malgré sa condition modeste, l'artisan de la forêt est très hospitalier et il me revient qu'un jour, un de mes amis, M. Droment, s'étant égaré dans le bois, après avoir fait des marches et des contremarches durant plusieurs heures, arriva enfin près de la cabane d'un bûcheron. Celui-ci prenait son frugal déjeuner, M. Droment mourait de faim; il demanda à l'ouvrier de lui permettre de partager son menu, le bûcheron mit cordialement tout ce qu'il avait à la disposition de mon ami qui fit là, me répéta-t-il plusieurs fois, le meilleur repas dont il ait souvenir.

» Quoique passant presque toute son existence en forêt, n'allez pas croire que le bûcheron se prive de tout divertissement, c'est bien le contraire. Quand arrivent les époques de Noël, du Nouvel An, de Pâques, de la Pentecôte ou encore celles des fêtes villageoises, on rencontre fréquemment sur les chemins dévalant des coteaux boisés, des groupes d'ouvriers sylvains, le « gueulard » en bandoulière, regagnant joyeusement le hameau natal.

» Alors, durant quelques jours, joyeux festins pour les adultes, danses entraînantes pour les jeunes gens, veillées rustiques et mascarades nocturnes sont autant d'heures récréatives qui feront oublier aux « francs coupeurs de « chênes » la solitude des longues semaines passées au milieu des forêts.

» Il arrive parfois que l'inclémence de la température empêche le bûcheron de continuer l'exploitation de son « atelier »; il ne restera pas pour cela inactif et il trouve toujours moyen d'occuper ses loisirs; il devient pour quelque temps un petit industriel et ne manque pas d'un véritable goût artistique.

» Combien en ai-je vus qui, avec l'écorce flexible de bouleau, confectionnaient de charmantes tabatières tout orne-

mentées de grecques taillées au couteau et que leurs femmes allaient vendre ensuite à la ville voisine. D'autres sculptaient en becs d'oiseaux ou en têtes d'animaux des brins d'épine qui prenaient ainsi la forme de cannes très jolies; certains s'appliquaient plutôt à préparer des manches de fouets. J'ai d'ailleurs à la maison, ajouta M. Dubois, quelques-uns de ces objets qui m'ont été offerts par mes amis, les bûcherons; lorsque je vous les aurai montrés, vous vous assurerez par vous-mêmes que ces petits travaux ne manquent pas d'un certain cachet. »

Peu après que M. Dubois eut prononcé ces dernières paroles, on rentra au logis. Les enfants suivirent l'ancien forestier dans le cabinet où il avait réuni ce qui lui rappelait sa profession d'antan; là il leur fit admirer les cannes, tabatières, pots à tabac qui garnissaient complètement une étagère et leur promit quelques brins sculptés qu'ils pourraient plus tard emporter à Paris comme souvenir de leur séjour à Richefontaine.

III

Le rendez-vous de chasse. — La chasse au sanglier. Les animaux nuisibles de la forêt.

Lorsque M. Dubois était encore en exercice, il avait dans ses attributions, comme tous ses collègues, la surveillance des chasses domaniales louées, et, à ce sujet, son rôle consistait particulièrement à s'assurer que le droit de chasse n'était exercé que par les fermiers, les co-fermiers et les invités en nombre déterminé dont les adjudicataires étaient autorisés à se faire accompagner.

Cinq ans avant que M. Dubois ne prit sa retraite, la chasse de son triage avait été louée par M. Centin, riche négociant de Haut-Plateau

Le fermier et le garde n'avaient eu qu'à se louer des bons rapports qui existaient entre eux, et bien des fois M. Dubois avait été récompensé de sa ferme et sage surveillance par un gigot de chevreuil ou un cuissot de sanglier que M. Centin lui avait offert très gracieusement.

En outre, depuis que M. Dubois n'appartenait plus à l'administration forestière et que, par suite, il jouissait de nombreux loisirs, M. Centin l'invitait souvent au déjeuner de chasse qui avait lieu dans le pavillon du triage des Trois-Frères.

Justement une invitation de ce genre venait de parvenir à l'ancien forestier et on le pria en même temps d'emmener avec lui les fils de M. Beusart.

Rien ne pouvait faire plus plaisir à nos jeunes amis

Aussi, au jour fixé, un jeudi, par une belle gelée de décembre qui avait durci la terre, après s'être chaudement vêtu, se mit-on joyeusement en route.

La forêt était maintenant déserte et silencieuse; les petits oiseaux, craignant le froid, avaient quitté la région pour aller vers des climats plus chauds et on n'entendait résonner sur le sol que les chaussures des marcheurs.

Lorsqu'on fut à peu près à mi-chemin du lieu du rendez-vous, le silence ne régna plus en maître; de temps en temps, des coups de feu se faisaient entendre auxquels répondaient des cris lointains.

Avec bien des précautions, car l'ancien garde n'était pas sans ignorer le danger du tir au bois, et il avait encore tout fraîchement dans la mémoire l'accident dont un de ses amis, M. Royer, avait failli être victime quelque temps auparavant, on se dirigea vers l'endroit où la chasse était en pleine activité.

Bientôt, au pied d'un gros hêtre, on aperçut un chasseur à son poste. M. Dubois le reconnut pour être M. Petit, co-fermier de l'adjudication. Le groupe des promeneurs s'approcha de lui, et leur mentor s'enquit de ce que la battue donnait.

M. Petit répondit qu'une laie avait déjà été tuée et qu'en ce moment on cernait un mâle qui était passé tout à l'heure tout près de là, mais hors de la portée du fusil.

Soudain deux coups de feu presque simultanés interrompirent la conversation; ils furent suivis d'exclamations joyeuses.

— C'est, reprit M. Petit, la mort certaine du sanglier dont je viens de vous parler, et, ce qui me le prouve, ce sont ces sonneries de cor m'avertissant de quitter mon poste pour rejoindre l'heureux chasseur. Suivez-moi et vous allez de ce fait pouvoir contempler un des ravageurs de nos forêts.

Fort émus à la pensée de se trouver en face d'un ani-

mal dont ils avaient plusieurs fois entendu narrer les exploits, les invités embottèrent le pas derrière M. Petit.

En un clin d'œil, on atteignit la petite gorge où le sanglier avait trouvé la mort. Celui-ci gisait sur le sol, et les enfants, après l'avoir examiné à loisir, remarquèrent qu'il avait une certaine ressemblance, comme disposition générale du corps, avec les porcs que M^{me} Dubois élevait dans sa porcherie, mais qu'il en différait par sa couleur noire, par ses oreilles plus petites, droites et pointues, et surtout par ses défenses.

Comme les « petits forestiers » se baissaient pour toucher ces dents afin de se rendre compte combien elles étaient acérées, M. Petit ouvrit toute grande la gueule de l'animal et leur dit que des bêtes comme celle-ci faisaient parfois un terrible usage de leurs défenses contre les chiens, contre les hommes et même contre les chevaux.

Tous les chasseurs étant rassemblés, quatre vigoureux rabatteurs allèrent couper de fortes perches; ceci fait, ils hèrent deux par deux les pattes du sanglier; puis, glissant les perches sous les nœuds ainsi formés, ils soulevèrent la lourde bête, placèrent les extrémités de chaque tige de bois sur leurs épaules et se mirent en mesure de la transporter vers la maison de chasse.

Chacun suivit ce convoi d'un genre peu banal. Ce faisant, M. Dubois et M. Petit, répondant aux questions successives de Maurice, René et Robert, leur parlèrent ainsi du sanglier.

« Cet animal a différents noms à mesure qu'il avance en âge : jusqu'à six mois, on l'appelle marcassin; il est alors rayé par des bandes de brun et de roussâtre; après quoi, il devient roux partout, ce qu'on appelle quitter la livrée, et jusqu'à ce qu'il ait un an, il est nommé bête rousse. Sa première année révolue, on lui donne le nom de bête de compagnie, parce qu'alors cet animal se joint à d'autres de

la même espèce, et tous vont par bandes, sans se quitter. Après deux ans, le sanglier redevient solitaire et porte jusqu'à trois ans le nom de ragot. A trois ans, c'est un sanglier à son tiers-an, à quatre ans, un quartanier. Passé cet âge, c'est un vieux sanglier ou mieux un solitaire, comme on dit par ici. Quant à la femelle de cet animal, on la désigne tout simplement sous l'appellation de laie.

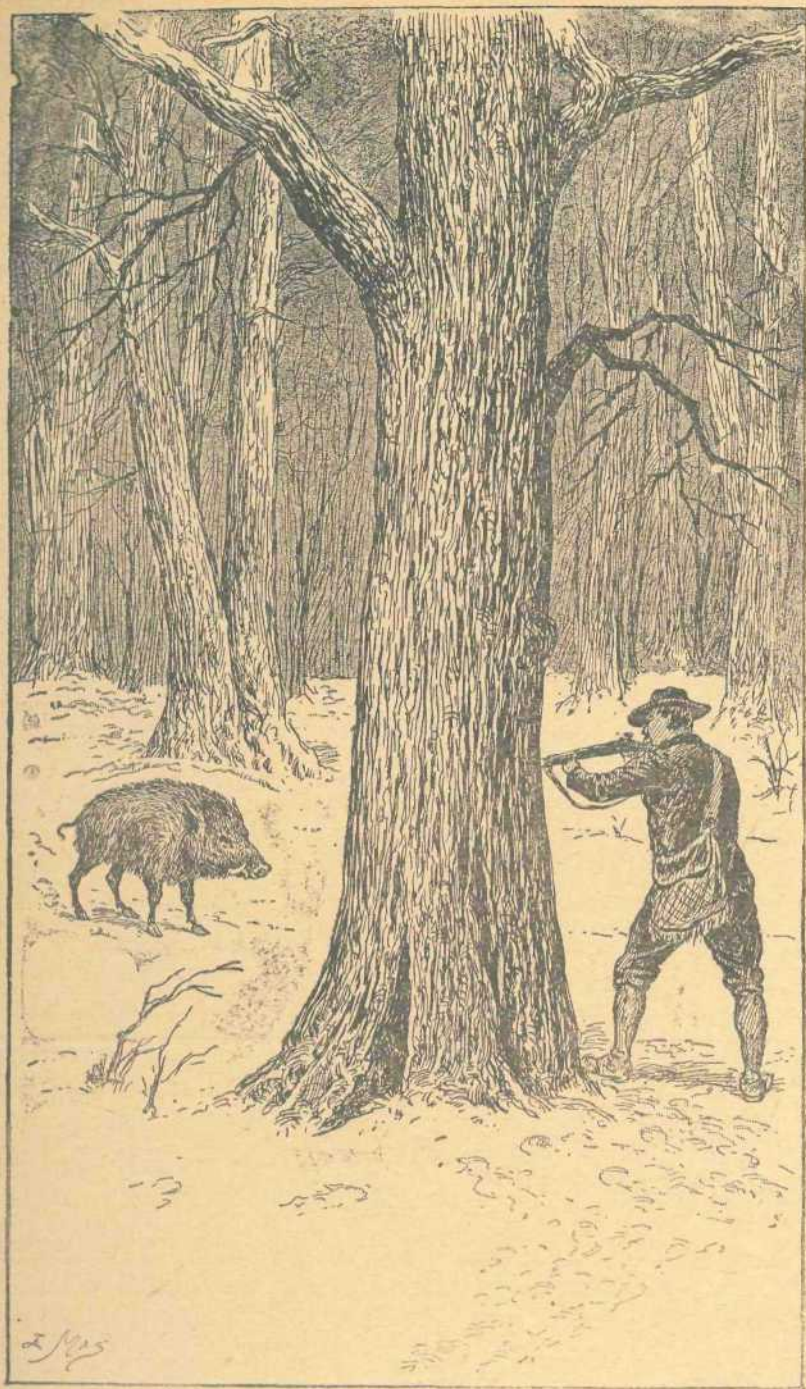
» La demeure des sangliers se nomme bauge; ils en changent suivant les saisons; l'été, ils approchent du bord des forêts à proximité des champs de pommes de terre, des céréales et des vignes où ils commettent des dégâts pendant la nuit; l'automne, ils choisissent leur demeure près des futaies où ils trouvent du gland et de la faine qui sont alors leur principale nourriture; en hiver, ils s'enfoncent dans le bois où ils vivent de vers, de racines, de cresson qu'ils cherchent le long des ruisseaux, dans les gorges comme celle où l'on a tué le solitaire que les rabatteurs furent bien aises de mettre par terre, car l'on était arrivé devant la maison de rendez-vous de chasse. »

Celle-ci consistait en un simple pavillon en bois. M. Centin conduisit successivement ses jeunes hôtes dans la vaste pièce servant à la fois de cuisine et de salle à manger, dans le hangar servant d'abri pour les véhicules, dans l'écurie où deux chevaux mangeaient tranquillement l'avoine.

Cette courte visite terminée, on se mit à table, car après la battue, d'ailleurs très fructueuse, qui venait d'être faite, chacun jouissait d'un appétit des plus robustes.

Le repas fut des plus gais, et les jeunes forestiers le trouvèrent d'autant moins long qu'on raconta, à leur intention, quelques histoires de chasses.

La suivante fut narrée par un des plus adroits tireurs de la région, le « Cicisse », que les fermiers aimaient à compter parmi leurs invités à cause de son beau coup de fusil.



La chasse au sanglier.

— Une des chasses au sanglier qui m'a toujours le plus passionné, commença le « Cicisse », est la chasse à l'affût dans les étangs nombreux de la « Grande Vallée ».

» Il y a quelque deux ans, au début de l'automne, continua-t-il, j'avais remarqué que ces pachydermes affectionnaient particulièrement la pièce d'eau formée par la « Petite Rouillie » et qu'ils y venaient « prendre le souil », c'est-à-dire se désaltérer et se vautrer dans la fange.

Cet étang est exceptionnellement entouré d'un taillis assez fourni. Pour lutter avec succès contre le flair des sangliers, je commençai par pratiquer dans ce taillis deux petits sentiers aboutissant à l'étang en sens opposé et l'un vis-à-vis de l'autre, afin de pouvoir me servir de celui-ci ou de celui-là selon la direction du vent. Je les nettoyai convenablement et je les rendis unis de telle façon que j'y puisse marcher sans plus de bruit que si j'avançais sur un tapis.

» Ceci fait je laissai passer une nuit sans retourner sur les lieux; le lendemain matin, j'allai me rendre compte si les sangliers étaient revenus à l'étang. J'en conclus par l'affirmative.

» Le jour suivant, je partis à midi de la maison et j'allai me poster sur un arbre à proximité de la pièce d'eau; le vent n'avait point changé et cela me donna la certitude que le gibier, malgré sa finesse d'ouïe et d'odorat, ne s'apercevrait pas de ma présence. Je ne me trompai pas; un gros solitaire, de taille à peu près équivalente à celle de celui que vous voyez étendu là, s'avança tranquillement et alla droit à l'eau. Je ne lui donnai pas le plaisir de prendre son bain, et de deux balles tirées consécutivement, je l'étendis raide au milieu des roseaux.

» Ma ruse avait réussi; les autres pachydermes, effrayés par le bruit des détonations, prirent la fuite. Je descendis de mon poste et m'assurai que la bête touchée était bien

morte. Cette constatation terminée, je retournai au village et priai un de nos voisins d'atteler une voiture pour aller rechercher le sanglier, ce qu'il fit volontiers car il était très heureux que j'eusse détruit un de ces animaux si nuisibles aux cultures de Beauregard. »

Le déjeuner pris, M. Centin décida que la chasse était suffisante pour la journée. On chargea le solitaire et la laie sur un des véhicules qui avaient amené les chasseurs, puis chacun se mit en mesure de regagner sa demeure.

Au retour, nos amis parlèrent d'animaux et particulièrement des animaux nuisibles qui peuplent la forêt. René, qui n'avait pas été sans lire des histoires de loups dans les ouvrages de la petite bibliothèque que lui constituait son papa, s'enquit tout d'abord auprès de M. Dubois s'il n'y avait pas à craindre la rencontre de cet animal, au cours du trajet que l'on accomplissait.

— Rassurez-vous, mon enfant, répliqua M. Dubois, les loups sont maintenant très rares, pour ne pas dire introuvables dans notre région. Dans ma longue carrière de forestier, il ne m'est advenu qu'une seule fois de me trouver face à face avec ce carnassier et encore, maître loup, en m'apercevant, s'empressa-t-il de déguerpir au plus vite.

» Néanmoins, laissez-moi vous donner quelques détails sur cet animal qui jetait autrefois l'épouvante dans les campagnes.

» Non seulement il fait la guerre à tout le bétail, moutons, chèvres, porcs, vaches et chevaux, mais il s'attaque encore aux oiseaux de basse-cour, poules, dindons et oies surtout, dont il est très friand et sur lesquelles il fait son apprentissage; en outre, il détruit dans la forêt une grande quantité de bêtes inoffensives, biches, faons et chevreuils.

» Quoique, à parler généralement, le loup n'attaque pas l'homme et fuit à sa rencontre, il advient parfois que quelques-uns de ces animaux, poussés par la faim, finissent

par déclarer la guerre à l'espèce humaine. Ceci, encore commun en Russie, l'était fréquemment autrefois en France.

» Si, de nos jours, dans notre beau pays, le genre loup n'a plus que très peu de représentants, cela est dû déjà aux procédés très divers : hameçons, traquenards, hausse-pieds, fosses, doubles enceintes, que l'on a mis en œuvre pour le combattre.

» Mais le système de destruction par excellence est la chasse au fusil admirablement organisée par les lieutenants de louveterie nommés par l'État. »

Maurice demanda ensuite à M. Dubois si d'autres carnassiers, dont on entendait encore parler fréquemment, les renards, étaient nombreux dans la forêt.

— Malheureusement oui, répliqua l'ancien forestier, et cet animal est d'autant plus redoutable, et pour la basse-cour et pour le gibier, que la nature l'a doué d'une extrême finesse d'odorat jointe à une astuce et à une adresse remarquables.

» S'agit-il de gibier ? Après avoir, par exemple, éventé un lièvre au gîte, le renard s'en approche à petits pas et le ventre à terre, jusqu'à ce qu'il soit à portée de s'élançer sur sa proie.

» S'agit-il d'oiseaux de basse-cour ? Maître renard se loge préalablement sur la lisière des bois, tout à fait à la portée des fermes. Il écoute le chant des coqs et les cris des volailles, et, dit Buffon, célèbre écrivain, dont M. Lesage a déjà dû vous parler, « lorsque la faim le presse, il se met » en chasse, prend habilement son temps, cache son dessein » et sa marche, se glisse, se traîne, arrive et fait rarement » des tentatives inutiles. S'il peut franchir des clôtures ou » passer par-dessous, il ne perd pas un instant, ravage la » basse-cour, y met tout à mort et se retire ensuite lente- » ment en emportant sa proie qu'il cache sous la mousse, » ou qu'il emporte à son terrier. »

» En présence de tant de méfaits, on comprend que l'on fasse à cet animal une guerre sans merci, en prenant mille précautions, car il s'agit de déjouer un gibier qui se méfie de tout.

» Le loup et le renard, continua M. Dubois, ne sont pas les seuls carnassiers de nos forêts; il y a encore le chat sauvage dont il m'est arrivé maintes fois d'abattre quelques types au cours de mes tournées. J'en ai même fait naturaliser un que je pourrai vous montrer à notre arrivée à Richefontaine.

» Vous pourrez alors remarquer que cet animal est d'assez grande taille, plus allongé que Mimine et Ronron, la chatte et le chat de M^{me} Dubois, avec lesquels René aime tant à s'amuser. De plus, le poil du chat sauvage est d'une couleur gris terne et peu foncé, mélangé d'une légère teinte de fauve.

» Le chat sauvage détruit beaucoup de gibier et surtout de lapins. Il ne chasse guère que la nuit; le jour, il se tient caché dans un terrier ou dans un trou de renard qu'il a choisi pour sa retraite, parfois même dans un arbre creux; il n'en sort ordinairement qu'après le soleil couché, pour y rentrer dès la pointe du jour. On le détruit par le fusil en prenant la précaution de le tirer avant qu'il ne se soit aperçu de la présence du chasseur; autrement, par ses bonds, il se mettrait rapidement à l'abri des projectiles qui lui sont destinés.

— Outre les carnassiers dont vous venez de nous décrire si complètement les mœurs, n'y a-t-il pas aussi dans cette forêt, demanda Robert, d'autres animaux nuisibles à des titres différents et que, pour cette raison, on chasse également durant la période légale?

— Il y en a encore d'autres, en effet, répliqua l'ancien forestier, et ceux-ci ont noms : chevreuils, cerfs et écureuils. Ils sont certainement moins dangereux que les carnivores

précités, car ils ne s'attaquent qu'aux jeunes pousses des arbres, et c'est pourquoi j'aurais peut-être omis de vous en parler.

» Voici d'abord ce qui est relatif au chevreuil.

» Cet animal est fort joli, mais, curiosité remarquable, il n'a point du tout de queue. La tête du mâle est garnie de cornes appelées bois qui s'élèvent perpendiculairement au-dessus de sa tête en présentant deux andouillers : on nomme ainsi des espèces de petites cornes qui semblent greffées sur celles qui émergent du crâne. Ces bois tombent annuellement quand vient l'automne et repoussent durant l'hiver; il n'est pas rare de trouver de ces bois dans la forêt que nous traversons; j'en ai ramassé plusieurs fois et vous pourrez examiner les quelques échantillons suspendus dans mon cabinet de travail.

» La femelle du chevreuil se nomme chevrette et ses petits sont appelés faons. C'est vers la fin avril que ces derniers viennent au monde et qu'ils vont dans les jeunes taillis brouter indifféremment boutons et feuilles naissantes, dégâts pour lesquels leur destruction est autorisée. Vu la légèreté de cet animal et les sauts énormes qu'il fait lorsqu'il est poursuivi, les chasseurs l'attendent généralement sous bois, où ils savent qu'il s'amuse soit à brouiller les rameaux feuillus, soit même à écouter s'il n'est pas poursuivi.

» Comme le chevreuil, le cerf est un herbivore dont le menu se compose, durant la belle saison, de jeunes bourgeons, de feuilles, de fleurs de bruyère et, durant l'hiver, de mousse et d'écorce qu'il enlève aux arbres.

» La chasse au cerf demande des connaissances spéciales très variées et un appareil d'hommes, de chevaux et de chiens dressés, qui en font un amusement et un exercice réservés seulement aux chasseurs tout à fait dans l'aisance.

» On lance le cerf avec de bons chiens qui ne lui laissent ni repos, ni trêve et le font tomber de lassitude : on le tue alors à coups de fusil. Après sa mort a lieu la curée, c'est-à-dire qu'on donne ses entrailles aux chiens ; il y a là un spectacle des plus répugnants. Ceci fait, on dépouille la pauvre bête de sa peau à laquelle on laisse tenir la tête. On découpe ensuite le cerf ; la pièce d'honneur est le pied droit qu'on présente au locataire de la chasse. Les différents actes de ce sport, depuis le lancer du cerf, sont accompagnés des fanfares de cors qui annoncent successivement les phases de ce drame.

» C'est en résumé une sorte de mise en scène destinée à masquer ce que cette tuerie a d'odieux et contre laquelle, je vous l'avoue franchement, on ne saurait trop s'élever.

» L'écureuil, dont vous avez vu un spécimen sur mon bureau, habite surtout nos bois de haute futaie, se tenant toujours sur les arbres où il se construit, avec de la mousse et des bûchettes, dans l'enfourchure d'une branche, une petite bauge qui le met à couvert des injures de l'air.

» Il est nuisible quand il dévore les bourgeons des végétaux ligneux, surtout dans les pineraies ou plantations de pins, car alors il empêche le développement de la flèche des arbres.

» Mais si l'on tolère sa destruction, il y a une chose que l'on ne peut pas admettre, c'est qu'on le mette en cage, comme je l'ai vu faire au charron de Vieufour, et qu'on le condamne à la stupide occupation de tourner constamment autour d'une minuscule roue de moulin disposée dans un coin de sa prison. C'est presque là un acte de cruauté qui n'est point du tout à l'honneur de l'homme qui peut user des animaux ou les détruire, mais non leur infliger des souffrances inutiles.

» L'écureuil me fait songer à un animal à peu près de sa

taille, le loir, qui vit tantôt dans les forêts et tantôt dans les vergers.

» Lorsque le loir vit dans la forêt, il se nourrit, comme l'écureuil, de faînes, noisettes et châtaignes. Lorsqu'il habite dans le verger, il fait un tort énorme aux pêches et aux abricots, qu'il dévore en entier ou qu'il entame partiellement, ce qui les rend impropres, soit à la vente, soit à la consommation. A cause de tous ces méfaits on se débarrasse de cet hôte incommode par des trébuchets et par le plomb.

» Vivant aussi sur les arbres, existe encore par ici un petit carnassier, la marte ou martre, qui dévore les écureuils et les oiseaux. On ne la détruit guère qu'au fusil; on la chasse spécialement en hiver, saison durant laquelle sa fourrure bien fournie et bien lustrée a une réelle valeur.»

Pour terminer, M. Dubois parla du lièvre, animal, exposa-t-il, habitant de préférence à proximité des terrains boisés. Je ne vous en ferai pas la description, continua l'ancien forestier; maintes fois il vous a été loisible, je n'en doute pas, d'en examiner aux étalages des marchands de gibier. Je vous dirai tout simplement que cet animal devient nuisible en hiver, lorsque, rentré au bois, il dévore l'écorce des jeunes arbres. Son seul mode de destruction est la chasse qui ne se fait qu'en temps autorisé, au fusil, avec des chiens courants ou des chiens d'arrêt.

M. Dubois donnait ces derniers renseignements comme l'on montait les marches du perron de son habitation. Aussitôt que l'on fut rentré, après avoir remplacé les solides chaussures de cuir par de chaudes pantoufles, les enfants allèrent rejoindre leur hôte dans son cabinet et celui-ci s'empressa de leur montrer les quelques spécimens de ses collections relatives à la causerie de l'après-midi.

Les muletiers. — Le transport des faguettes
à la verrerie de Vieufour. — Une visite à la verrerie.

Très souvent, lorsqu'ils prenaient leurs ébats dans la cour qui précédait l'habitation de M. Dubois, les fils de M. Beusart avaient été très surpris de voir se dérouler sur la route conduisant à Vieufour une longue théorie de mulets portant sur leurs bâts de véritables charges de ces fagots dénommés communément « ramettes ».

Rien n'amusait plus Maurice et ses frères que d'observer ces animaux, à la démarche peu élégante il est vrai, mais qui cherchaient constamment à se mettre à la file indienne et dont les sonnettes, suspendues au cou, faisaient entendre dans la vallée des sons argentins du plus joli effet.

Un jour que M. Dubois traversait la cour au moment même où les mulets défilaient, Maurice lui demanda où ces animaux ainsi chargés se rendaient si fréquemment.

— Ils vont, répondit l'ancien forestier, à la verrerie de Vieufour porter les ramilles provenant d'une coupe en exploitation située dans mon ancien triage.

— Et pourquoi, dit Robert, qui s'était approché, emploie-t-on des mulets, dont le chargement individuel n'est pas considérable, de préférence à de bonnes carrioles traînées par des chevaux avec lesquelles on pourrait conduire des centaines de faguettes à la fois.

— Pour deux causes, mon petit ami, répliqua M. Dubois, La première, c'est que les mulets ont accès dans des gorges

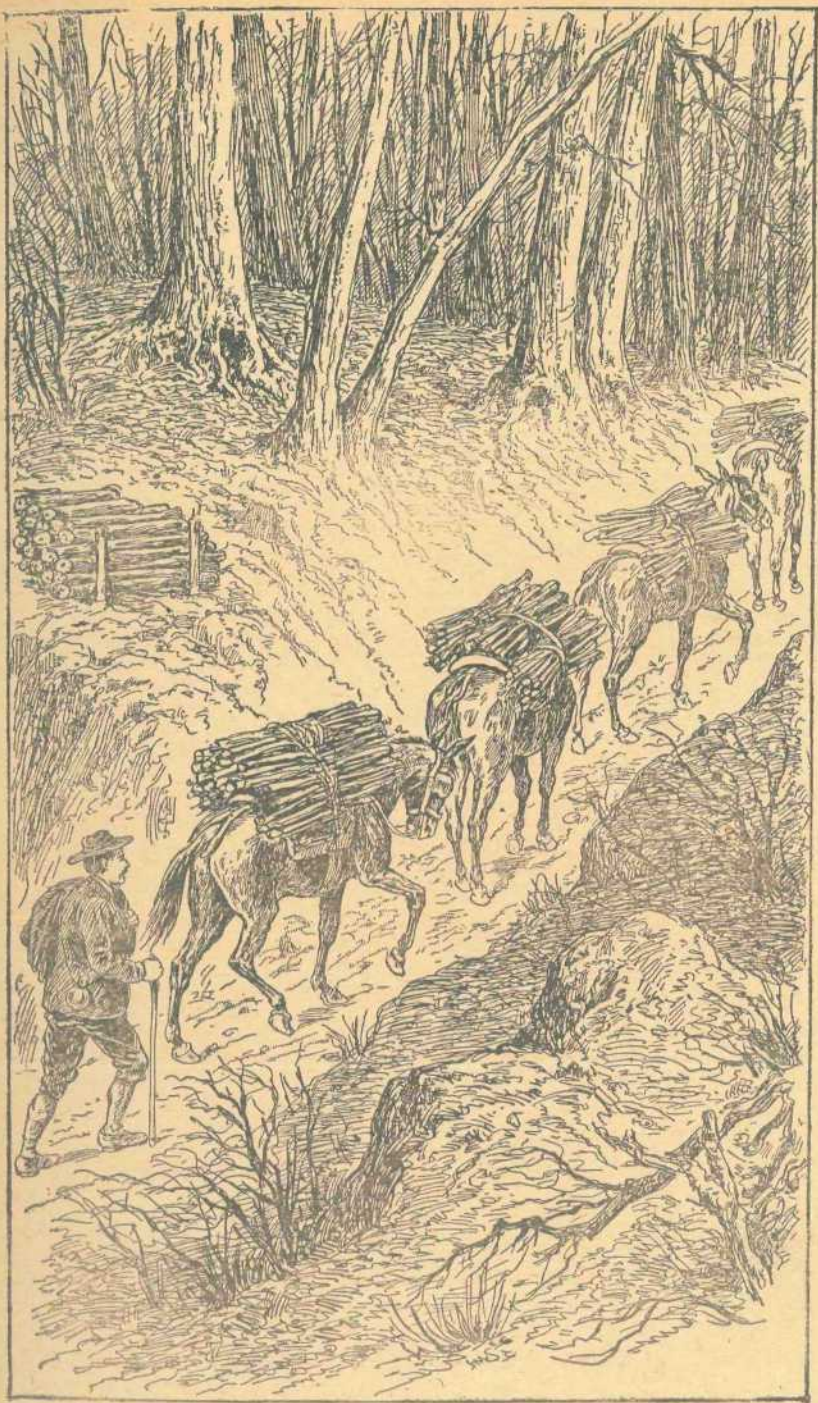
étroites et remontent des sentiers rudes et escarpés où l'on ne pourrait, en aucune façon, utiliser chevaux et voitures; la seconde, c'est qu'à l'arrivée à la verrerie, comme vous le verrez d'ailleurs cet après-midi, car nous nous proposons avec M. Lesage de vous faire visiter cette usine aujourd'hui, le déchargement des faguettes, grâce aux mulets, s'accomplit d'une façon très expéditive.

Les enfants sautèrent de joie à l'annonce de la bonne promenade qui était projetée à leur insu, et comme peu de temps les séparait de l'heure du déjeuner, ils s'empresèrent de s'occuper de leur toilette.

La distance à parcourir pour aller à Vieufour n'était pas longue. Deux kilomètres à peine séparaient Richefontaine du chef-lieu de la commune. La maison de l'instituteur, M. Lesage, était la première du village du côté où arrivèrent les promeneurs. On entra chez le précepteur des enfants; celui-ci s'enquit de la santé de M. Dubois et demanda à ses élèves où ils en étaient de leurs devoirs; l'ancien forestier dit qu'il se portait à merveille et les fils de M. Beusart répondirent que problèmes et exercices de français étaient complètement terminés.

Un quart d'heure après, la petite troupe quittait la maison d'école.

Comme tous les villages de la vallée de la Biesme, Vieufour comprenait une double rangée d'habitations basses construites sur les deux côtés de la route et la verrerie s'élevait à l'extrémité opposée à celle où l'on se trouvait. On dut donc traverser toute la localité; beaucoup d'habitants étaient assis sur les marches donnant accès dans leurs maisons respectives. Aux paroles amicales et aux nombreux saluts adressés aussi bien à M. Lesage qu'à M. Dubois, les enfants ne furent pas longtemps sans se rendre compte combien leur maître et l'ancien forestier étaient estimés à Vieufour.



Le transport du bois par les muets.

Mais voici la verrerie qui apparaît. C'est un bâtiment plus long que large, assez élevé, recouvert d'un toit à deux pentes très inclinées, ouvert longitudinalement à sa partie supérieure; cette ouverture, abritée à son tour par un autre petit toit surélevé sur le premier, laisse échapper, dit M. Dubois, la fumée et les gaz délétères qui pourraient nuire à la santé des verriers.

Les deux plus longs murs sont percés de vastes baies par lesquelles on aperçoit les gueules incandescentes des fours et les ouvriers au travail qui viennent, de temps à autre, prendre l'air frais de la vallée, afin d'atténuer la chaleur excessive qu'ils ressentent auprès des matières en fusion employées dans la fabrication du verre.

En face de l'usine, une véritable pyramide de fagots ne tarde pas à attirer l'attention des enfants, et cela d'autant plus que, sur une sorte de chemin tracé à même sur le tas de bois et le contournant, ils aperçoivent, gravissant péniblement la montée, des mulets chargés comme ceux qu'ils ont vus à Richefontaine. M. Dubois fait remarquer que ces bêtes de somme évitent ainsi bien du mal aux hommes, car, sans elles, ces derniers seraient obligés d'élever à force de bras le combustible qu'elles montent si facilement.

Tout contre la verrerie, un petit bâtiment servait de bureau. M. Lesage y entra et fut reçu par le propriétaire même de l'usine, M. Grandpierre. L'instituteur de Vieufour exposa le but de sa visite et, très cordialement, M. Grandpierre lui accorda l'autorisation de parcourir l'établissement.

M. Lesage rejoignit aussitôt ses compagnons et tous pénétrèrent dans l'immense hall. Au premier abord, les enfants furent quelque peu émotionnés, tant par la vive lumière des fours qui les éblouissait, que par la chaleur qui faisait une transition si brusque avec la température du dehors, et que par le bruit assourdissant qui régnait dans la verrerie. Mais ils se remirent bien vite et s'approchèrent de la

plate-forme où des verriers façonnaient justement des bouteilles.

Ce spectacle, absolument nouveau pour eux, les captivait, et ils seraient volontiers restés en cet endroit. Mais M. Lesage, au bout de quelques minutes, les pria de le suivre, disant que l'on reviendrait là plus tard. Pour le moment, ajoute-t-il, il nous faut visiter l'établissement par le commencement et méthodiquement, afin que notre excursion soit une véritable leçon de choses.

On se dirigea vers des sortes de sous-sols dans lesquels étaient rangées les matières premières destinées à la composition du verre.

C'étaient, en tas bien séparés : du sable ferrugineux, provenant de carrières toutes voisines situées au sommet de la côte de Biesme; de la chaux, fournie par les usines de Valmy, et du carbonate de soude, envoyé de plus loin. En montrant ce dernier produit, M. Lesage apprit à ses élèves qu'autrefois il était remplacé par des cendres non lessivées que de petits industriels recueillaient dans les campagnes.

— De même, ajouta-t-il, des marchands de faïence ambulants ramassaient les morceaux de verre, le « groisil », que l'on utilisait pour ajouter à la nouvelle pâte.

» Actuellement, seules les matières premières réunies ici sont mélangées dans des proportions déterminées, connues du contremaître verrier puis versées dans des creusets.

» Ces récipients, continua M. Lesage, sont en argile réfractaire et contiennent jusqu'à 600 kilogrammes de verre fondu. Contournons les fours allumés et vous pourrez observer et voir de près des creusets dans un des fours éteints qui est en réparation. »

On suivit l'instituteur de Vieufour et l'on put, en effet, se rendre compte de l'aspect des récipients ayant quelque peu la forme de très grands vases à fleurs.

— Le chauffage de cette partie de l'usine, dit M. Lesage, se fait en grande partie à la houille, ce qui permet d'obtenir une température très élevée; on l'évalue environ à 1.300 degrés centigrades. Sous son influence, bientôt apparaît, au-dessus de chaque creuset rempli, une écume qu'on enlève avec soin à l'aide d'outils tout à fait spéciaux. Lorsque la masse est bien claire, on laisse tomber un peu la chaleur du four.

» Le verre, en se refroidissant, devient pâteux. C'est le moment de le travailler et c'est aussi pour nous l'instant d'aller le voir travailler. »

Les visiteurs retournèrent devant les fours en incandescence. Là, les verriers rôtissaient à moitié devant l'ouvreau. Une corneline à la main, chaque artisan cueillait dans le creuset qui se trouvait en face de lui la quantité de verre voulue pour fabriquer une bouteille, puis la plaçait dans un appareil monté sur le sol de l'usine.

Cet appareil était constitué par un bâti rectangulaire aux deux extrémités duquel étaient fixées deux consoles portant les différentes pièces servant à la confection de la bouteille : le moule à former la bague; le moule mesureur, qui reçoit en quantité voulue le verre en fusion; les moules intermédiaires, dans lesquels se souffle successivement l'ébauche; le moule finisseur, dont la forme intermédiaire est exactement celle de la bouteille.

A peine le verre en fusion était-il versé dans le moule mesureur, qu'un ouvrier appliquant un compresseur à la partie supérieure du moule et agissant sur une pédale, faisait arriver de l'air comprimé au-dessus du verre encore extrêmement chaud et presque liquide; celui-ci descendait jusqu'au moule inférieur, et presque aussitôt la bague se formait parfaitement.

Aussitôt, à l'aide d'un volant, l'ouvrier renversait les deux moules et ouvrait le moule mesureur; la masse de

verre, se trouvant suspendue par la bague, s'allongeait librement; puis il se produisait une sorte de rebrûlage spontané qui donnait de l'éclat au verre. Lorsque l'ébauche, en forme de poche, était suffisamment allongée, l'artisan l'introduisait successivement dans les moules intermédiaires et, faisant arriver par le goulot l'air comprimé, augmentait graduellement le volume de la masse de verre. Celle-ci étant placée alors dans le moule finisseur, une nouvelle compression lui en faisait prendre la forme exacte, en appliquant le verre contre les parois; on la laissait ainsi pendant une ou deux secondes, puis le moule était ouvert.

Au fur et à mesure que chaque bouteille sortait du moule, un enfant la prenait dans un sabot, sorte de cylindre évidé placé à l'extrémité d'une canne en fer et la portait dans un four.

René, toujours curieux, demanda à accompagner l'un des garçonnets. Satisfaction lui fut donnée et cela d'autant plus qu'il y avait là une nouvelle phase de la fabrication des bouteilles que M. Lesage se disposait à expliquer à ses élèves.

On arriva donc devant un nouveau four, celui-ci chauffé au bois, dit M. Lesage, et on vit le garçonnet déposer sa bouteille sur un tas de flacons semblables qui se trouvaient déjà à l'intérieur.

— C'est l'opération de la recuite qui s'effectue ici, continua l'instituteur de Vieufour.

— Et pourquoi fait-on ce travail? demanda Maurice.

Au lieu de répondre immédiatement à cette question, d'ailleurs tout opportune, l'instituteur de Vieufour pria ses petits amis de ramasser des sortes de gouttes de verre durcies tombées dans les baquets remplis d'eau placés à proximité des moules à bouteilles; ces gouttes affectaient la forme de larmes avec une partie très effilée.

Lorsque chacun en fut muni, M. Lesage dit à ses élèves

de mettre une goutte dans la main gauche en ayant soin de laisser passer le bout effilé; après quoi, il commanda de briser cette longue aiguille. Cet exercice s'effectua simultanément par les enfants et ils éprouvèrent tous un petit choc dans le creux de la main ce qui la leur fit ouvrir inconsciemment. Avec une vive surprise ils constatèrent que ce qui avait été larme de verre n'était plus que poussière.

— Voilà, dit aussitôt M. Lesage, la réponse à la question de René; si on ne recuisait pas les bouteilles, elles se briseraient au moindre choc.

Cette petite expérience terminée, on retourna une troisième fois au soufflage des flacons. Pendant que l'on continuait à s'extasier sur la rapidité de la fabrication automatique, l'instituteur de Vieufour exposa à ses petits amis qu'il n'en avait pas toujours été ainsi. Il y a seulement quelques années, on pouvait encore observer dans la verrerie cet ancien procédé de fabrication.

— Un enfant, le gamin, ainsi le surnommait-on, cueillait dans le creuset, à l'aide d'un tube de verre, appelé canne, un peu de matière vitreuse. Il passait aussitôt la canne au grand garçon, second ouvrier, qui, à son tour, faisant deux ou trois cueillettes successives, donnait à la bouteille une première forme et la passait à un véritable artisan, le maître verrier ou souffleur. Celui-ci terminait la bouteille en l'introduisant dans un moule placé à ses pieds; il soufflait en tirant à lui la canne pour former le col et faisait décrire à la masse, dans le moule, un mouvement de rotation. Ensuite le grand garçon cueillait avec un pontil (sorte de tige de fer) une petite masse de verre qu'il venait souder sous la bouteille, pour déterminer la pique, c'est-à-dire le renforcement. Ceci fait, le maître verrier détachait le flacon, le retournait, le reprenait par le fond, à l'aide d'un outil spécial, cueillait une dernière

U.A.M.
BIBLIOTECA
DE EDUCACION

fois du verre qu'il allongeait en filet autour du goulot pour faire la bague, puis rechauffait le col et façonnait enfin l'embouchure.

L'exposé si clair de M. Lesage avait été en partie entendu par un verrier, alors au repos et momentanément assis sur un banc en bois fixé non loin du rebord de la plate-forme. Quand l'instituteur de Vieufour eut cessé de parler, le verrier prenant la parole, dit à M. Lesage que quelque dix ans auparavant, son rôle consistait justement à souffler les bouteilles; il ajouta qu'il n'avait pas oublié son ancienne profession et que même, si les enfants voulaient, il leur ferait souffler à chacun un flacon comme souvenir de la visite à l'usine.

On pense si cette proposition fut acceptée avec enthousiasme. L'ancien maître verrier fit choix de petites cannes mises en réserve dans un angle rentrant de la paroi extérieure des fours, cueillit à l'extrémité de chacune une petite pelote de verre, et les passa aux enfants.

Maurice, Robert et René s'époumonnèrent à qui mieux mieux pour donner à leurs pelotes respectives la position d'une poire allongée; ils purent ainsi se rendre compte de la difficulté que l'on éprouvait pour atteindre ce but et de la fatigue que les artisans de la verrerie devaient ressentir à la fin d'une longue journée de travail.

Les poires, soufflées tant bien que mal, furent façonnées par le maître-verrier dans des moules à demi-bouteilles que l'on avait également conservés. Puis quand ils les eut terminées, il les marqua d'un signe et un gamin les porta au four à recuire. Les enfants furent invités à venir les chercher un jour qu'ils passeraient devant la verrerie, ce qu'ils promirent très volontiers, se réjouissant à l'avance de la surprise de leur papa en voyant ces souvenirs de la visite à l'usine de M. Grandpierre.

On remercia le maître verrier et on salua poliment les

artisans, puis quelques menues monnaies furent offertes aux « gamins » qui témoignèrent leur satisfaction en chantant d'une voix claire, ce couplet provenant d'une chanson composée par le regretté poète, André Theuriot, lors d'une excursion qu'il fit dans la vallée de la Biesme.

Versez du charbon nuit et jour,
A plein ras, enfants! Plus encore!
Que la fonte, aux bouches du four,
Soit rouge comme un ciel d'aurore.
Charbon, fougère et sable fin,
La forêt donne tout pour faire
Le clair et frêle abri du vin :
Le verre.

Avant de quitter définitivement la verrerie, on se rendit au magasin à bouteilles; là, elles s'élevaient en tas considérables et sur chacun d'eux était attachée une large étiquette portant, soit la mention « premier choix », soit la mention « deuxième choix », soit la mention « troisième choix ».

De là, on alla saluer M. Grandpierre. Les enfants déclarèrent au propriétaire qu'ils étaient enchantés de tout ce qu'ils avaient vu.

Au retour, la leçon de choses sur l'industrie du verre se compléta par quelques données relatives à de très antiques verreries dont le pays avait été le centre et cela parce qu'il était un pays boisé.

Ce trajet du retour s'était fait par une voie en dehors de Vieufour et longeant les jardins du village. M. Lesage avait choisi cet itinéraire afin de n'être pas dérangé dans sa causerie. Mais c'était un peu là le chemin des écoliers; pourtant on ne le trouva pas long à cause des intéressants détails que les enfants venaient d'entendre sur les anciennes verreries.

Lorsqu'on fut en face de l'habitation de l'instituteur de Vieufour, on traversa son jardinet et de nouveau M. Lesage fit les honneurs de sa maison.

A un moment donné René demanda à son précepteur si les cloches en verre qu'il avait aperçues tout à l'heure dans le hangar à outils, en traversant le jardin, provenaient aussi de l'usine de Vieufour.

M. Lesage lui répondit affirmativement, ajoutant que l'industrie du verre ne se bornait pas seulement à la fabrication des bouteilles et des cloches, mais qu'elle s'étendait encore à toute la gobeleterie, aux vitres et aux glaces.

— D'ailleurs, continua-t-il, si cela ne vous ennue pas, je puis vous donner quelques détails sur ces autres applications de la verrerie, à moins toutefois que M. Dubois ne veuille vous reconduire de suite à Richefontaine.

— J'en serais bien désolé, mon cher instituteur, répliqua l'ancien forestier. Les enfants de M. Beausart sont restés avec moi à condition, vous le savez, que nous travaillions d'un commun accord à leur développement intellectuel et physique; remplissez donc auprès d'eux votre rôle de professeur pendant que je vais dire un petit bonjour à mon ancien collègue de Vieufour.

Sur ces paroles, M. Dubois sortit. Les enfants et M. Lesage se rendirent dans la salle de classe et celui-ci, prenant un des ouvrages qui composaient sa bibliothèque, fit à ses élèves, tout en les commentant, lecture de nombreux extraits se rapportant au travail du verre s'effectuant dans des usines trop éloignées de Richefontaine pour qu'on pût espérer aller les visiter un jour.

Toutes les explications données à la verrerie de M. Grandpierre et les lectures qui venaient d'être faites, avaient complètement satisfait les enfants. On voyait sur leur physionomie l'expression de leur contentement. Aussi tous les trois ne purent-ils s'empêcher d'exprimer à M. Lesage combien ils lui étaient reconnaissants de son admirable leçon de choses.

Sur ces entrefaites, M. Dubois rentra. Comme il était

l'heure de se quitter, l'ancien forestier et les fils de M. Beusart serrèrent la main de M. Lesage puis repartirent pour Richefontaine.

Quoique moins instruit que l'instituteur de Vieufour, M. Dubois possédait néanmoins un fonds d'études remarquable pour un simple forestier; cela résultait à la fois de ses lectures, de ses observations personnelles et des conversations qu'il aimait à avoir avec les personnes qui lui étaient supérieures par leur savoir ou par leur expérience.

C'est pourquoi il lui fut possible, entre Vieufour et Richefontaine, d'apprendre à ses petits amis, toujours au sujet des verreries, que ces premières usines étaient probablement ambulantes.

— Les verriers, exposa-t-il, devaient s'établir dans les clairières de la forêt où ils trouvaient du bois à volonté. Ils y construisaient un four sommaire dans lequel ils plaçaient un ou plusieurs creusets ainsi que le confirment les débris retrouvés par M. Grandpierre en différentes gorges boisées de notre région. Et, comme autour des ruines de ces fours on n'a retrouvé aucune trace ou vestige d'habitation, il est à présumer que les verriers vivaient là, isolés, de même façon que les charbonniers modernes que nous irons voir dans quelques mois, et qu'ils ne quittaient l'emplacement choisi qu'autant que le bois et les matières premières leur faisaient défaut.

Puis, lorsqu'on fut rentré à la maison, M. Dubois montra aux enfants quelques portraits de famille appartenant à M. Beusart, disant à ses jeunes amis, qu'eux-mêmes, par leurs aïeux maternels, descendaient des gentilshommes verriers.

Les industries forestières de Haut-Plateau et de la « Vallée ».

Bien des fois, M. Dubois avait guidé des coupeurs de perches dans les coupes de son triage afin que ceux-ci pussent abattre les jeunes coudriers et les jeunes bouleaux destinés à fabriquer des cercles de tonneaux.

Ces marchandises étaient régulièrement enlevées par les commerçants de Haut-Plateau, village situé sur l'un des sommets des collines boisées de l'Argonne. Au nombre de ces négociants, il y en avait un, M. Droment, qui achetait à peu près tout le bois de perche des exploitations voisines de Richefontaine. Aussi, effectuait-il en ce petit hameau de nombreux voyages au cours desquels il avait noué des relations véritablement amicales avec M. Dubois.

Souvent même, M. Droment avait pris ses repas chez l'ancien forestier et, par contre, il ne s'était point fait défaut d'engager celui-ci, ainsi que son épouse, à venir passer une ou plusieurs journées à Haut-Plateau. M. Dubois acceptait tout aussi cordialement qu'il invitait; depuis sa mise à la retraite, il allait plus fréquemment encore chez son ami.

C'est donc vers Haut-Plateau, qu'en un beau jour de février, il dirigea ses pas avec les enfants de M. Beusart que M^{me} Droment lui avait fait promettre d'emmener lors de son premier voyage.

Depuis une quinzaine, il avait fortement gelé. De même que tous les hivers, la Biesme avait débordé et la nappe d'eau qui recouvrait la prairie formait un immense miroir solide, uni et brillant.

Comme il n'y avait aucun danger à craindre, M. Dubois laissa les enfants s'amuser sur la surface glacée durant une grande partie du trajet.

Lorsqu'on arriva en face de la ferme de la Maison-Dieu, on franchit la Biesme sur une passerelle rustique et, quelques centaines de mètres plus loin, on s'engagea dans le sentier de la Côte-aux-foins.

La montée, rude d'ordinaire, le fut encore davantage ce jour-là, certaines petites jambes se trouvant fatiguées du fait des exercices de patinage auxquels elles s'étaient adonnées dans la prairie et le chemin étant recouvert d'une neige durcie qui le rendait glissant.

Tant bien que mal on arriva au sommet. La forêt finissant en cet endroit, on découvrit devant soi, à travers les branches dénudées des pommiers, le clocher de l'église et la tour de l'antique château de Haut-Plateau.

Cette vue rendit courage aux enfants et, bien peu de temps après, M. Dubois frappait à la porte de M. Droment.

On pense si les voyageurs furent accueillis à bras ouverts. L'heure de midi étant tout proche, on se mit immédiatement à table. Tout en mangeant, les enfants purent se rendre compte de ce qu'était le mobilier de la pièce principale d'une habitation argonnaise.

Maurice, chez qui se développait particulièrement le sentiment artistique, portait souvent ses regards sur un meuble de chêne affectant la disposition d'un dressoir et sur lequel étaient alignées des faïences aux tons les plus variés, des roses et des verts se mariant aux multiples nuances du bleu et du violet.

Il y avait là des assiettes, dont les plus jolis motifs

étaient un coq gracieusement perché sur de riches corbeilles de fleurs, des plats, finement décorés de marguerites et de roses ou représentant des personnages variés : Chinois, volontaires de la Première République, soldats du Premier Empire, grenadiers de la Vieille Garde. Déposés dans les angles du dressoir, des soupières aux formes originales, des salières, des sucriers, des pots à tabac; sur le rayon inférieur, des encriers et des sabliers agrémentés de mignonnes fleurettes; enfin, suspendu tout en haut du vieux meuble, un plat à barbe portant écrit, en lettres bleues, le nom de famille de M. Droment.

Ce dernier, qui n'avait pas été sans remarquer l'attention soutenue de Maurice pour tous les objets disposés sur le « dressoir des aïeux », s'adressant au fils aîné de M. Beusart, lui dit :

— Vous seriez sans doute très heureux de connaître la provenance de ces faïences qui font l'orgueil de M^{me} Droment.

— En effet, répondit Maurice.

— Eh bien, répliqua M. Droment, toutes ces pièces artistiques proviennent du hameau des Vignettes, situé à proximité du bourg des Six-Lettres où vous êtes déjà allé : il y avait là une faïencerie importante, laquelle a fait place à une briqueterie, aux produits très ordinaires, lesquels sont loin d'avoir la même valeur que ceux de l'usine d'antan dont on se dispute maintenant à prix d'or les quelques rares collections que l'on découvre assez difficilement dans nos campagnes.

Vers la fin du déjeuner, à titre de dessert, M^{me} Droment offrit des gaufres dont la préparation amusa tellement René qu'il demanda à tenir la poignée du gaufrier. Ayant obtenu la permission sollicitée, René maintint et retourna adroitement l'ustensile, en retira lui-même la gaufre que l'on partagea entre tous les convives et que l'on trouva

cuite à point, ce dont notre jeune ami ne fut pas peu fier.

Pendant que chacun devisait gaiement autour du bon feu, Robert semblait distrait. Des bruits insolites se faisaient entendre à proximité de la maison de M. Droment; à la longue, le second fils de M. Beusart ne put s'empêcher d'en demander l'origine.

— Ceci, lui répondit M. Droment, est occasionné par la fabrication des tonneaux, industrie forestière dont Haut-Plateau est un centre très actif.

» D'ailleurs, si vous le voulez bien, mon petit ami, ainsi que vos frères, suivez-moi jusque dans ma grange; il y a justement un atelier de tonnellerie et je vous montrerai ce qu'est la fabrication d'un fût. »

Les enfants acceptèrent d'autant plus volontiers que c'était un peu la raison pour laquelle M. Dubois avait choisi Haut-Plateau comme but d'excursion.

On suivit donc le maître de céans. On passa d'abord dans une petite cour dont la plus grande partie était occupée par des piles de petites planches de chêne. M. Droment dit que c'était là du « merrain » provenant de coupes exploitées dans le voisinage; il en montra de deux tailles : le plus grand destiné au corps principal du tonneau et le plus petit destiné aux deux fonds.

Après avoir traversé la cour, on pénétra dans une remise où se trouvaient réunies des couronnes de cercles, des bottes d'osier, des chevilles, toutes sortes de matériaux que M. Droment désigna du doigt tout en les dénommant, ajoutant que l'on allait en voir incessamment l'utilisation.

Ayant ouvert, en effet, une porte située dans un angle de la remise, on se trouva brusquement en pleine lumière dans un vaste hall. La fabrication des tonneaux y était en grande activité, et, dès l'abord, les enfants furent frappés de la multiplicité des travaux qui s'accomplissaient sous leurs yeux.

Méthodiquement, M. Droment fit suivre à ses jeunes hôtes les manutentions qui permettaient d'obtenir les fûts élégants et solides dont une pyramide, déjà très élevée, garnissait le fond de l'atelier.

Le premier ouvrier duquel on s'approcha prenait à terre une douve de merrain et l'assujettissait par l'une de ses extrémités sous la tête d'une sorte de chevalet; après quoi, à l'aide d'une plane, outil tranchant à deux poignées, il régularisait et polissait les deux faces principales des douves.

Celles-ci ainsi préparées passaient entre les mains d'un second ouvrier; il les faisait glisser par leur tranche sur la « colombe », grand rabot à plan supérieur incliné d'arrière en avant.

— Ce travail, dit M. Droment, dresse la pièce de bois, lui donne le « bouge » ou largeur plus prononcée d'un cinquième au milieu, ce qui détermine le ventre du tonneau.

On se tourna vers un troisième artisan qui procédait justement au montage d'un fût. Il ramassa à terre et assembla une trentaine de douves de largeurs diverses qu'il appuya momentanément sur son bras gauche. Ensuite, de la main droite, il saisit un « moule », cercle très épais, et en glissa la paroi intérieure sous la douve ayant directement son point d'appui sur son bras. Ceci fait, il prit une par une, les autres pièces de merrain et les plaça, en les serrant les unes contre les autres, tout le long du pourtour du cercle; il obtint la charpente verticale du fût dont la base parut alors plus large que le sommet; un second « moule » glissé en temps opportun maintint les douves par leur milieu.

Le même ouvrier ramassa une poignée de copeaux et la jeta, après l'avoir allumée, à l'intérieur de l'embryon de barrique; durant quelques minutes, à la plus grande joie des enfants, il alimenta ce foyer. Puis, quand il jugea le

tonneau suffisamment chaud, il l'enleva vigoureusement dans ses bras et le retourna complètement.

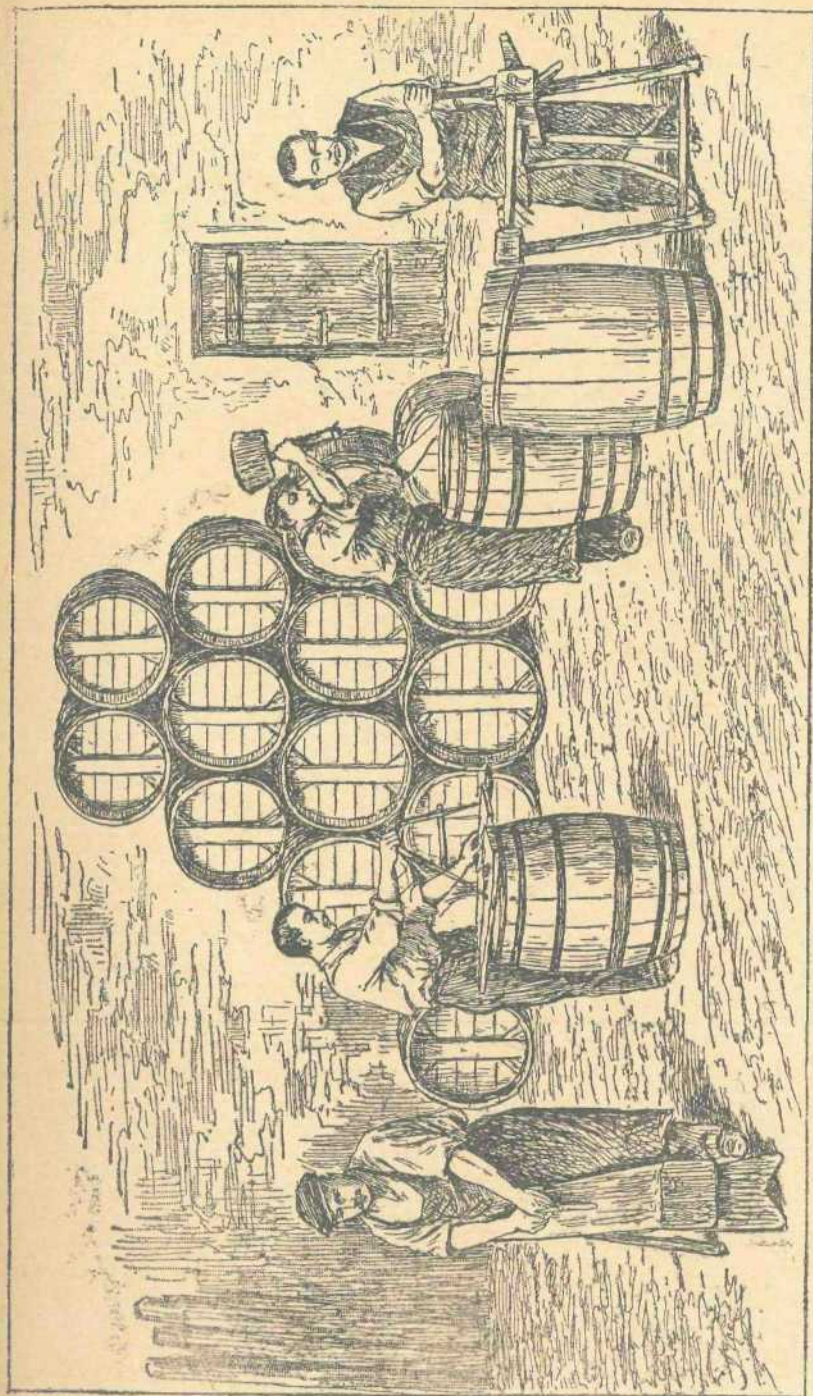
La base du fût, toujours dépourvue de cercle, devint alors son sommet; le tonnelier l'enveloppa dans une corde solide actionnée par un tourniquet. Il mit cet appareil en mouvement; le bois craqua légèrement, les douves se resserrèrent jusqu'à se toucher; l'ouvrier retira vivement la corde et la remplaça par un troisième « moule »; le montage était fini; de nouveau la barrique fut chauffée intérieurement puis passée à un quatrième artisan.

Celui-ci inclina le tonneau et l'appuya par l'un de ses bouts sur un tablier de cuir qui garantissait sa poitrine; après quoi, à l'aide d'un polissoir, il égalisa la surface extérieure du fût, particulièrement aux joints des douves où apparaissaient de légères boursouflures; puis il redressa la barrique, se munit de cercles en bois et en fer et en entourra le tonneau en plusieurs endroits différents.

Lorsque le tonneau fut arrivé à ce degré, un cinquième ouvrier pratiqua le rognage; on le vit disposer la barrique sur une forte fourche en bois qui la maintint dans une position oblique. Avec divers outils, aux formes et aux appellations bizarres, houlets, rabots et jabloires, il amincit rapidement les extrémités intérieures du récipient et creusa, sur le pourtour interne de chacune d'elles, une rainure ou jable dont on allait voir l'emploi immédiat.

Un sixième compagnon, en effet, s'occupa de poser les fonds, composé chacun, dit M. Droment, de cinq pièces de merrain dénommées : pièce de point, pour celle du milieu; ailettes, pour les deux intermédiaires et chanteaux, pour les deux extrêmes.

L'artisan, après avoir réuni ces douves en carré, traça sur cet assemblage, avec un compas de grande dimension, et en prenant comme centre le milieu de la pièce de point, une circonférence de rayon tout à fait égal à celui des



Une industrie forestière : les tonneliers.

jables creusés par le rogneur. Il enleva à la scie tout ce qui se trouvait en dehors de la circonférence et tailla en biseau le contour du cercle restant.

Se rapprochant du tonneau, il retira les cerceaux situés à proximité du fond supérieur, plaça successivement la pièce de point, les ailettes et les chanteaux et refit le cerclage comme il était auparavant.

Ayant retourné le fût, il accomplit la même besogne sur l'autre face.

Il compléta le travail définitif en appliquant sur chaque fond une barre perpendiculaire à la direction de la pièce de point et en perçant sur le bouge du tonneau un trou de bonde destiné à l'introduction du liquide.

Les enfants avaient admirablement compris les différentes phases de la fabrication des barriques; néanmoins, avant de quitter le hall, Robert demanda encore à M. Droment à qui étaient destinés tous ces fûts.

— Nous les envoyons en Champagne, répondit le négociant; ils servent à mettre le vin si recherché des coteaux de la vallée de la Marne et des flancs de la montagne de Reims.

Comme dans toutes les excursions organisées par M. Dubois, la journée passait très vite, et il fallut songer au retour, d'autant plus que l'on se proposait de se rendre à Richefontaine par un chemin différent de celui suivi le matin.

Avant de partir, M. Dubois dut déguster, en compagnie de M. Droment, un petit verre de l'excellent kirsch de l'endroit, et les enfants, avec M^{me} Droment, savourèrent l'exquise liqueur de framboise, dont les ménagères de l'Argonne conservent, avec un soin jaloux, le secret de la fabrication.

M. Droment reconduisit ses amis jusqu'au sommet de la route qui, par Broda et les Six-Lettres, permettait d'accomplir le trajet sans craindre les glissades qui se seraient

fatalement produites dans le sentier rocailleux de la Côte-aux-foins.

Lorsqu'on eut rejoint la vallée de la Biesme, il faisait encore très clair. Aussi en traversant Broda, petit hameau dont toutes les maisons présentaient en avant une pièce servant d'atelier, fut-il encore possible d'apercevoir les nombreux artisans de la localité occupés aux industries diverses rendues possibles par la variété des essences ligneuses de la forêt voisine.

Les fils de M. Beusart auraient bien voulu entrer dans ces divers ateliers; mais il était trop tard et M. Dubois se contenta de leur énumérer les travaux auxquels se livraient les alertes ouvriers.

— Les uns, dit-il, préparent des piquets de tente: ce sont des espèces de sabres de bois, dont la poignée est percée d'un trou de vrille pouvant laisser passage à une grosse ficelle; nos soldats en campagne emportent ces objets qui leur permettent de maintenir sur terre les frêles abris de toile connus sous le nom de tentes: les autres confectionnent des maillets également en bois pour le service de l'armée et qui serviront justement à enfoncer les piquets dont je viens de parler.

» D'autres artisans fabriquent des barreaux de chaises, des sabots, des semelles ou des talons de bois; ils trouvent dans ces petites industries une source de gain très sérieux qui leur fait préférer, et avec juste raison, le séjour tranquille des villages forestiers à la vie mouvementée des villes. »

La traversée de Broda était finie; on marchait rapidement, car il commençait à faire noir. Tout à coup les excursionnistes entendirent derrière eux le galop d'un cheval et le roulement d'une voiture; ils se rangèrent de côté pour laisser passer ce véhicule. C'était M. Didier, marchand de vin à Vieufour qui revenait de fournir un

client; il reconnut les promeneurs, et, comme il était au mieux avec M. Dubois, il l'invita, ainsi que les enfants, à prendre place auprès de lui.

Personne ne refusa, aussi bien à cause de la fatigue qu'à cause de l'heure tardive. Une demi-heure après l'on était au milieu de Vieufour où se trouvait l'habitation de M. Didier. Après l'avoir poliment remercié, on reprit allègrement le chemin de Richefontaine qui fut trouvé bien court, car c'était la plus faible étape d'une longue mais combien instructive promenade.

—*—*—*—

VI

Les artisans de la forêt. — Le « Roi-de-Rome ».

Le déboisement et le reboisement.

Le poète qui chante quelque part :

Ah ! que mars est un joli mois !

avait dit vrai, l'année où nos petits amis avaient élu domicile à Richefontaine. Depuis plusieurs jours, le soleil brillait d'un vif éclat, la nature était réchauffée, et partout dans les buissons, dans les haies, dans les vergers, dans la forêt, la sève en pleine ascension faisait éclater les bourgeons et apparaître les premières feuilles printanières.

M. Dubois jugea que l'époque était opportune pour une nouvelle excursion dans la coupe en exploitation visitée au cours du mois de novembre.

Quand on eut atteint le but de la promenade, que de changements frappèrent immédiatement les yeux des enfants. Tous les taillis, tous les arbustes étaient rasés ; la plupart des gros arbres marqués à cet effet étaient abattus et ébranchés ; seuls les chênes restaient debout et on commençait d'ailleurs à les couper. Certains gisaient sur le sol, et, autour d'eux, les artisans de la forêt étaient occupés à une besogne toute spéciale que M. Dubois dit être la pelaison.

On s'approcha du groupe des travailleurs et on reconnut le père Galarme qui s'était adjoint sa femme, son fils et ses deux filles.

Suivant sa force et ses aptitudes, chacun des membres

de la famille du vieux bûcheron accomplissait un travail particulier. M^{me} Galarme enlevait les mousses, les lichens, les rugosités de l'écorce du chêne étendu à côté d'elle; son mari, armé d'un merlin en frappait ensuite le pourtour du tronc et des grosses branches; son fils, avec un outil spécial, une « écorceuse », soulevait l'enveloppe qui se détachait avec un léger craquement et obtenait des fragments d'écorce d'une longueur approximative d'un mètre qu'il déposait par une extrémité sur la partie pelée du tronc et par l'autre sur le sol.

A côté, les demoiselles Galarme écorçaient les plus petites branches de l'arbre déjà débitées en bois de charbon, et, d'un mouvement continu et rapide, posaient devant elles l'écorce encore toute ruisselante de sève, cependant qu'elles jetaient sur leur droite les rameaux mis à nu.

Ces opérations multiples ne manquèrent pas d'intéresser les enfants, et Maurice en demanda la raison.

— C'est, lui répondit M. Dubois, comme vous vous en rendez compte déjà, pour obtenir l'écorce du chêne; celle-ci sera emportée par la suite dans une usine spéciale où elle sera broyée, c'est-à-dire transformée en tan, matière susceptible de produire le tanin, principe utilisé dans la préparation du cuir.

» La pelaison, continua l'ancien forestier, donne lieu à une véritable fête du renouveau que les bûcherons ont baptisée du nom d'« arrosage de la pelaison ». Tout au début de ce travail, le marchand de bois exploitant la coupe fait cadeau à ses ouvriers d'un petit fût de vin que l'on place sur le tronc du premier chêne abattu.

» Aussitôt, bûcherons et bûcheronnes font cercle autour de la petite barrique, et chacun d'emplir son verre et de boire à la santé du généreux donateur qui manque rarement de venir trinquer avec les artisans de la forêt; puis viennent les rires et les chants, et, la pelaison bien arrosée, la

besogne n'en sera que plus facile; c'est du moins l'avis des intéressés. »

Pendant que l'écorçage des chênes allait continuant, d'autres ouvriers forestiers étaient occupés à préparer ou à débiter le bois d'industrie.

Certains troncs, couchés à terre et débarrassés de leurs branches, étaient entre les mains des équarrisseurs; ceux-ci, armés de cognées à lames larges et à manches courts, enlevaient la plus grande partie de l'aubier et de l'écorce et ensuite débitaient les arbres à la scie, en longueurs variables, afin d'en obtenir des bois de charpente, simplement équarris et susceptibles d'être employés tels quels dans l'industrie du bâtiment.

Non loin de là, des scieurs de long transformaient d'autres essences en planches ou en madriers. Ce fut peut-être le travail de ce jour qui captiva le plus fortement René et même ses aînés. Ils suivirent avec une attention soutenue les diverses phases de ce sciage.

A quelque distance des scieurs, sous un hangar rustique, des fendeurs accomplissaient des travaux tout à fait divers. Tous étaient cependant munis d'un même outil appelé coutre. Les uns avaient devant eux de belles billes de chêne de premier choix, sans cavité et sans nœud, et en obtenaient de ces jolies planches de merrain dont nos amis avaient vu l'utilisation, quelques semaines auparavant, lors de leur voyage à Haut-Plateau. Les autres transformaient des billes moins belles en lattes, sortes de planchettes très minces, avec lesquelles, dit M. Dubois, les charpentiers garnissaient les parois extérieures des maisons dans les localités environnantes. Certains, enfin, débitaient les troncs les plus vilains en bâtons dénommés échalas utilisés, dit encore M. Dubois, pour mettre aux pieds des ceps de vigne lorsque ce végétal sarmenteux est cultivé en grande culture.

— Vous voyez, conclut l'ancien forestier, lorsque les enfants eurent ainsi parcouru les différents ateliers établis en plein air dans la coupe, combien d'artisans gagnent honorablement leur vie dans nos bois. Et pourtant, ce n'est pas encore tout; mais nous remettrons à une autre fois le soin de rendre visite aux derniers ouvriers de l'exploitation d'une coupe : je veux dire les charbonniers.

» Et maintenant, puisque l'après-midi est loin d'être terminée, engageons-nous sur le Haut-Chemin qui est là, tout près; en y continuant notre promenade, peut-être y trouverons-nous un sujet de causerie. »

La voie que l'on suivait commençait à reverdir et sur les côtés, à la lisière de la forêt, de mignonnettes pâquerettes, de jolies primevères et de virginales anémones donnaient déjà un air de fête à cette partie du bois. Combien les enfants furent heureux de confectionner des bouquets avec ces premières fleurs printanières.

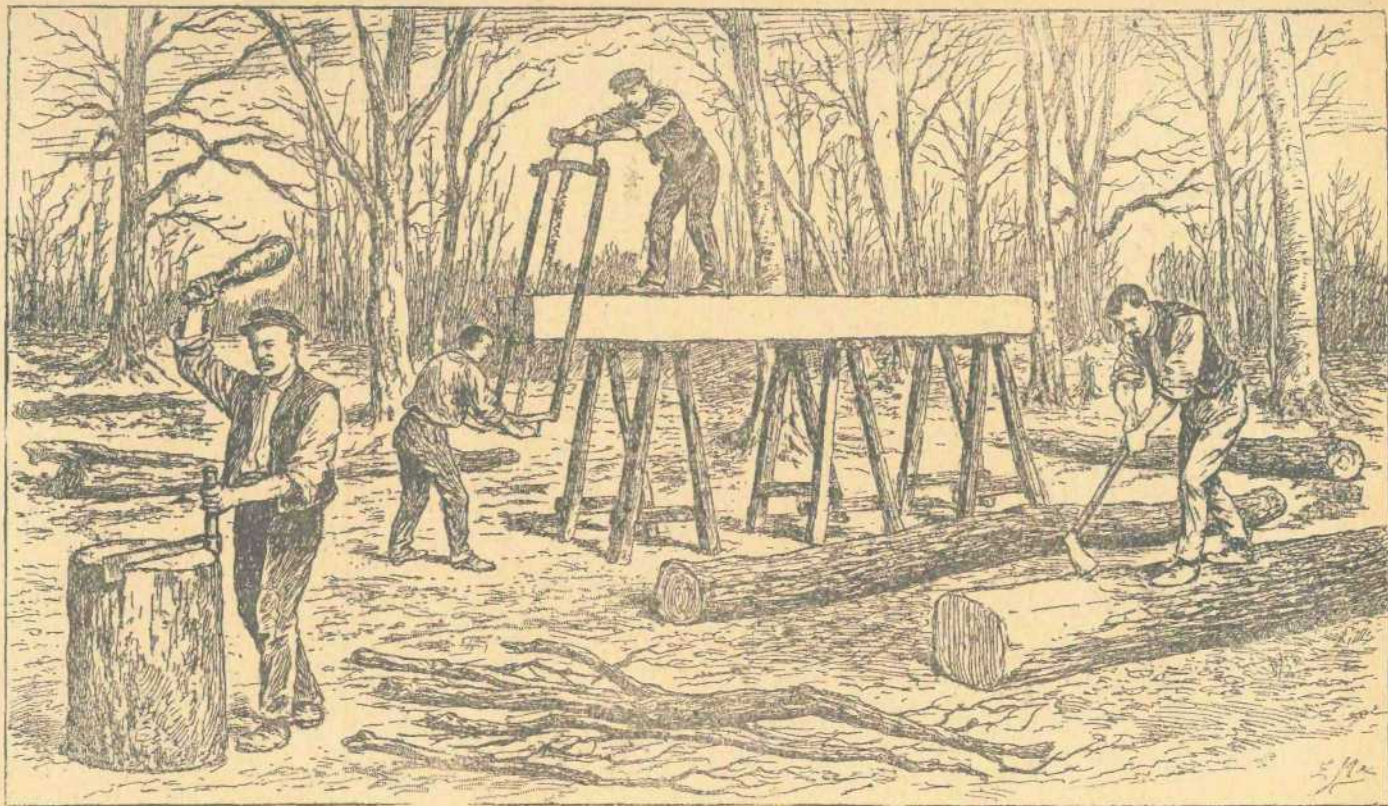
A un moment donné, exactement sur l'axe du Haut-Chemin, un chêne de forte taille, mais aux branches très basses, ce qui le distinguait de ses congénères voisins, frappa la vue des jeunes promeneurs.

Comme cet arbre était le seul qui croissait ainsi en plein milieu de la voie forestière, cela ne laissa pas que d'intriguer fortement Robert qui demanda des explications à M. Dubois.

Le pied du chêne était justement entouré d'un épais tapis de mousse. M. Dubois pria les enfants de s'asseoir sur ce siège moelleux offert par dame Nature, et, tout en y prenant place lui-même, il dit à Robert qu'il allait lui donner satisfaction.

— Ce chêne, commença-t-il, s'appelle « Roi-de-Rome »; ce nom ne vous remémore-t-il pas quelque événement historique ?

— Parfaitement, répondit Maurice, et, si je ne me trompe



Artisans de la forêt : scieurs , équarrisseurs, fendeurs.

pas, c'est là le nom qui fut donné au fils de Napoléon I^{er}.

— C'est très bien, répliqua M. Dubois, et je vois que vous n'oubliez pas les excellentes leçons que vous donne mon ami, M. Lesage. Aussi, est-ce justement pour rappeler la naissance de ce prince que ce chêne fut planté d'abord, puis baptisé ainsi ensuite.

Voici d'ailleurs les instructions que les inspecteurs des forêts reçurent au sujet de cette plantation; elles sont relatées sur ce papier dont je vais vous faire lecture et j'en dois la transcription à l'un de mes anciens supérieurs, M. Margaine, inspecteur des forêts à Méhould.

CIRCULAIRE N° 8870¹

Du conservateur à Troyes, le 21 mars 1811.

« Monsieur,

» La naissance du Roi de Rome est un événement si heureux pour l'auguste monarque, son père, dont il fait la joie; pour tous les Français, dont il augmente le bonheur; pour l'Empire, dont il rendra la gloire durable, que nous ne pouvons le signaler avec trop de zèle et par trop de témoignages.

» Que les plus jeunes chênes de nos forêts voient ce précieux enfant vieillir avec eux.

» En mémoire de ces actes que vient de faire celui qui régit l'univers et qui protège la France, je vous recommande de choisir le jeune chêne le plus sain, le plus droit, le plus vigoureux, et de le planter avec tous les soins possibles dans le lieu le plus apparent et le meilleur fonds de votre belle forêt.

» La saison est encore bien favorable pour sa plantation

» Vous entourerez ce jeune rejeton de barrières solides

1. Nous avons respecté intentionnellement le style et les idées de cette circulaire, car il s'agit là d'un document historique.

pour le défendre de toute approche et de tous accidents. Ainsi voudrions-nous que le jeune fils de notre Empereur fût à l'abri de tout ce qui peut menacer son existence!

» En outre de cette barrière solide, vous planterez une haie vive qui formera autour de ce jeune chêne une double enceinte, et qui ajoutera à l'ornement de ce lieu.

» Vos gardes soigneront ce jeune chêne et répondront de sa conservation.

» Vous allez sans doute faire remarquer votre zèle et votre amour pour notre Souverain, par l'empressement que vous montrerez à exécuter l'ordre que ma lettre contient, et dont vous m'accuserez réception.

» J'ai l'honneur de vous saluer.

» BELGRAND. »

— Cette circulaire, ajouta M. Dubois, fut suivie, le 18 avril 1811, d'une circulaire de M. le directeur général, enjoignant à chaque garde de planter dans son triage un arbre en mémoire de la naissance du Roi de Rome.

» D'après ce que vous venez d'entendre, mes petits amis, conclut M. Dubois, vous devez bien supposer qu'il y avait des « Rois-de-Rome » ailleurs qu'à l'endroit où nous sommes. Pour ma part, à quelques lieues d'ici, tout près du bourg de Givry, j'en connais un autre bien moins vigoureux que celui-ci et que l'administration forestière, vu son état de vétusté, se verra obligée de faire abattre comme chablis.

Sur ces dernières paroles, on se leva et on suivit M. Dubois pour rejoindre la vallée par la Gorge-aux-Couleuvres.

Cette gorge n'était pas très éloignée du « Roi-de-Rome ». C'était un vallon très étroit au fond duquel coulait un mince ruisseau et dont les flancs étaient à peu près complètement dénudés. Des mains barbares avaient coupé au ras du sol futaie et taillis et on se serait cru dans une sorte de désert. Avec bien du mal, par un sentier presque à pic, où la terre,

non retenue par les racines des arbres qui n'existaient plus, glissait sous les pieds, on finit par atteindre les bords du ruisseau.

Du fond de la gorge, en jetant un regard circulaire autour de soi, l'impression était encore plus triste. M. Dubois profita de l'effet que produisait ce paysage sur ses petits amis pour leur parler du déboisement.

— Cette gorge, autrefois si pittoresque, dit-il, a été rendue aussi vilaine par l'abatage complet de la forêt qui en faisait la beauté. Ce travail s'est effectué il y a un certain nombre d'années sur les ordres du propriétaire qui voulait se procurer ainsi, en une seule fois, une forte somme d'argent. Il a fait là acte d'égoïsme, car le terrain qu'il a laissé à ses héritiers a perdu, vous vous en rendez parfaitement compte, à peu près toute sa valeur.

» Malheureusement, ce propriétaire n'a pas été seul coutumier du fait, et depuis trop longtemps déjà, sur de multiples points de notre territoire, pareilles opérations ont eu lieu, dépréciant ainsi en partie un des beaux joyaux de notre richesse nationale.

» Autrefois, en effet, ainsi que vous l'avez appris dans votre histoire de France, notre patrie était presque entièrement couverte de forêts; aujourd'hui, sur une superficie de 53 millions d'hectares, elle n'en compte plus que le dixième environ, c'est-à-dire quelque 5 millions.

» Au début de la vie historique de notre pays, aussitôt l'invasion romaine, on déboisa une partie de notre territoire afin de transformer la forêt en terrains cultivés et en voies de communication : ce fut là un déboisement nécessaire, d'ailleurs méthodique, modéré et raisonnable, qui n'eut que des conséquences plutôt avantageuses.

» Durant le moyen âge, on essaya bien de couper à tort et à travers; mais le dégât ne fut pas très grand, car les seigneurs, grands amateurs de chasse aux sangliers et aux

cerfs, défendirent, sous peine de répression sévère, le défrichage exagéré.

» La rage du déboisement commença surtout après 1789. Les acheteurs de biens nationaux donnèrent le signal, et cela alla continuant durant toute la première moitié du XIX^e siècle, si bien qu'on estime à 12 millions d'hectares la diminution de la surface forestière due à ce véritable acte de démence et auquel prenaient part indifféremment l'État, les communes et les particuliers. Les premiers comblaient de cette façon les trous des budgets gouvernemental et départementaux ; les seconds satisfaisaient à leurs besoins de luxe et de plaisir ainsi que vous le confirmera cet exemple pris dans un joli volume, *le Manuel de l'Arbre*, édité par les soins du Touring-Club de France, société sportive qui a pour point d'honneur de veiller à la conservation des sites et paysages attirant tant de touristes dans notre beau pays, ce dont on ne saurait trop la féliciter.

» Mais voici cette histoire intitulée :

Les chênes de HautePierre.

La commune de Vigneaux-les-Futaies se compose de deux villages : l'un, les Vigneaux, que l'on appelle aussi le bourg, est bâti au pied d'un versant bien ensoleillé et tout tapissé de vignes et d'arbres fruitiers ; l'autre, le hameau des Futaies, est situé sur le plateau qui couronne le versant. Là s'étendait autrefois une grande et belle forêt de chênes et de hêtres formant un demi-cercle à l'entour des cultures du village qu'elle protégeait contre les vents du nord. Elle appartenait au marquis de HautePierre.

Les vigneronns du bourg plaisantaient volontiers les habitants du *Haut*, ainsi qu'ils avaient coutume de les dénommer. Au printemps, quand la neige commençait à peine à disparaître du plateau, ils leur demandaient des nouvelles de leurs vignes. Hélas ! en fait de vignes, ceux-ci

n'avaient que les tapis d'airelle myrtille de la forêt, dont les fruits noirs étaient bons, tout au plus, à faire de la confiture.

Mais à l'automne, les habitants des Futaies descendaient avec leurs carrioles chargées de barriques et de corbeilles vides, et la bourse bien garnie. Alors les gens du bourg ne plaisantaient plus, ils étaient pleins de prévenances pour leurs compatriotes du Haut, qui, bon argent comptant, venaient remplir leurs barriques de la vendange nouvelle et leurs corbeilles de pommes et de poires.

Car ils n'étaient pas à plaindre les habitants du plateau, en dépit de la rigueur de leur climat. S'ils n'avaient pas de vignes, ils avaient des terres très étendues qui les occupaient tout l'été.

En hiver, ils devenaient bûcherons, ouvriers des bois. Chaque automne régulièrement, le marquis de HautePierre venait dans la forêt marquer une coupe. Aidé de ses gardes, il désignait, faisait frapper de son marteau tous les arbres qui devaient être abattus. Il en marquait toujours à peu près la même quantité; mais il y en avait pour tous : de beaux chênes pour les fabricants de merrains, des hêtres pour les sabotiers, de mauvais arbres et du menu bois pour les ouvriers qui façonnaient les cordes de chauffage et les fagots.

Pendant environ trois mois, tous les hommes valides du village étaient occupés dans la forêt, et au printemps, en été, ils employaient encore de temps en temps leurs journées perdues à charrier les produits jusque chez les tonneliers et les marchands de bois du bourg.

C'était une bonne source de revenus pour les habitants du plateau que cette forêt du marquis de HautePierre, source régulière qui ne tarissait jamais et qu'enviaient parfois les vigneron du bourg, quand leurs vignes gelées les laissaient sans récolte et sans argent.

Pourtant, quand le marquis vint à mourir, il laissa peu de regrets. On le disait avare, sévère pour les délinquants surpris par ses gardes. On se plaignait surtout qu'il était trop ménager de sa forêt. Avec ses coupes réglées, il laissait, disait-on, bien des arbres pourrir sur pied. Si, chaque année, on mettait plus d'arbres en exploitation, la forêt n'en vaudrait que mieux et les habitants auraient plus de travail et plus de profits.

Son fils et héritier sembla bientôt vouloir donner satisfaction à ces plaintes. Il trouva que la forêt ne rendait pas assez. Il aimait le luxe, les plaisirs. Et tout de suite il agrandit, multiplia les coupes. Grande joie, grand contentement dans tout le pays.

Dans le hameau des Futaies, les bûcherons, fabricants de merrains et sabotiers travaillaient plus longtemps et gagnaient davantage. Dans le bourg, le bois de chauffage était pour rien; les tonneliers achetaient leurs douves et les vigneron leurs barriques à meilleur marché; les petits commerçants faisaient de belles affaires. Auberges, cafés ne désemplissaient pas. Tout le monde était content. Le jeune marquis devenait très populaire, et déjà on parlait de l'envoyer à la Chambre des députés. Tout le monde était content, excepté pourtant le vieux garde chef Brizard qui secouait tristement la tête et répétait : « C'est malheureux, je vous le dis, de voir tomber à la fois tant de beaux chênes! Croit-on qu'il y en aura toujours, et quand le dernier arbre de la forêt aura été abattu, que deviendront les gens du pays? »

Il n'y en eut pas pour longtemps. Les coupes, trop importantes pour les besoins de la région, se vendaient mal, et le jeune marquis dépensait de plus en plus. Bientôt on apprit dans le bourg qu'il était ruiné et que, menacé de poursuites par des créanciers, il avait vendu sa forêt en bloc à un gros marchand de bois étranger.

On ne parla plus de le nommer député, et bientôt ce fut une consternation générale quand l'acquéreur laissa entendre qu'il allait faire coupe blanche, car, disait-il, « il n'avait pas payé la forêt en beaux écus sonnants pour la regarder pousser et y entendre chanter les oiseaux! » Quelques années lui suffirent en effet à exploiter tout ce qui restait de la forêt.

Le dernier chêne de la forêt de Haute-pierre tomba. Aujourd'hui, on n'y entend plus retentir les grands coups de hache. C'est une triste lande entrecoupée de buissons, où viennent paître les moutons et les chèvres. Le hameau des Futaies est presque désert. On n'y trouve que des vieillards et quelques enfants. Les jeunes gens sont partis et les bras manquent pour cultiver la terre.

Le bourg a perdu sa prospérité d'autrefois. Les vignerons ne voient plus descendre à l'automne les gens de la montagne pour leur apporter des merrains, des sabots, du bois de chauffage, des barriques et des corbeilles de fruits à remplir. Le commerce s'est réduit beaucoup et bien des boutiques se sont fermées. Le vieux garde Brizard, n'ayant plus rien à faire là-haut, est venu bien tristement y finir ses jours.

Quand autour de lui on parle de la misère du pays et de sa prospérité d'autrefois, il répond : « Je l'avais bien dit. Il fallait s'en tenir à la coupe réglée du vieux marquis et ne pas couper tant de beaux chênes à la fois. »

— Outre ces graves inconvénients, continua M. Dubois, lorsqu'il eut terminé son histoire plutôt triste que ses petits amis écoutèrent silencieusement, d'autres conséquences du déboisement non moins désastreuses, que celles que vous venez d'entendre, se firent encore sentir, particulièrement dans les régions montagneuses.

» En certains points, dès que les arbres eurent disparu.

les eaux de pluie ravinèrent le sol; toute la terre cultivable fut entraînée, et, avec elle, des pierres, des fragments de rochers plus ou moins volumineux. Ainsi se produisirent dans les Alpes, dans les Pyrénées, des avalanches qui causèrent trop souvent des catastrophes.

» En présence de ces désastres d'une part, de ces ruines de l'autre, on sentit la nécessité d'encourager le reboisement, tout en réglementant le déboisement : une loi spéciale fut promulguée le 28 juillet 1860 et, depuis lors, plus de 250.000 hectares de terre ont été replantés.

» L'initiative privée a joint son concours à celui de l'État; des ligues de reboisement se sont formées pour encourager et aider les forestiers. Et, en cette utile campagne, une chose vous frappera certainement, c'est que les enfants des écoles publiques eux-mêmes collaborent activement à l'œuvre entreprise; sous la direction de maîtres dévoués, ils ont constitué des sociétés scolaires forestières dont quelques-unes ont déjà atteint un développement considérable. Ces enfants se sont sans doute souvenus des conseils contenus dans ces beaux vers du regretté poète jorrain, André Theuriet :

Au plus profond des bois la Patrie a son cœur :
 Un peuple sans forêt est un peuple qui meurt.
 C'est pourquoi tous, ici, lorsqu'un arbre succombe,
 Jurons d'en replanter un autre sur sa tombe;
 Jurons d'ensemencer les friches dénudées,
 Que changent en torrents les soudaines ondées,
 Et les versants rongés par la dent du troupeau,
 Où les rocs décharnés percent comme des os.
 Et puissent nos enfants voir, aux saisons futures,
 Des chênes et des sapins les robustes ramures
 Onduler sur la plaine et moutonner dans l'air.
 Pareils aux flots mouvants et féconds de la mer.

VII

Les artisans de la forêt (*suite*). Le village aux Tuilleries.

Le jour était venu où l'on devait se rendre près des charbonniers dans la coupe déjà visitée deux fois auparavant et où ces artisans avaient complètement élu domicile. Ceci était nécessaire, car ces ouvriers, obligés de surveiller jour et nuit la fabrication du charbon, devaient forcément demeurer dans les bois aussi longtemps que les meules restaient sur pied, et ils s'y construisaient, à cet effet, des logis assez confortables.

Dès l'arrivée au bois, l'une de ces huttes, édiflée au centre de la coupe, fixa tout d'abord l'attention des enfants.

— Elle ressemble, dit Maurice, aux habitations gauloises qui sont représentées dans mon livre d'histoire de France.

— C'est exact, répliqua M. Dubois, et le mode de construction actuel ne diffère guère de celui qu'employaient nos ancêtres. En premier lieu, le charbonnier dresse la charpente de sa demeure rustique en fichant en terre de longues et fortes perches qu'il réunit par leur sommet; il en remplit ensuite les interstices avec des branchages entrelacés; il recouvre ceux-ci de mottes de terre gazonnées au milieu desquelles croissent, l'été, de multiples fleurs sylvestres donnant un je ne sais quoi de poétique à la hutte. Un trou, ménagé au sommet de la cabane, sert de passage à la fumée. Une ouverture, réservée sur une des faces, pouvant être fermée le soir avec une sorte de claie, fait à la fois office de porte et de fenêtre.

Justement la baie de la hutte, devant laquelle on devait, n'était point close; Robert, en cela imité par ses frères, jeta un coup d'œil dans l'habitation; il put, ainsi que Maurice et René, constater que le mobilier, qui lui parut des plus rudimentaires, comprenait des escabeaux ou simplement des rondelles de bois, comme sièges; des planches non rabotées, clouées sur quatre piquets, comme table; des couches de fougère desséchée, maintenues dans des cadres de bois, comme lit; et çà et là, suspendus après des crochets, les ustensiles de cuisine les plus indispensables et aussi un peu de linge et quelques vêtements de rechange.

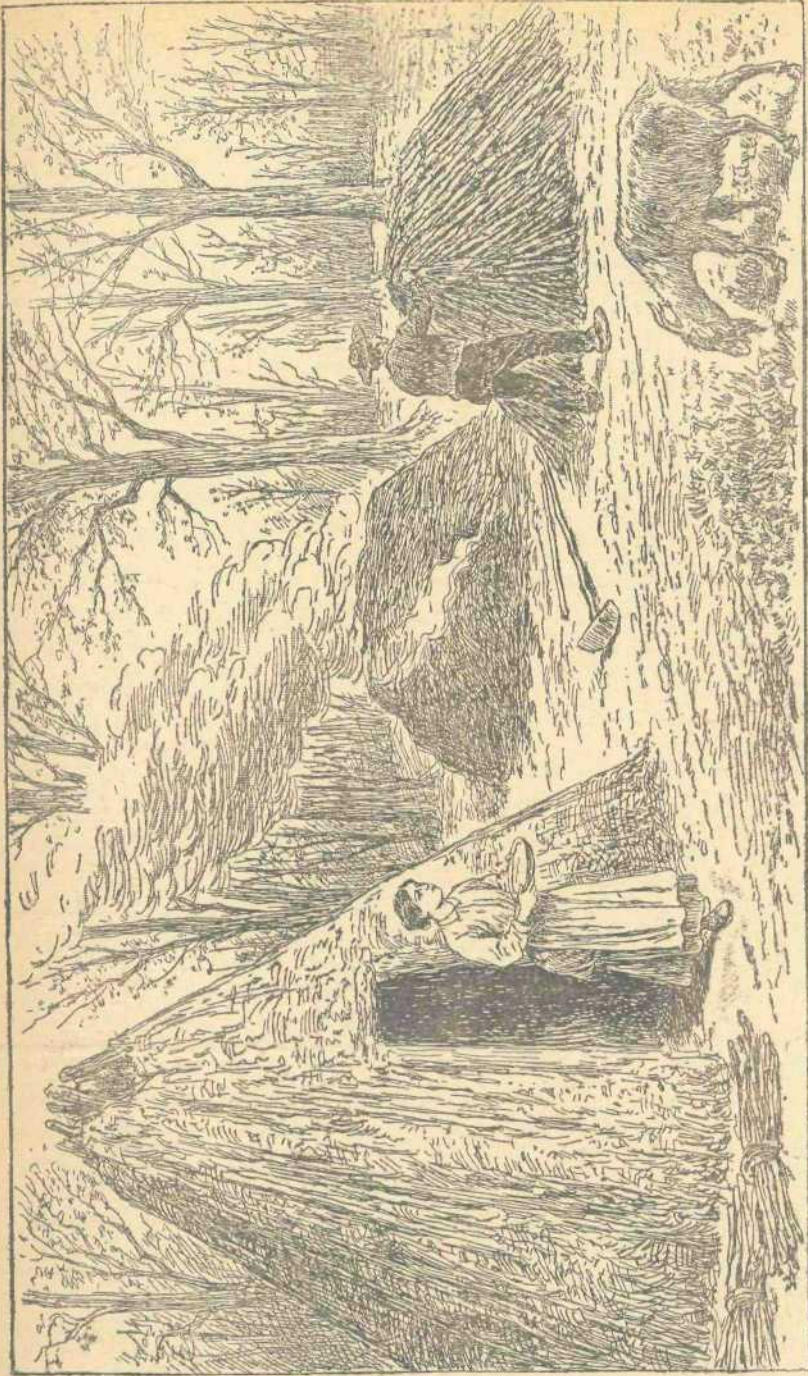
Mais ce qui enchantait le plus René, ce fut la petite basse-cour entourant la hutte : il y avait là plusieurs couples de poules qui caquetaient dans une cage rustiquement édiflée avec quelques perchettes et du treillage en fil de fer, une demi-douzaine de lapins qui cabriolaient à qui mieux mieux dans une baraque toute en lattes, une chèvre retenue par une longe à un jeune tronc voisin; un chien remplissait le rôle de gardien, à la fois fidèle et vigilant.

De plus, auprès d'une marmite suspendue au-dessus d'un feu clair qui flambait à quelques mètres de l'habitation, la charbonnière préparant le repas de famille et, non loin d'elle, deux bambins, à peine vêtus, se roulant sur la mousse, donnaient du mouvement et de la vie au tableau placé devant les yeux des excursionnistes.

La curiosité des promeneurs étant suffisamment satisfaite, on mit le cap vers les meules à charbon.

Celles-ci étaient dans des états d'avancement bien différents. Ici, on construisait la meule; un peu plus loin, un tas recouvert de terre dégageait une fumée bleuâtre; en un autre endroit, on procédait à la mise en sac du combustible tout nouvellement carbonisé.

M. Dubois fit approcher ses petits amis tout près d'une meule en construction. Quand on eut fait cercle autour,



Les charbonniers.

l'ancien forestier exposa que les charbonniers usaient encore du procédé connu vulgairement sous le nom de carbonisation en meules, méthode très ancienne, puisqu'elle était pratiquée par les Grecs et par les Romains.

— Dans ce système, continua-t-il, l'artisan choisit d'abord un terrain uni, ferme, aussi sec que possible et surtout à l'abri des courants d'air. Puis, sur cet emplacement ou « faulde », il établit une sorte de cheminée en plantant trois pieux verticaux conservant entre eux une distance d'environ trente centimètres. Après quoi, il range autour de cette cheminée, qui est l'axe de la meule, le bois de charbon provenant, soit des blancs abattus en automne, soit des chênes écorcés quelque temps auparavant, en serrant les bûchettes le plus possible et en remplissant les vides avec des morceaux plus petits.

» Cette construction à point, il la recouvre d'une couche de mousse et de brindilles, puis il établit par-dessus une enveloppe faite d'un mélange de sable et d'argile, à la partie inférieure de laquelle il ménage de petites ouvertures appelées événements. »

Ces explications données et bien comprises par tous, on prit la direction d'une meule en combustion ; au fur et à mesure que l'on en approchait, les excursionnistes perçurent cette odeur particulière, qui fait deviner de loin, aux habitués de la forêt, que les charbonniers travaillent quelque part dans les bois.

Un de ces artisans surveillait justement le « fourneau » près duquel les « petits forestiers » firent halte.

On se salua mutuellement, et, la glace rompue, Robert, très embarrassé sur la façon dont la meule avait été allumée, pria le charbonnier de lui indiquer comment cette opération s'était effectuée.

— Tout simplement, lui répondit l'ouvrier, en jetant par la cheminée des tisons enflammés.

Cette réponse faite, l'artisan fournit aux enfants quelques données relatives à la cuisson du bois.

— Aussitôt que les tisons enflammés dont je viens de vous parler, dit-il, atteignent la base du centre de la meule, le feu s'étend et la combustion de la masse ne tarde pas à se développer, grâce aux courants d'air qui se produisent entre la cheminée et les événements. Lorsque la flamme commence à sortir par le haut de celle-là, je m'empresse de la fermer avec une plaque de gazon; quelque temps après, je pratique, dans le haut de la meule, un certain nombre de trous destinés à donner issue aux produits gazeux de la combustion.

» A partir de ce moment, il me faut redoubler d'attention, car la couleur et l'abondance de la fumée vont me faire reconnaître les phases de l'opération.

» Si la fumée sort claire et peu épaisse par les baies que je viens de percer, je les bouche immédiatement et j'en pratique aussitôt de nouvelles à quelques centimètres plus bas. Je continue le même travail, par la suite, jusqu'à ce que je sois arrivé à proximité des événements de ventilation; à leur tour, je rétrécis ces ouvertures pour diminuer de plus en plus l'accès de l'air à l'intérieur du tas.

» Lorsque l'enveloppe de la meule devient toute rouge, cela indique que le charbon est fait; je ferme immédiatement toutes les ouvertures et je laisse le refroidissement s'accomplir. Quelques jours après, on procède à la mise en sacs, travail auquel se livrent les femmes et les enfants en un autre point de la coupe; vous pouvez, si cela vous semble utile, assister à cette opération en vous dirigeant là, vers la droite. »

On suivit le conseil du charbonnier et on aboutit à côté d'une meule déjà démolie partiellement; des enfants s'empressaient d'introduire dans de longs sacs en toile les morceaux de charbon dont se composait la meule; au fur et à

mesure que les sacs étaient remplis, une femme les fermait par le haut en croisant des ficelles, pour que le combustible ne vint pas à tomber lorsqu'on voudrait le transporter.

Tout en assistant au remplissage des sacs, M. Dubois exposa à ses petits amis qu'une meule, telle que celle qu'on avait vu construire, contenait de 40 à 50 stères de bois, tandis que le volume du charbon obtenu n'était plus que de 12 à 15 mètres cubes; il y a là, conclut-il, une perte sensible que certains charbonniers atténuent en établissant autour de la meule, et à une petite distance, une cloison en planches qui se monte et se démonte à volonté.

— Retenez aussi, mes enfants, continua M. Dubois, qu'en ce qui concerne la qualité du charbon, celle-ci varie avec les soins qui ont accompagné sa fabrication. Quand la carbonisation a été conduite avec soin, il est, comme celui que vous avez sous les yeux, d'un noir brillant, dur, compact, sonore, à cassure luisante; une fois allumé, il brûle admirablement. Lorsqu'il n'est pas assez cuit, il a une couleur terne, manque de son, casse difficilement et brûle avec une flamme blanche, en répandant de la fumée; on l'appelle alors « fumeron » ou « brûlot » et il fait le désespoir des ménagères.

Au moment où M. Dubois finissait d'énumérer les qualités du charbon, un propriétaire de Beauregard vint à passer avec un chargement de bûches : c'était M. Denis, tuilier en même temps que cultivateur, et qui n'était pas un inconnu pour l'ancien forestier.

Après que les deux hommes se furent salués cordialement, comme il n'était pas bien tard, M. Denis demanda à M. Dubois s'il lui plairait de descendre jusque chez lui, car depuis quelques jours son usine avait repris son activité de la belle saison, et il pourrait, le cas échéant, la faire visiter à ses petits hôtes.

Ceux-ci entendirent avec joie l'ancien forestier répondre au tuilier qu'il avait l'intention d'aller un jour jusqu'à Beaugard montrer l'industrie du pays aux fils de M. Beusart, et puisque l'on s'était rencontré et que le temps était au beau, il acceptait d'accompagner M. Denis; le voyage, d'ailleurs, n'était pas long : deux kilomètres à peine séparaient Beaugard du coin de forêt où l'on se trouvait alors.

Ces deux kilomètres, dont les trois quarts étaient boisés, furent vite franchis; après le bois, c'était la plaine avec ses prairies, ses champs et ses vergers. A une centaine de mètres du village, les enfants aperçurent, sur la droite de la route, une espèce de carrière à ciel ouvert.

— C'est, répondit le voiturier, à la question que lui posa René, une fosse d'extraction d'argile, matière première pour la fabrication de nos tuiles; pendant que je vais dételer Fanchette et ranger ma voiture, continua-t-il, si vous voulez approcher de la carrière, vous verrez en quoi consiste ce travail préliminaire de notre industrie locale.

Les enfants acquiescèrent volontiers à la proposition de M. Denis. Ils s'engagèrent dans le sentier qui conduisait à la fosse et, arrivés tout près de cette vaste excavation, ils ne tardèrent pas à remarquer dans le fond un ouvrier occupé avec une bêche à enlever par tranches minces la terre glaise dont était constitué le sous-sol du territoire de Beaugard.

Peu après, M. Denis revint chercher ses hôtes et on pénétra dans le village ne comprenant qu'une seule et longue rue, dont les maisons étaient construites sur les terrains adjacents aux deux côtés de la route. La partie de la localité dans laquelle on était offrait toutefois un aspect très original : au lieu de maisons d'habitation on n'apercevait que des bâtiments en bois, percés de baies multiples le long des-

quelles couraient de nombreux rayons et surmontés d'une sorte de pavillon d'où s'échappait, en certains endroits, une fumée intense et très noire.

— Ces bâtiments sont des tuileries, dit M. Denis, et leur quantité a fait donner à Beauregard le surnom de « Village » aux Tuileries ».

» Mais, continua-t-il, nous voici devant mon usine; permettez-moi de vous la faire parcourir. »

On entra avec le propriétaire, et tout d'abord on vit fonctionner une machine qu'il dénomma malaxeur; c'était un cylindre muni de lames d'acier pétrissant automatiquement l'argile qu'un ouvrier avait soin ensuite de débarasser complètement des petites pierres oubliées par le tireur de terre glaise et qui éclateraient à la cuisson, causant ainsi de petits vides dans les produits de l'usine.

Du malaxage on passa au moulage où des tuiliers moulaient simultanément des briques, des tuiles et des drains.

Au fur et à mesure que ces produits quittaient les moules, des ouvrières les emportaient; on les accompagna et on les vit déposer leurs fardeaux sur des rayons formant des murailles à claire-voie pour que l'air pût facilement circuler autour des tuiles, drains et briques et les dessécher.

— Cette dessiccation, exposa M. Denis, serait incomplète pour rendre mes matériaux utilisables et inaltérables; il me faut ensuite les soumettre à la cuisson. Veuillez être assez aimables pour me suivre jusqu'au four, et vous verrez comment la forêt m'est utile dans ce dernier travail.

Le four était placé en arrière et un peu en dehors de l'usine afin de diminuer les chances d'incendie; on y accéda par un escalier de quelques marches. Dans la gueule grande ouverte du foyer, laissant entrevoir une fournaise ardente, un journalier, à peine vêtu, jetait sans discontinuer faguettes sur faguettes.

Au-dessus du combustible, soutenue par une galerie en

terre réfractaire, M. Denis montra la pile énorme de produits soumis à l'action du feu.

— Je les laisserai là, dit-il, le temps suffisant pour que la gelée n'ait pas, dans la suite, d'effets destructifs sur eux et aussi pour qu'ils ne manquent pas de résistance lorsqu'on les emploiera dans la construction.

» Dans quelques jours, cette fournée sera cuite. Aussitôt refroidie, on procédera au défournement et de tout ce dont elle se compose on édifiera des tas distincts dans le même genre que ceux qui existent en avant de mon usine.

» Maintenant, mes amis, que vous avez pris chaud près du four de la tuilerie, faites-moi le plaisir d'entrer chez moi; M^{me} Denis vous offrira des rafraichissements et une collation que vous ne me refuserez pas. »

On accepta de grand cœur et, une fois de plus, avant de reprendre le chemin de Richefontaine, les fils de M. Beaussart purent se persuader que l'hospitalité argonnaise était bien digne de sa réputation.

VIII

Le braconnier puni. — Les tenderies.

**Les nids d'oiseaux. — Les oiseaux utiles et nuisibles
de la forêt.**

L'après-midi de ce jour-là, au début de l'excursion projetée, au lieu d'entrer immédiatement en forêt, on suivait la belle voie bordée de peupliers qui se dirige vers Rizeaux.

A droite et à gauche, dans la prairie étroite resserrée entre les deux collines boisées, vaches et mulets, aux clochettes d'un tintement si gai suspendues à leur cou, brouaient avidement l'herbe nouvelle, pendant que les jeunes pâtres, qui en avaient la garde, occupaient leur temps à construire de petites cabanes en branchage sous lesquelles ils se proposaient de s'abriter, sans doute, pour prendre leur repas frugal.

A un tournant de la route, car celle-ci faisait des courbes assez brusques, on se trouva soudainement face à face avec M. Martin, le garde forestier de Pologne.

Celui-ci n'était pas seul. A côté de lui marchait un garçonnet d'une quinzaine d'années, vêtu comme un vagabond et portant au bras des baguettes de bois très courbées dont les extrémités étaient maintenues par des ficelles tendues.

Naturellement, cette rencontre occasionna un arrêt de quelques moments. Pendant que M. Martin causait avec son ancien collègue, les enfants ne détachaient pas les yeux du jeune homme qui avait l'air passablement honteux.

Aussi, quand on reprit la marche, René s'empres-
sa-t-il de demander à M. Dubois pourquoi ce garçonnet accompa-
gnait M. Martin et quel était l'usage des objets qu'il por-
tait sur l'épaule.

A la première partie de la question de l'enfant,
M. Dubois répondit que c'était bien de mauvais gré que le
vagabond se trouvait avec M. Martin; celui-ci venait de le
surprendre en plein braconnage et le reconduisait chez ses
parents; à la seconde partie, l'ancien forestier dit que ces
objets étaient des raquettes ou « argibeaux », engins
défendus, avec lesquels on prenait les petits oiseaux.

— D'ailleurs, continua M. Dubois, je serais bien étonné,
vu l'arrestation du braconnier, s'il n'y avait pas encore par
là, sur les bords d'un des charmants ruisseaux qui dévalent
vers la Biesme, quelques tenderies d'« argibeaux ». Entrons
donc en forêt et mettons-nous en quête de ces engins.

A une vingtaine de mètres sous bois, l'on aboutit sur
un ruisselet; on le suivit durant quelques minutes et, à
l'un de ses méandres, on aperçut, fichées en terre, des
baguettes de coudrier servant de support à une douzaine
de raquettes. A l'une d'elles était suspendu par la patte
un joli rouge-gorge qui jetait de petits cris plaintifs;
M. Dubois s'empres-
sa de couper la ficelle pour sauver
l'oiselet; mais le pauvre avait un membre brisé.

Robert demanda à emporter le blessé, disant qu'il le
soignerait à la maison et qu'ensuite il le remettrait en
liberté. L'ancien forestier acquiesça volontiers à cette re-
quête. Robert prit aussitôt le rouge-gorge et lui lava déjà
bien doucement la patte dans l'eau claire voisine.

Plus loin, un second oiseau pendait lamentablement à
un autre piège. M. Dubois le détacha comme il l'avait fait
du premier; mais il était trop tard, l'oiselet, qui était une
fauvette, était mort à la fois de faim, de soif et de souf-
frances. Ce spectacle ne manqua pas d'attrister les enfants



Le flagrant délit de braconnage.

et M. Dubois flétrit, comme il le fallait, la conduite de ces destructeurs d'oiseaux qui sont, dit-il, d'abord inhumains, en martyrisant de pauvres êtres sans défense, ensuite inconscients, en supprimant des auxiliaires de premier ordre.

— Coupons ces raquettes, continua-t-il, puis ensuite nous nous reposerons sur le bord de ce joli ruisselet et vous écouterez ce que j'ai à vous apprendre sur les charmants hôtes ailés de nos forêts; vous en conclurez, je n'en doute pas, que l'homme, au lieu d'en être le destructeur impitoyable, devrait, au contraire, s'en faire le protecteur clairvoyant.

En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, les « argibeaux » furent mis en morceaux. René enterra la pauvre fauvette au pied d'un frêne. On prit place à côté de M. Dubois, et celui-ci commença par parler du rouge-gorge que Robert tenait aussi délicatement que possible dans sa petite main.

— Le rouge-gorge, dit-il, est un de nos plus beaux oiseaux qui se distingue, ainsi que vous le voyez, par un bec mince, une queue largement échancrée, le dos d'un brun olivâtre, le ventre blanc et la gorge d'un rouge pâle, d'où lui vient justement son nom. On a immortalisé le rouge-gorge en mille histoires curieuses et touchantes; peut-être est-il advenu que l'une d'elles vous ait été lue ou dictée au cours de vos exercices scolaires?

— En effet, répliqua Maurice, j'en connais une et, si vous le permettez, je vais la raconter.

— J'en serai très heureux, répondit M. Dubois.

— Voici donc, reprit Maurice, ce que notre excellent maître nous a non seulement dicté, mais encore fait apprendre de mémoire; ce joli morceau est, si je ne me trompe, de Krummacher.

» Pendant l'hiver, un rouge-gorge se présenta à la fenêtre

d'un laboureur, comme pour lui demander l'hospitalité. Celui-ci, répondant à la confiance du petit oiseau, ouvrit la fenêtre et le reçut avec bonté. Le rouge-gorge passa tout l'hiver dans la maison, ramassant les miettes de pain, becquetant les débris qui tombaient de la table : les enfants l'aimaient beaucoup. Mais au printemps, lorsque les haies se couvrirent de feuilles, le laboureur ouvrit la fenêtre, et son petit oiseau s'envola dans le bois voisin où il bâtit son nid.

» L'hiver revint et le rouge-gorge revint aussi, mais cette fois, sa compagne avec lui. Les deux petits oiseaux entrèrent avec confiance, et ils regardaient autour d'eux sans s'effaroucher. Le laboureur et ses enfants se réjouirent beaucoup de les voir, et les enfants disaient : « — Les » oiseaux nous regardent sans aucune frayeur ; ils paraissent » même heureux de se trouver au milieu de nous. — S'ils » pouvaient parler, répondit le père, ils vous diraient : « La » confiance fait naître la confiance, et l'amitié engendre » l'amitié. »

— C'est parfait, ce que vous venez de réciter là, dit M. Dubois, lorsque Maurice eut fini, et je suis persuadé que notre petit blessé, le rouge-gorge que Robert tient si doucement, saura aussi se souvenir des bons soins qui l'attendent.

» J'ajouterai que par ici, semblable à l'oiseau de Krummacher, notre rouge-gorge indigène s'approche, l'hiver, du feu du bûcheron et ne craint pas de profiter de l'hospitalité de sa hutte. Plus tard, au moment de sa nichée, et il en fait trois par an, en avril, mai et juin, il détruit sans discontinuer larves et insectes, afin de subvenir à la nourriture de ses petits.

» La fauvette, ce pauvre oiselet qui a sa sépulture tout près de nous, est, comme le rouge-gorge, un passereau ; elle ne reste dans nos pays qu'autant qu'elle trouve des insectes à

manger, c'est-à-dire au printemps et en été; elle vit indifféremment dans les champs, dans les jardins et dans les bois; on n'en compte pas moins d'une trentaine d'espèces. Sans être aussi sociables que les rouges-gorges, les fauvettes n'en méritent pas moins notre amitié, tant par la quantité de mouches, chenilles, petits coléoptères, araignées et larves, dont elles se nourrissent, que par leurs roulades si harmonieuses et si modulées réjouissant le cœur de ceux qui savent goûter les charmes de la vie rurale.

» Aux fauvettes, continua M. Dubois, se rattachent les rossignols, rois du chant de nos forêts, au vêtement modeste mais dont le ramage n'a point d'égal. Ces oiseaux sont solitaires et se tiennent cachés dans les buissons épais; purement insectivores, ils détruisent une innombrable quantité des infiniment petits si nuisibles aux cultures.

» Les mésanges, que nous avons vues sautiller l'autre jour, non loin de la cabane des charbonniers, forment une véritable tribu de l'ordre des passereaux. Ce sont de petits oiseaux très vifs, dont on compte en France plusieurs variétés; très actives, de leurs ongles menus et crochus, les mésanges grimpent partout afin de pouvoir fouiller dans toutes les fentes, si minimes soient-elles, afin d'y ramasser vermisseaux, vers, insectes, dont il faut rapporter beaucoup au nid afin de donner satisfaction à l'estomac de quinze ou vingt affamés. Aussi a-t-on pu calculer que, quotidiennement, un couple de mésanges, dans la période où il nourrit ses petits, peut détruire seize mille œufs de papillons, ou cinq mille chenilles, ou trois mille pucerons. »

» Dès que M. Dubois eut terminé son éloquente plaidoirie en faveur de quelques-uns déjà de nos amis les oiseaux, Robert fit remarquer à ses frères un frêle oiselet, perché sur une branche surplombant le ruisseau, et qui, sans s'effaroucher nullement des promeneurs, semblait prendre

en cet endroit un repos nécessaire; il demanda ensuite à l'ancien forestier le nom de ce mignonnet voisin.

— C'est, répondit M. Dubois, le roitelet, ainsi nommé à cause de cette belle huppe de couleur aurore, bordée inférieurement de noir, qui couronne son front et que l'on distingue d'ici. Cet oiseau, *concurrément* avec la mésange, est un grand éplucheur de branches, ce qui fait qu'on le qualifie, et avec raison, du titre de « maître échenilleur ». Il n'est aucunement farouche, vous en avez la meilleure preuve en ce moment, c'est pourquoi ceux qui profitent de sa sociabilité pour l'approcher et le tuer sont des méchants et des lâches.

» Petit comme le roitelet et sociable autant que lui, le troglodyte fait son nid dans les bois, souvent sur la hutte des charbonniers. Bien que de taille infime, il est essentiellement insectivore, toujours à la recherche de bestioles nuisibles.

» Il est un autre oiseau, un des plus jolis de nos pays, continua M. Dubois, le bouvreuil, qui est trop souvent la victime de préjugés grossiers; on le reconnaît à son plumage brillant, d'un rouge vif sur la poitrine, noir à la tête, gris cendré au dos; il fait en mai, dans les bruyères ou sous les racines des carrières forestières, un nid tapissé de crin et de mousse dans lequel la femelle pond quatre à cinq petits œufs verdâtres; quand la couvée est venue, combien grande alors est la destruction d'insectes et chenilles que le bouvreuil a à son actif, ce qui doit le faire ranger dans la catégorie des oiseaux utiles, malgré les quelques graines qu'il dévore.

» Sont malheureusement victimes des mêmes préjugés, le gros-bec, oiseau au bec très épais, au plumage rous-sâtre, avec la gorge noire, accusé de manger des cerises, ce que je ne nie pas, mais qui se nourrit plutôt de graines sauvages et d'insectes; le bruant, recherché soit pour sa

chair s'il s'agit de la variété dite ortolan, soit pour son plumage, lorsqu'il s'agit du bruant fou, lesquels s'acharnent contre les bestioles nuisibles, besogne excessivement précieuse qui sauve les récoltes et qui devrait également sauver ceux qui en sont les héros. »

Lorsque, momentanément, M. Dubois interrompait son exposé, il était advenu plus d'une fois que, dans le silence de la forêt, on avait perçu un petit bruit sec et régulier qui résonnait dans la futaie dominant le ruisselet.

René ayant désiré savoir par quoi ce bruit pouvait être déterminé, M. Dubois, aussitôt qu'il en eut fini avec les bruants, engagea ses petits amis à le suivre silencieusement.

Lorsqu'on eut marché une cinquantaine de mètres, sur un signe de M. Dubois, on s'arrêta en regardant le point qu'il indiquait du doigt. La petite troupe aperçut, contre le tronc d'un hêtre, un bel oiseau, vert en dessus, la calotte rouge, le croupion jaune, que M. Dubois dit être le pic vert, auteur du bruit que l'on avait perçu précédemment.

— Ce grimpeur, continua-t-il, doit être considéré comme utile; il fait en effet une véritable chasse aux insectes nuisibles et les coups de bec que nous avons entendus avaient pour objet, soit d'entamer l'écorce malade sous laquelle se cachait la bestiole, soit de la faire fuir dans une direction opposée, au fond d'une cavité du tronc connue de l'oiseau, où il enfoncera sa langue grêle, longue et visqueuse, pour saisir l'insecte.

L'oiseau ayant à son tour entendu les promeneurs, prit son vol au milieu de la forêt, au grand désespoir de René qui ne cessait d'admirer le plumage et la manœuvre du grimpeur.

Mais la conversation n'en continua pas moins sur le même sujet et M. Dubois exposa que, dans l'ordre des passereaux, se rangeaient des oiseaux, les sittèles, les

grimpeaux et les huppés, qui avaient des habitudes à peu près semblables à celles du pic et que l'on pouvait, avec celui-ci, qualifier de « vigilants forestiers ».

« Tout en avançant lentement sous le couvert et en écoutant une leçon aussi captivante, cela n'empêchait pas les enfants de jeter de temps à autre un coup d'œil à droite et à gauche dans le taillis qui les environnait. Soudain Robert s'écria : « Quel nid bizarre ! » Chacun, levant alors la tête et la tournant vers l'endroit indiqué, aperçut une sorte de hamac suspendu par des liens solides à deux rameaux élevés d'une branche de bouleau.

— Ce nid, dit M. Dubois, est une des curiosités de nos forêts. Son constructeur s'appelle l'oriot : c'est un oiseau au poitrail d'un beau jaune d'or qui lui a encore valu l'appellation de merle d'or ; il est accusé, ainsi que certains pierrots que vous connaissez, d'être nuisible parce qu'il mange des cerises. A cette accusation je répondrai ce que j'ai déjà répondu maintes fois au sujet des déprédations du moineau : c'est que, s'il dérobe d'un côté un boisseau de cerises et un de blé (ceci est d'ailleurs exagéré), et que de l'autre, en dévorant larves, insectes et vers, il sauve une quantité de ces mêmes produits égale à sept ou huit fois ce qu'il consomme, il y a tout intérêt à veiller à la conservation de cet oiseau. A la louange du loriote, j'ajouterai encore que sa femelle fait preuve du plus grand amour maternel ; en effet, qu'un ennemi s'approche du nid douillet où sont couchés ses petits, elles les défend jusqu'à la mort avec une énergie et un courage dignes des plus vifs éloges.

Ce coin de la forêt était sans doute très favorable aux nids, car M. Dubois avait à peine fini de parler du loriote que Maurice, à son tour, désigna presque à la cime d'un hêtre géant un nid de branchages qui paraissait avoir un certain diamètre et dont il exprima le désir de connaître la nature.

— C'est, lui dit l'ancien forestier, un nid de buses, oiseaux nuisibles de nos bois. Reposons-nous près de ce vétéran de nos forêts et écoutez ce qu'il est bon de connaître sur les oiseaux du pays que l'on peut détruire; ils sont d'ailleurs peu nombreux.

» L'un d'eux est déjà la buse : elle est brune, onnée de blanc au ventre et à la gorge; elle mesure quarante à cinquante centimètres de longueur et son envergure peut être très grande; sa tête est remarquable par la casquette de plumes qui retombe sur ses yeux comme la coiffure de quelques cyclistes; elle appartient à cette famille des faucons qu'on utilisait tant autrefois dans les chasses royales et seigneuriales.

» La buse s'attaque aux lapereaux, lapins, lièvres, perdrix, cailles, ainsi qu'aux oiseaux de basse-cour; plusieurs fois déjà, M^{me} Dubois a eu à regretter la perte de jeunes poulets que ce rapace diurne lui avait enlevés, après avoir tournoyé durant quelque temps au-dessus de notre cour et s'être laissé ensuite tomber brusquement sur la proie qu'il avait choisie.

» Pour être juste, je dois ajouter que, quand la buse a des petits, et c'est sans doute le cas de celle qui niche au-dessus de nos têtes, elle cherche, pour les nourrir, des campagnols et des mulots, rongeurs nuisibles à nos récoltes; néanmoins, à mon idée, le bien qu'elle fait de cette façon ne compense pas le mal qu'elle cause autrement; aussi j'admets volontiers que sa destruction soit non seulement autorisée, mais encore conseillée.

» Non loin d'ici, à proximité de l'étang de la Scierie sur la chaussée duquel nous passerons tout à l'heure, il m'est arrivé souvent, continue M. Dubois, de trouver dans les buissons marécageux des nids de busards; ce sont également des oiseaux de proie de l'ordre des faucons; ils se nourrissent indifféremment de grenouilles, de frai de poissons, de

petits oiseaux et de petits quadrupèdes; on les considère comme nuisibles.

» Plusieurs fois aussi, M^{me} Dubois a eu des poussins égérés, enlevés et dévorés par un troisième oiseau de proie appelé, tantôt émouchet, tantôt épervier. Ce rapace habite de préférence sur la lisière des bois et détruit en outre des taupes, des grives, des alouettes, des cailles, des lézards, des souris et même des colimaçons.

» Il a un cousin, l'autour, vivant sur les chênes et sur les hêtres les plus élevés et dévorant indistinctement lièvres, écureuils, pigeons, jeunes oies; comme l'émouchet d'ailleurs, on doit le tuer impitoyablement.

» Et maintenant, dit M. Dubois, voyons à rejoindre la route de Rizeaux en longeant, au passage, l'étang de la Scierie, ainsi que je vous l'ai promis. »

On atteignit rapidement la vaste pièce d'eau. Les enfants furent émerveillés du joli spectacle qu'elle présentait surtout à ce moment de la journée où les rayons du soleil couchant s'y reflétaient en larges taches d'un rouge sang. Ça et là quelques poissons bondissaient encore à la surface de l'eau pour saisir les insectes attardés, au plus grand plaisir des enfants qui riaient de bon cœur à regarder ces sauts désordonnés des habitants de l'onde.

Tout à coup, Robert tressaillit. D'une touffe de roseaux un oiseau, s'envolant avec un grand bruit d'ailes, s'éleva au-dessus du lac et disparut dans la forêt, mais toutefois pas assez vite pour que les « petits forestiers » n'eussent été frappés de la longueur de son cou et de ses pattes.

Remis de son émotion, Robert pria M. Dubois de lui indiquer comment se nommait cet oiseau.

— C'est, répondit M. Dubois, un héron de passage par ici. On le considère comme nuisible par la quantité de poisson qu'il détruit.

» Le héron, que Robert vient de faire lever, est le héron

cendré ; si nous avions pu l'approcher et l'observer à notre aise, vous auriez remarqué son plumage d'une teinte justement cendrée bleuâtre, rehaussée, sur le devant, de blanc et de noir.

» Il y a en plus dans nos régions un autre héron également nuisible, le butor ; celui-ci vit solitaire, caché au milieu des roseaux, guettant de là les petits poissons, les grenouilles et les autres animaux aquatiques ; il diffère du précédent par son plumage d'un brun fauve, tacheté et pointillé de noirâtre. »

De la chaussée de l'étang de la Scierie à la route, il n'y avait guère qu'une centaine de mètres. Lorsqu'on les eut franchis, on tourna le dos à Rizeaux pour se diriger vers Richefontaine.

« — Maintenant, mes petits amis, que ma causerie est finie, dit en marchant M. Dubois, indiquez-moi quelle conclusion on peut en tirer.

— Elle est bien simple, répondirent simultanément les enfants, et la voici : c'est que le bon sens et la bonté veulent, d'une part, qu'en aucune façon on ne fasse la guerre aux petits oiseaux utiles, et, d'autre part, que l'on détruise le plus rapidement possible et avec le minimum de souffrances les quelques ennemis ailés que la nature a créés.

— C'est parfait, répliqua M. Dubois, et maintenant que nous voici au logis, je vous laisse un peu de liberté avant le dîner pour vous occuper du malheureux rouge-gorge auquel, après lui avoir sauvé la vie, vous allez essayer, avec succès, je l'espère, de guérir la blessure.

IX

Une fête sylvestre. — Reptiles de la forêt.

Une ascension difficile. — Les marchandes de fraises.

Plusieurs fois, M. Dubois avait parlé à ses petits amis de *rappports* ou fêtes sylvestres, fort en honneur dans la région, et qui avaient lieu généralement à proximité d'une source ou d'une fontaine ayant sa légende profane ou sacrée. Il avait été même entendu qu'il conduirait ses jeunes hôtes à la fête de Bonneval, un des *rappports* les plus fréquentés du pays.

Un lundi matin donc, après s'être munis de provisions de bouche, car l'un des attraits de la promenade était particulièrement un déjeuner sur l'herbe, on s'engagea sur la voie forestière de Beaulieu, qui conduisait directement à la gorge de Bonneval.

Les enfants, René en particulier, ne se tenaient plus de joie, tellement ils étaient heureux de la perspective de la bonne récréation qu'ils prévoyaient. A un moment donné, M. Dubois fit quitter la route à ses compagnons, l'on descendit une ligne de démarcation de coupe forestière et brusquement, sans que les fils de M. Beusart s'y attendissent, ils se trouvèrent en face d'un spectacle pittoresque et mouvementé.

A leur droite, sur la lisière même du bois, une modeste chapelle, dont le clocher atteignait à peine les hauts sapins qui l'entouraient, tranchait agréablement par la blancheur de ses murs sur le vert sombre de la forêt. En avant de cette antique construction, une allée de pins abritait deux

lignes parallèles de tables, sur lesquelles de petits commerçants des environs préparaient l'étalage de victuailles et de boissons, qu'ils pensaient écouler à bon prix aux promeneurs qui n'avaient pas pris la sage précaution de nos amis.

Perpendiculairement à cette allée, le long de voies herbes, bordées d'ifs et de genévriers, s'étaient élevées nombre de baraques foraines, dans lesquelles friandises et jouets, bien en vue sur les rayons, allaient exciter l'envie des fillettes et des garçonnets ayant accompagné leurs parents.

Au fond le plus reculé de la gorge, au pied d'un hêtre séculaire, on voyait un chariot à moisson abondamment garni de feuillages et décoré de drapeaux tricolores; dans le sens de sa longueur et sur la ridelle qui faisait face à l'allée, on avait adapté une sorte de pupitre à musique; en arrière se trouvaient quelques chaises.

Robert, toujours curieux, demanda à M. Dubois à quoi pouvait bien servir cette installation.

Il lui fut répondu que c'était l'estrade sur laquelle se placeraient les musiciens pour faire danser la jeunesse des environs.

On parcourut assez rapidement divers emplacements de la fête; M. Dubois ne manqua pas de conduire ses petits amis près de l'antique fontaine dont l'eau claire et limpide, si elle n'avait plus de vertus miraculeuses, possédait toujours la propriété d'être très fraîche.

Les promeneurs affluaient maintenant de tous côtés; pédestrement pour la plupart, quelques-uns à bicyclette, d'autres en voiture, certains même en automobile. Tous les véhicules étaient rangés, au fur et à mesure de leur arrivée, dans une petite prairie au milieu de laquelle coulait un mince ruisseau : breaks, chariots, tapissières, carrioles, charrettes, formaient un ensemble des plus disparates.

Mais l'heure du déjeuner était arrivée. Chacun se casa à sa convenance.

Nos amis prirent place au pied d'un chêne. Une serviette étendue par terre servit de table et Robert se chargea d'y disposer toutes les provisions préparées par M^{me} Dubois; comme sièges, on se contenta du tapis de mousse, très épaisse en cet endroit. Le repas fut des plus gais et l'on vanta l'eau de la fontaine, que l'on buvait dans des gobelets très rustiques, confectionnés par M. Dubois en creusant certaines excroissances qu'il avait détachées des troncs de plusieurs arbres forestiers.

Mais voici que les sons d'une marche entraînant se font entendre : ce sont les musiciens qui parcourent les allées, annonçant ainsi que les divertissements vont commencer. Les reliefs du déjeuner sont rapidement rangés, et, par groupes joyeux, tout le monde se dirige vers les baraques où chacun cherche l'amusement qu'il préfère.

Tout d'abord, nos « petits forestiers » grimpent sur les chevaux de bois et, pendant un bon moment, aussi longtemps que le manège est en marche, cherchent à maîtriser, sans naturellement y réussir, l'ardeur de leurs montures rapides.

Puis, de là, on va admirer les étalages des marchands de jouets et de sucreries, et Maurice profite de l'occasion pour acheter un joli pavé de pain d'épices qu'il se promet d'offrir, au retour, à la bonne M^{me} Dubois.

On jette un coup d'œil en passant sur le bal où mazurkas et quadrilles se succèdent sans interruption à la plus grande joie des jeunes gens qui tournent et sautillent aux sons rythmés de l'orchestre.

Lorsqu'on eut ainsi parcouru les différents coins du *rapport* où tous se récréaient selon leurs goûts et selon leur âge, Robert rappela à M. Dubois l'engagement qu'il avait pris la veille, de profiter de l'excursion dans la gorge

de Bonneval pour aller, si on le pouvait, jusqu'à Beaulieu.

L'ancien forestier acquiesça immédiatement au désir de Robert, et après qu'il eut salué nombre de personnes de connaissance qui étaient venues passer l'après-midi en forêt, on quitta la fête.

Ce n'était plus sur la route du matin, mais dans un sentier étroit et bien ombragé, que cheminaient les « petits forestiers ».

Au bout d'un grand quart d'heure, on atteignit le sommet d'un plateau et l'on s'assit sur l'herbe pour reprendre haleine. On se remémorait gaiement les principaux divertissements du *rapport*, quand tout à coup René poussa un cri d'effroi et se leva brusquement en s'écriant : « Une couleuvre ! »

C'était en effet un reptile de ce nom, lequel, se réchauffant au soleil, venait d'être dérangé par les excursionnistes et s'enfuyait au plus vite.

Maurice et Robert, suivant l'exemple de René, s'empressèrent également de se mettre debout, puis les trois fils de M. Beusart firent mine de vouloir s'éloigner.

M. Dubois se moqua de la frayeur des « petits forestiers » en leur assurant que la couleuvre, très commune dans la région, était absolument inoffensive.

— Ce n'est point, continua-t-il, le seul reptile de nos bois, il y a encore l'orvet et même la vipère; puisque vous avez abandonné notre siège, pourtant bien doux, reprenons notre marche vers Beaulieu et, tout en allant, je vous enseignerai ce qu'il est bon de connaître sur ces trois animaux.

Malgré l'assurance donnée par M. Dubois que la couleuvre n'était pas à craindre, il n'eut point à répéter l'ordre du départ et, de ce fait, il exposa de suite que le reptile que l'on venait d'apercevoir était la couleuvre dite à collier.

— C'est, continua-t-il, la plus commune de France; elle habite ordinairement les lieux humides où elle trouve grenouilles, rats et mulots dont elle fait sa nourriture; cela ne l'empêche pas de venir se promener sur les flancs des coteaux pour lézarder au soleil; nous sortons d'en avoir la preuve.

» L'ervet, continua M. Dubois, très répandu par ici où on le nomme encore serpent de verre, à cause de la grande facilité avec laquelle sa queue se brise, est bien moins long que la couleuvre. Tout au plus atteint-il, dans son plus grand développement, 25 à 30 centimètres; il a le corps cylindrique, recouvert d'écailles très luisantes, jaune argenté en dessus, noirâtre en dessous.

» Il vit de lombrics et d'insectes, ce qui en fait un auxiliaire actif du cultivateur.

» Quant à la vipère, dit M. Dubois, c'est un reptile très dangereux; heureusement qu'elle est très rare en nos pays; néanmoins, j'en ai rencontré deux ou trois fois en forêt dans les bois élevés et pierreux.

» Elles s'enfuyaient au bruit de mes pas, car elles ne s'attaquent à l'homme qu'autant que celui-ci les touche par inadvertance ou essaye de les tuer. Ces vipères m'ont paru longues de 45 à 50 centimètres, d'une couleur brun roussâtre, avec, sur le dos, une ligne irrégulière noirâtre. Si j'avais eu le loisir de les examiner de tout près, j'aurais distingué six petites plaques sur le museau, une tête plutôt triangulaire et les écailles du corps carénées et imbriquées, ce qui les distingue quelque peu des couleuvres.

» La vipère est nuisible par ses crochets. Ce sont de grandes dents placées à la mâchoire supérieure et communiquant avec des glandes à venin situées sur les côtés de cette mâchoire. Ces dents sont percées d'un canal venant aboutir jusqu'à leur extrémité et par où s'écoule le poison pour se déverser dans la plaie.

» Les suites des morsures de vipères sont plus ou moins nocives. D'abord se manifeste au point mordu une douleur qui se propage peu à peu et s'étend, en dernier lieu, jusqu'aux principaux organes internes. La plaie devient promptement rouge, violacée et livide; parfois, ces signes extérieurs apparaissent aussi de proche en proche sur les parties voisines.

» J'ajouterai néanmoins que ces accidents ont rarement une issue fatale, quoique l'on cite plus d'un exemple de mort survenue à la suite de la morsure d'une vipère et quelquefois en moins de vingt-quatre heures. »

Le groupe des promeneurs était descendu dans le fond d'une vallée très étroite occupée par un pâturage où paissaient de belles vaches noires et blanches; il fallait maintenant remonter le flanc rapide du coteau au faite duquel s'élevait le village de Beaulieu. Bien que l'ascension fût très rude, personne ne se plaignit; d'ailleurs, au fur et à mesure qu'elle s'accomplissait, les enfants cueillaient et savouraient de jolies fraises dont les fruits tachetaient, comme des gouttes de sang, le tapis vert de la colline.

A un moment donné, le sentier que suivaient les excursionnistes rejoignit une voie empierrée, ombragée de chaque côté par des noyers énormes; on s'y engagea et soudainement, à un détour de la route, on aperçut devant soi un vieil édifice peu élevé, construit tout en briques, à la façade percée de deux vastes portes cochères, d'étroites fenêtres et aux angles flanqués de sortes de tourelles

— Cette maison, dit M. Dubois, lorsque l'on en fut tout proche, est le reste de la fameuse abbaye fondée par un moine écossais du nom de Rodingue; elle était encore fort prospère au xviii^e siècle et l'on en vantait alors les jardins vastes et bien cultivés, les rentes et les revenus importants.

Mais pénétrons sous ce porche et il nous sera donné

d'observer d'autres ruines des temps passés. Les promeneurs franchirent la baie, vieille de plusieurs siècles, et se trouvèrent d'emblée dans une véritable cour de ferme; vers l'un des recoins, une clôture en treillage laissait un passage étroit par lequel on pénétra dans les antiques jardins de l'abbaye. Sur les flancs du coteau opposé à celui par où nos amis avaient atteint Beaulieu, à demi cachés par les ronces, de hauts murs étaient restés debout; on les dominait complètement et cela donnait presque le vertige de se pencher pour les regarder jusqu'en bas.

— Ce sont, exposa M. Dubois, lorsqu'on les eut suffisamment observés, les vestiges des anciennes fortifications du village qui en défendaient l'accès de ce côté; il y avait, en outre, trois grosses tours, aujourd'hui entièrement rasées, et un souterrain permettant de s'échapper dans la forêt sans être vu des assiégeants.

Après avoir évoqué ainsi en quelques mots ces souvenirs historiques, l'ancien forestier fit faire demi-tour à ses compagnons et l'on se dirigea vers l'unique rue de Beaulieu que l'on traversa sans s'arrêter, car elle ne présentait rien d'intéressant, puis on aboutit sur un tertre terminant l'extrémité ouest du plateau.

De cet endroit on jouit d'un coup d'œil splendide. Les enfants furent émerveillés du panorama enchanteur qui se déroulait devant leurs regards. A droite, la forêt d'Argonne, avec sa masse formidable d'un vert sombre, donnant l'impression d'une barrière gigantesque entre les pays d'orient et les pays d'occident; en avant, sur les flancs méridionaux des collines argonnaises, les riches vignobles de Beauregard promettaient par leur végétation luxuriante une récolte abondante; sur la gauche, dans la plaine couverte de riches moissons, les clochers des villages d'Eclaires, Rizeaux, Triaucourt, Wally, resplendissaient

sous les brillants rayons du soleil; en arrière, des groupes de mamelons boisés, en forme de pains de sucre, donnaient l'illusion de gigantesques sentinelles placées là tout exprès, pour dire aux ennemis que la frontière de Champagne était bien gardée; dans le lointain, les côtes de Lorraine formaient l'extrême limite de ce vaste horizon.

On se serait volontiers assis sur le gazon du tertre pour profiter plus longtemps de ce spectacle à la fois grandiose et admirable, mais l'heure du retour avait sonné.

On s'engagea sur un de ces chemins fréquents dans la région et spécialement tracé pour faciliter l'exploitation des forêts. Cette voie suivait un bois coupé depuis quelques années et dans lequel le taillis était jeune et peu touffu.

Sans qu'on s'y attendit, l'on vit sortir de ce taillis plusieurs personnes; des dames et des fillettes portant chacune un ou plusieurs paniers à la main; ceux-ci étaient complètement remplis de ces fraises des bois répandant un parfum délicieux et dont Maurice et ses frères avaient pu apprécier les qualités en gravissant, quelque temps auparavant, le sentier escarpé qui conduisait à Beaulieu.

Les cueilleuses de fraises habitaient Richefontaine et connaissaient M. Dubois; elles se joignirent à nos amis pour retourner au village. L'ancien forestier s'entretint avec elles de la question de la récolte des fraises.

La mère Françoise, la doyenne du groupe, exposa que l'année était absolument favorable, les fruits du fraisier étant à la fois nombreux et bien développés.

— Il y a toujours là, continua-t-elle, pour mes compagnes et pour moi, une source de revenus qui est loin d'être négligeable. Nous remettons, chaque soir, notre cueillette à M^{me} Bernier, de Vieufour; elle se charge d'expédier le tout dans les villes voisines.

» Depuis quelques jours, notre récolte quotidienne nous rapporte environ 3 francs; c'est là un bienfait de notre



Les cueilleuses de fraises

belle forêt. Ce ne sera d'ailleurs pas le seul ; bientôt les framboises vont être mûres et nous continuerons avec elles notre petit commerce, lequel sera fructueux aussi, si j'en crois la préparation des framboisiers dont il nous a été loisible de nous rendre compte au cours de nos pérégrinations à travers bois. »

Lorsque l'on eut atteint Richefontaine et que les cueilleuses de fraises se furent dirigées vers leurs logis respectifs, M. Dubois ne manqua pas de faire remarquer aux enfants, qui avaient entendu toutes les paroles de la mère Françoise, combien la forêt rendait service aux humbles par ces fruits qu'elle fournissait sans compter ; puis il décida que l'une des promenades ultérieures se ferait dans une partie du bois où l'on pourrait aussi faire ample provision de framboises.

Les framboisiers.

Les grandes chaleurs estivales. — L'hospitalité
de M. Martin. — Une collection d'insectes.

Les cueilleuses de fraises, rencontrées au cours de l'excursion à la gorge de Bonneval, étaient déjà repassées maintes fois devant la propriété de M. Beusart avec de belles panerées de framboises.

M. Dubois pensa que l'époque était opportune pour conduire ses jeunes amis faire la cueillette dont il avait parlé précédemment.

D'un pas alerte, on gravit le sentier que l'on prenait habituellement lorsqu'on allait dans la coupe en exploitation.

Mais, quand on eut atteint le haut de la colline, au lieu de tourner à gauche, on suivit directement devant soi. On aboutit sur une voie percée en ligne droite en plein milieu de la forêt et conduisant, dit M. Dubois, à Châtrices, petit hameau situé à l'ouest des coteaux argonnais, dans la magnifique prairie encadrant la poissonneuse rivière d'Aisne.

Ce chemin n'était guère entretenu, et dans les fossés, sur les côtés, croissaient toutes sortes d'arbrisseaux; en particulier, les framboisiers s'y accumulaient, mêlant, entre-croisant leurs tiges, formant des espèces de massifs impénétrables à la surface desquels des baies vermeilles répandaient un parfum pénétrant.

Ces baies étaient des framboises. L'ancien forestier savait

en trouver là, et la cueillette commença, succulente et fructueuse.

Cette besogne n'était pas toujours facile : tantôt les épines, dont sont garnies les branches des arbustes, pénétraient dans les doigts des enfants; tantôt les pieds des cueilleurs se prenaient dans l'enchevêtrement des rameaux, ce qui pouvait déterminer des chutes. Avec de la persévérance et surtout avec le concours de M. Dubois qui frayait des passages dans la framboisière et enlevait les branches trop épineuses, les paniers dont on s'était muni ne tardèrent pas à être complètement remplis.

La chaleur devenant accablante, on résolut de rentrer sous le couvert, et l'on se trouva heureux d'aller lentement dans un sentier où les fourrés voisins abritaient complètement des rayons brûlants du soleil de messidor.

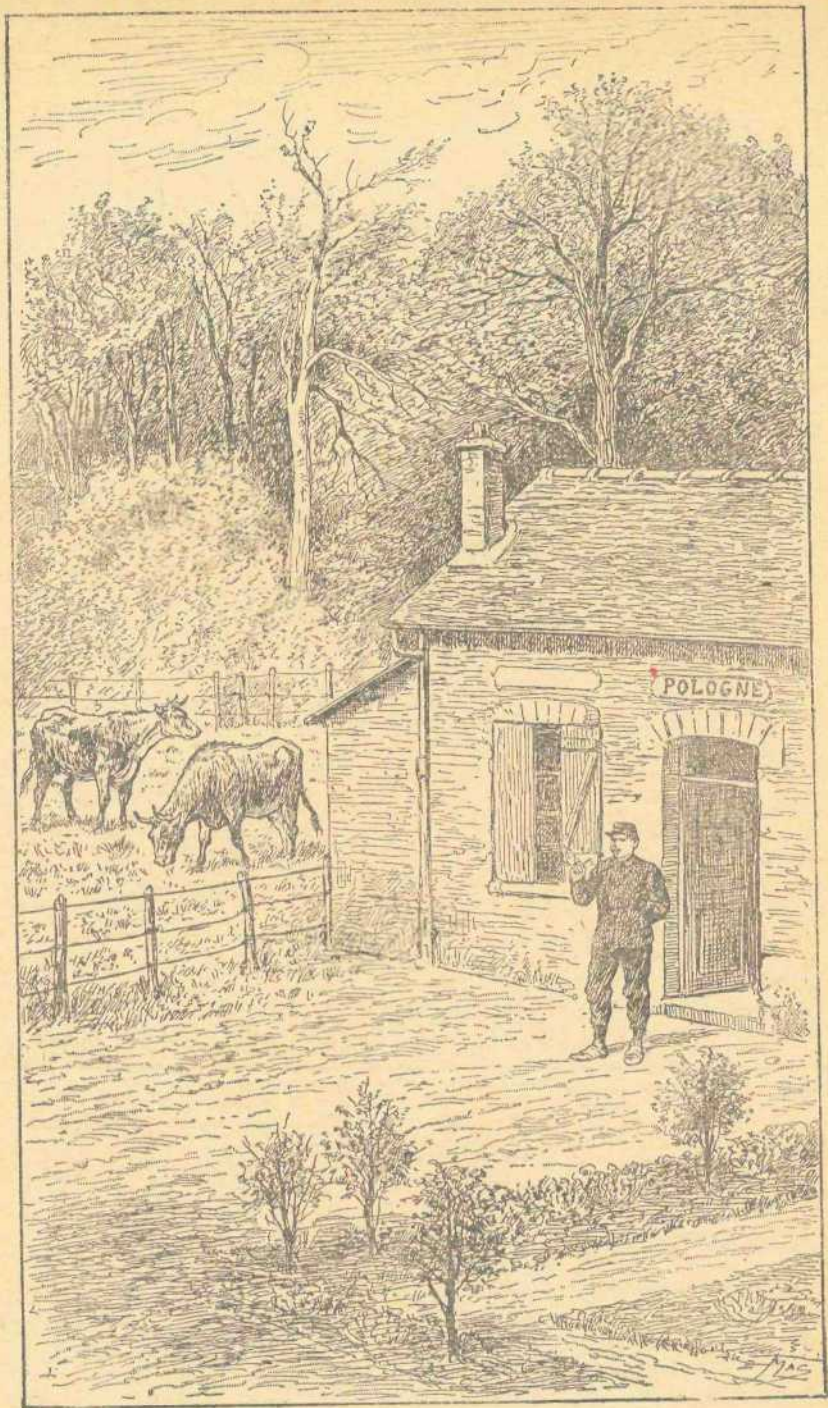
En quittant l'un de ces fourrés, les hôtes de M. Dubois furent tout surpris d'apercevoir devant eux un terrain cultivé entouré d'une haie vive, et mieux encore, dans un angle de ce terrain, une maison en briques rouges.

Lorsqu'ils se trouvèrent en face de cette habitation, ils lurent, gravés sur une pierre blanche surmontant la porte, ces mots : « Maison forestière de Pologne ».

Maurice demanda à M. Dubois ce qu'étaient cette construction et ce terrain ensemencé, isolés ainsi en pleine forêt.

— C'est, répondit celui-ci, la demeure et les terrains de culture de mon ami Martin, cet excellent préposé forestier que nous avons croisé tout dernièrement sur la route de Rizeaux. Cette habitation porte généralement le nom de maison forestière, et il y en a de semblables en maints endroits des bois domaniaux, afin de permettre aux agents forestiers d'habiter tout à fait à proximité de leurs triages et de les surveiller plus facilement.

M. Dubois parlait encore lorsque la porte de la maison



Une maison forestière.

s'ouvrit et qu'un homme, que le bruit de la conversation avait sans doute attiré, apparut sur le seuil; il était coiffé du képi des forestiers : c'était M. Martin.

Il reconnut immédiatement les promeneurs, s'avança vers eux avec empressement et, après leur avoir donné à tous une bonne poignée de main, les engagea à venir prendre quelque repos chez lui.

On entra dans une vaste pièce qui servait à la fois de cuisine et de salle à manger; chaises, tables, buffet, batterie de cuisine, y étaient d'une propreté remarquable et témoignaient des qualités d'ordre de la maîtresse du logis.

Sur l'appel de son mari, celle-ci, occupée dans le cellier à écrémer des pots de lait, ne tarda pas à arriver. Elle fut tout heureuse de revoir M. Dubois et le remercia de lui avoir amené les enfants de M. Beusart.

Puis, n'ignorant pas qu'une promenade en forêt est le meilleur excitant de l'appétit, malgré les protestations de ses hôtes de passage, elle improvisa rapidement un goûter sylvestre. Les produits de sa laiterie en firent les principaux frais, et sur la table prirent place, côte à côte, une motte de beurre à rendre jalouse une fermière normande, un fromage capable d'exciter l'envie d'un renard comme celui dont parle La Fontaine, un bol de crème dorée, des tasses de lait parfumé et une miche de pain de ménage tirée du four dans la matinée.

La collation fut des plus délicieuses, et les enfants ne cessèrent de vanter, et certes elle le méritait, la qualité des bonnes choses qui leur étaient offertes de si grand cœur. Quel succès obtinrent surtout les tartines faites de beurre mélangé de fromage, le tout recouvert d'une mince couche de crème. René, qui était un peu le Lucullus de la famille, avoua franchement qu'il n'avait jamais trouvé une friandise supérieure à cette tartine.

Dire que le lait bien frais, à bonne senteur de fleurs des

bois, calma rapidement la soif des promeneurs, serait sans doute superflu.

Quand le goûter eut pris fin, M. Martin fit visiter la maison forestière aux fils de M. Beusart.

On commença par les dépendances : une étable, dans laquelle trois vaches bretonnes, couchées sur une litière tout nouvellement renouvelée, se reposaient de la longue course qu'elles effectuaient chaque matin, en allant par la forêt brouter les herbes odoriférantes qui rendaient leur lait si délicieux ; une porcherie, où deux porcs achevaient de s'engraisser en attendant le jour où ils seraient abattus, afin d'être transformés en quartiers de lard, jambons, saucisses et autres comestibles, si utiles dans un ménage fort à l'écart des boucheries et des charcuteries ; un poulailler, donnant asile à une quarantaine de poules dont les œufs entraient aussi, pour une bonne part, dans l'alimentation des habitants de céans ; un clapier, d'ordinaire rempli de lapins, mais dont les locataires, dehors pour l'instant, étaient allongés au soleil, dans un petit clos attendant à leur baraque.

On parcourut rapidement le potager dans lequel M^{me} Martin avait su réunir toutes les variétés importantes de légumes et le verger créé par M. Martin ; à l'extrémité du jardin on approcha d'un rucher dont les abeilles butinaient au dehors pour préparer un miel exquis qui n'avait pas son pareil, comme parfum, dans les environs.

Le forestier fit rentrer ses amis par une seconde porte donnant sur le derrière de l'habitation. La pièce dans laquelle on eut accès était le bureau de M. Martin. C'est là que se trouvaient réunis tous les objets nécessaires à sa profession : marteau, plaques, équerre, chaîne d'arpenteur, mousqueton d'artillerie, sabre-baïonnette, bretelles de fusil, giberne, poche à cartouches, ceinturon, havre-sac, livrets et ouvrages divers.

Robert, toujours avide de s'instruire, pria M. Martin de lui indiquer l'usage de ces différentes choses.

Avant de répondre à la question de l'enfant, l'aimable forestier pria ses visiteurs de s'asseoir, car ses explications, dit-il, nécessiteraient un certain temps et l'on se fatiguerait à rester debout.

— Tous les objets que vous voyez répartis ici, exposa M. Martin, peuvent être classés en deux catégories : d'une part, ce sont mes outils et instruments de préposé forestier; de l'autre, ce sont les pièces de mon équipement militaire.

» Dans la première série, ce marteau est destiné à marquer les chablis et les bois de débit; voyez cette extrémité quadrangulaire, elle porte les lettres P. F., initiales de ma profession, puis les chiffres 3 et 7 correspondant aux numéros de mon cantonnement et de mon triage. Lorsque, au cours de mes tournées, j'aperçois des arbres abattus ou rompus par le vent, des souches provenant de délits, je les frappe immédiatement de l'empreinte de mon marteau; c'est d'abord la preuve, pour mes chefs, que j'accomplis régulièrement mon service, c'est ensuite le moyen de reconnaître ces bois, s'ils venaient à être enlevés ultérieurement par les délinquants. Je complète d'ailleurs mon travail de reconnaissance en faisant mention de ma découverte sur un de ces livrets, destiné à inscrire, jour par jour, ce que je remarque en forêt. Voici un exemple de cette sorte d'inscription faite il y a une quinzaine de jours : « Reconnu au canton de Pologne, forêt de Châtrices, » deux chênes chablis, de soixante à quatre-vingts centimètres de tour, que nous avons marqués de notre » marteau. »

» La plaque, continua M. Martin, est l'insigne de ma fonction; elle indique que je suis le représentant de la loi et qu'il m'a été donné le droit de dresser des procès-

verbaux; je la porte ostensiblement, adaptée à l'avant de la courroie qui maintient ma carnassière; cette plaque m'a été délivrée par l'Administration des forêts lorsque j'ai prêté le serment d'accomplir consciencieusement la fonction qui m'est dévolue.

» La chaîne d'arpenteur ou décamètre et l'équerre me permettent de calculer exactement la superficie d'une coupe ou d'une partie de coupe, quand il est indispensable de connaître la surface d'une exploitation forestière.

» Comme vous vous en rendez compte par leur simple aspect, les objets de la seconde catégorie devraient plutôt avoir leur place dans une caserne qu'ici. Mais si on me les a confiés, la raison en est que tous les préposés forestiers sont classés en compagnies de chasseurs forestiers, dont les unes, composées des hommes propres au service en campagne, sont dites actives, et les autres, composées de préposés plus âgés, sont dites territoriales.

» Au jour du danger, nous serions appelés pour défendre la patrie, et c'est alors qu'il nous faudrait faire usage de ces différentes pièces d'armement; en outre, nous revêtirions un uniforme comprenant : une jaquette demi-ajustée en drap vert finance, croisant sur la poitrine et garnie de boutons grelots en étain; un pantalon, modèle d'infanterie, en drap gris bleuté clair, avec passe-poil jonquille; un képi en drap vert finance, avec cor de chasse sur le bandeau; un collet à capuchon en drap gris bleuté; et enfin une cravate longue en tissu de coton bleu ciel. »

Sur la table-bureau du garde-forestier, appuyée contre le mur, se trouvait également une boîte en carton, avec un couvercle en verre qui laissait apercevoir à l'intérieur une jolie collection d'insectes. René, toujours amateur de « petites bêtes », comme il disait, demanda à M. Martin s'il avait composé lui-même cette collection.

— Non, répondit celui-ci, c'est mon fils Arthur, actuellement élève-maitre à l'École normale du chef-lieu, et s'il m'a laissé sa boîte à insectes, c'est parce qu'elle renferme un certain nombre de types nuisibles aux arbres de nos forêts; j'ai appris ainsi à mieux les connaître, et si cela peut vous intéresser, je suis tout prêt à vous parler des espèces, sinon les plus communes, du moins les plus néfastes.

Les enfants ayant répondu affirmativement, M. Martin prit la boîte et la plaça de façon que l'on pût facilement distinguer à l'intérieur.

Il y avait, d'un côté, des insectes à élytres durs, auxquels on donne, dit M. Martin, le nom de coléoptères et, de l'autre, des papillons, que l'on nomme lépidoptères.

Parmi les premiers, un très gros, avec de fortes antennes, frappa d'abord l'attention des « petits forestiers ».

— C'est, exposa M. Martin, le lucane cerf-volant, un des plus volumineux insectes de nos pays; on le rencontre le soir, dans les chemins de bois, où il vole d'un vol lourd et bourdonnant qui ne lui fait jamais parcourir une grande étendue de terrain; il court ainsi à la recherche de sa dame que vous voyez piquée sur sa gauche.

» Le cerf-volant ne vit à l'état de larve que dans les arbres, surtout dans les chênes âgés et sur le retour; il y demeure pendant quatre ou cinq années, rongéant le bois dans tous les sens, et y creusant des galeries de la grosseur du doigt, pour le plus grand désespoir des marchands de bois.

» Cet insecte, voisin du lucane et presque aussi gros, se nomme le grand capricorne; il est plus svelte que le premier, a les pattes plus longues et deux grandes antennes noueuses que vous remarquez être aussi étendues que le corps. Sa larve est connue sous le nom de gros ver du bois; elle est d'une dimension aussi considérable que celle

du lucane, ne s'attaque qu'aux chênes parvenus à toute leur croissance, c'est-à-dire au moment où ils ont la plus grande valeur.

» Bien plus petites, voici les saperdes : à gauche, la saperde chagrinée et, à droite, la saperde des peupliers. Des insectes ravageurs des forêts, ce sont les plus abondants de tous. Les saperdes apparaissent à l'état parfait vers la fin de juin ou le commencement de juillet; les femelles s'appliquent contre le tronc des arbres, en particulier des trembles et des peupliers, y introduisent sous l'écorce, qu'elles perforent dans les points faibles, les œufs qu'elles pondent au nombre de trente à quarante chacune. Au bout de quelques jours, de petites larves sortent de ces œufs. Pourvues de fortes mandibules, elles pénètrent jusqu'au centre de l'arbre dont elles broient les fibres, qu'elles expulsent au dehors, à mesure qu'elles creusent leurs galeries, diminuant ainsi la vitalité du sujet.

» Mais vous n'êtes pas sans avoir vu ce quatrième insecte dans le verger de M. Dubois? interrogea M. Martin en montrant le coléoptère épinglé à la suite des saperdes.

— En effet, dit René, c'est le hanneton.

— Votre réponse est parfaitement juste, répliqua le forestier. Si mon fils a placé cet insecte dans sa collection, c'est qu'il n'ignorait pas qu'il s'attaque au chêne aussi bien qu'aux arbres fruitiers.

Tous les coléoptères que je viens de vous énumérer sont spécialement les ennemis des arbres dits feuillus, continua M. Martin. Ceux qui sont en ligne derrière ravagent plus particulièrement les pins et les sapins, c'est-à-dire les arbres résineux. Ce petit brun est le bostriche curvidente; cet autre, à élytres comme déchirées, est le bostriche sténographe; celui-ci, à livrée noire, est l'hylésine du pin; et enfin celui-là, à livrée brune, avec poils jaunes, est l'hylobe du pin.

» Passons maintenant aux papillons

» Ceux qui nuisent aux arbres à feuilles caduques ne sont pas nombreux. Je ne vous en signalerai que trois.

» Le premier est le bombyx processionnaire. Remarquez-le dans cet angle; il est couvert de poils bruns sous l'abdomen et a les ailes grisâtres un peu nuancées de bleu d'une teinte fausse. Il paraît en août et en septembre. La femelle pond sur l'écorce du chêne une masse de cent cinquante à deux cents œufs qu'elle recouvre de longs poils dont elle dépouille son abdomen. Il provient de chenilles d'un gris bleuâtre ou rougeâtre, qui vivent toujours en commun; elles ne sortent que le soir, dans un ordre régulier et invariable qui leur a valu le nom de processionnaires; rien n'arrête leur marche envahissante; quand les feuilles manquent aux chênes qu'elles ont dépouillés, elles mangent le sous-bois; les cantons de forêts occupés par les processionnaires font absolument l'effet d'un désert, et, de plus, les poils que les chenilles perdent sans discontinuer en rendent le séjour impossible aux bestiaux comme à l'homme.

» Le second, le bombyx cul-doré, est encore un type tout voisin, dont les dégâts, dans les bois de chênes, sont souvent considérables.

» Le troisième, ce beau lépidoptère aux ailes blanches et ornées d'une multitude de gros points d'un bleu noirâtre, est la zeuzère ou coquette; il se trouve habituellement sur le marronnier d'Inde; mais, comme mon fils l'a recueilli près de jeunes ormes, il a cru devoir le ranger parmi les papillons nuisibles aux essences forestières. En cela il n'a pas eu tort, car j'ai lu dans un des ouvrages de ma bibliothèque : *Les Ravageurs des forêts*, qu'à une certaine hauteur, qui est ordinairement celle d'un homme, et volontiers du côté du midi, on remarque souvent, dans les ormes qui sont attaqués par les larves de la coquette, un trou circulaire du calibre à peu près d'une chevrotine et violacé sur-

les bords, d'où s'échappe un suintement rougeâtre accompagné de quelques détritits, preuve évidente de la désorganisation intérieure du sujet.

» Ceux qui nuisent aux arbres à feuilles résineuses sont malheureusement plus nombreux.

» Ce sont déjà deux bombyx : le bombyx du pin et le bombyx-moine. Le bombyx du pin, épinglé en tête des lépidoptères de seconde catégorie, est, vous le remarquez, d'un rouge-brun, avec une large bande transversale de couleur différente; il porte une tache blanche, disposée en croissant, vers le milieu de chacune de ses ailes antérieures.

» Au mois d'avril, les chenilles, nées l'année précédente, montent sur les pins, mangent indifféremment et gloutonnement aiguillules et bourgeons; il en est ainsi jusqu'au mois de juin, époque où elles se métamorphosent. Douée d'un appétit insatiable, chaque chenille a bientôt épuisé sa branche, chaque myriade son canton. L'ennemi est si puissant, si irrésistible dans ses ravages, que l'on n'a pas reculé, dans certaines circonstances, devant l'incendie complet de la forêt, lorsque la pineraie était isolée, pour se débarrasser de ce terrible fléau.

» Le bombyx-moine est d'un blanc sale, avec l'abdomen roux; sa chenille est verdâtre d'abord, puis noire avec des points rouges; elle est poilue; elle est aussi dangereuse que la précédente. De même que le feu, elle détruit tout, partout où elle passe.

» C'est ensuite le sphynx du pin, ce bel insecte violet, avec l'abdomen annelé de violet et de jaune; il accompagne le bombyx-moine dans ses invasions.

» C'est aussi la phalène géomètre ou arpenteuse du pin, assez joli papillon jaune aux ailes portant de délicates marbrures brunes très élégantes. Ses chenilles ne mangent que la partie inférieure des feuilles, coupant l'organe en

deux, et laissant tomber l'autre moitié sur le sol, ce qui produit une énorme perte en même temps qu'un vrai gaspillage.

» C'est encore la noctulle piniperde, petit papillon auquel vous trouverez quelque ressemblance avec le bombyx; malgré sa petite taille, sa chenille commet des dégâts importants.

» Ce sont enfin les pyrales, dont voici trois espèces épinglées en arrière-garde : la pyrale des bourgeons, aux ailes bleu ciel vergetées de jaune; la pyrale des pousses, aux ailes blanches et orange; la pyrale de la résine, aux ailes bleues et marron foncé. La chenille de la première se loge dans les bourgeons; celle de la seconde, dans les feuilles des jeunes pousses; celle de la troisième détermine des galles résineuses à côté de chaque bourgeon. Tous ces individus sont d'autant plus redoutables, qu'il est pour ainsi dire matériellement impossible de s'opposer à leur multiplication.

— Monsieur Martin, dit Maurice, lorsque le garde forestier eut remis en place la boîte à insectes de son fils, vous nous avez beaucoup intéressés, tant par la savante leçon d'entomologie à laquelle nous venons d'assister, que par les détails que vous nous avez donnés sur votre profession; vous me permettrez d'ajouter que ce ne doit pas toujours être gai d'habiter ainsi seul au milieu de la forêt?

— Cela est un peu vrai, mon petit ami, répliqua M. Martin; l'hiver est quelquefois triste; mais, lorsque la belle saison revient, la vie forestière est si agréable!

» D'ailleurs, l'Etat m'accorde, ainsi qu'à mes collègues, un certain nombre d'avantages qui ne sont pas à dédaigner. D'une part, ainsi que vous l'avez vu tout à l'heure, je jouis gratuitement d'une superficie de terrain d'au moins un hectare, partie grande culture, partie jardin, où je récolte abondamment, et pour les besoins de ma famille et pour l'entretien hivernal de mon bétail.

» J'ai le droit d'envoyer mes vaches au pâturage, ce qui, durant l'été, me permet de nourrir, sans bourse délier, ces bonnes bêtes qui ruminent paisiblement à l'étable.

» Je récolte, dans la forêt, la litière qui m'est indispensable soit pour mes bêtes à cornes, soit pour mes porcs, laquelle est ainsi transformée en un fumier capable de rendre au sol de mon terrain les matières fertilisantes que les récoltes lui ont enlevées.

» Je n'ai nullement à me préoccuper du chauffage, attendu qu'il m'est alloué chaque année une quantité suffisante de bûches et de fagots.

» Par contre, mon traitement n'est point très élevé ; mais je sais que l'État se préoccupe de l'améliorer et j'espère, d'ici peu d'années, bénéficier d'une augmentation sensible.

» Actuellement, avec ce que nous récoltons ici et tout ce que la forêt nous donne, nous avons suffisamment pour vivre, et même il nous est possible de réaliser quelques économies. Celles-ci seraient bien utiles en cas de maladie. Et encore, s'il m'advenait de contracter une affection grave ou de recevoir une blessure dans l'exercice de mes fonctions, et qu'il me faille des soins tout particuliers, j'ai droit à l'admission dans un hôpital militaire ; même certains établissements d'eaux thermales et minérales : Amélie-les-Bains, Barèges, Bourbonne, Vichy, sont mis gratuitement à ma disposition.

» Enfin, lorsque la vieillesse arrive, chaque préposé forestier reçoit une pension de retraite qui met ses vieux jours à l'abri de la misère.

» Vous voyez donc, mes enfants, que la profession de préposé forestier n'est point de celles que l'on doit dédaigner : en résumé, les avantages qu'elle offre sont de beaucoup supérieurs aux inconvénients qu'elle présente ; je crois qu'à ce sujet, mon vieux camarade M. Dubois ne me contredira pas.

— En effet, répondit l'ancien forestier, car si actuellement je jouis de loisirs qui me permettent justement de faire effectuer à mes petits pensionnaires les excursions et les promenades auxquelles ils prennent part depuis plusieurs mois, et dont celle d'aujourd'hui sera certes une des meilleures, c'est à cette profession que je le dois; c'est à elle aussi, grâce à la vie au grand air qu'elle entraîne forcément, que je suis redevable de ma santé plutôt robuste.

» Puis, conclut M. Dubois, maintenant, mes amis, que vous avez fait connaissance avec M. et M^{me} Martin, nous ne manquerons pas de revenir à la maison forestière de Pologne. N'abusons pas de l'hospitalité qui nous a été offerte et n'attendons point plus longtemps, car, la nuit venue, notre marche à travers bois serait des plus difficiles. »

Les fils de M. Beusart s'empressèrent d'exprimer leur reconnaissance à M^{me} et à M. Martin; puis, ainsi que l'avait ordonné M. Dubois, on précipita le retour à Richefontaine, lequel ne fut néanmoins pas assez rapide pour permettre d'arriver avant le coucher du soleil.

**Le retour de M. Beusart. — La cueillette
des champignons. — Une rencontre imprévue.
Un héros de la forêt.**

Le premier dimanche d'août, dans la matinée, M. Jean, le facteur qui dessert Vieufour et Richefontaine, remit à Maurice une lettre timbrée de Paris.

Aussitôt qu'elle fut décachetée et que l'enfant en eut pris connaissance, il poussa une vive exclamation de joie qui fit accourir ses frères Robert et René. Ceux-ci interrogèrent leur aîné qui leur annonça l'arrivée de M. et de M^{me} Beusart pour le lendemain. Tous deux seraient à la gare des Six-Lettres pour 5 heures du soir et ils engageaient leurs fils à venir au-devant d'eux.

On fit part immédiatement de la bonne nouvelle à M. et à M^{me} Dubois; puis, sans plus tarder, chacun s'occupa des préparatifs nécessaires pour la réception du papa et de la maman.

De cette façon, la journée parut assez courte; mais, par contre, les enfants dormirent peu, songeant au plaisir de revoir leurs parents bien-aimés.

Le lundi, vers 4 heures, on s'achemina avec M. Dubois vers la gare des Six-Lettres. On arriva à la station quelques minutes avant le train; le cœur des enfants battit bien fort lorsque la locomotive apparut au sortir du tunnel placé en avant de la gare.

Mais voici le convoi arrêté. M. et M^{me} Beusart en des-

cedent; aussitôt la porte de sortie franchie, Maurice, Robert et René tombent dans les bras de leurs parents. Peindre le bonheur et la satisfaction de ceux-ci serait très difficile.

A peine reconnaissaient-ils leurs fils qu'ils avaient laissés, dix mois auparavant, pâles, faibles et délicats, dans ces garçonnets, au visage bronzé et dont l'aspect général dénotait une santé robuste.

Aussi, fut-ce avec la plus grande cordialité que M. et M^{me} Beusart serrèrent la main de M. Dubois, qui s'était tenu à l'écart, pour laisser libre cours aux premières effusions de joie d'une famille si heureuse.

Après avoir remercié ensuite l'ancien forestier de sa vigilance et de ses bons soins qui ne s'étaient jamais démentis, on s'engagea sur la route que l'on avait quittée momentanément.

Parents et enfants ne cessaient de se questionner mutuellement sur ce que chacun avait fait durant l'année qui venait de s'écouler. Six heures sonnaient exactement à l'horloge communale de Vieufour lorsque l'on ouvrit la porte qui donnait accès à la propriété de M. Beusart.

M^{me} Dubois se tenait sur le perron de l'habitation. A l'arrivée des voyageurs, elle eut sa part, d'ailleurs bien méritée, des remerciements des parents de ses jeunes pensionnaires.

Le lendemain et les jours suivants, la vie de vacances recommença. Toutefois M. Beusart ne manqua pas, par des séries de questions journalières, de s'enquérir du degré d'instruction de ses enfants; il constata avec plaisir que leurs progrès intellectuels ne laissaient rien à désirer à leur développement physique; il en témoigna sa plus profonde gratitude à M. Lesage.

Une semaine avait déjà passé depuis que la famille était ainsi au complet, lorsqu'on résolut d'aller aux champi-

gnons. On partirait de bonne heure, car personne n'ignorait que ces cryptogames étaient fort recherchés par les habitants de Vieufour et des environs, non seulement pour les consommer, mais encore pour en faire un commerce assez lucratif.

Vers 6 heures du matin, tout le monde étant guêtré et chacun s'étant muni d'un panier ou d'un filet, on se dirigea vers la petite futaie de la côte Lemerre, située à gauche du domaine de M. Beusart.

Lorsqu'on fut sous bois, on se disposa de façon que personne ne se perdit : M. Dubois à gauche, M. Beusart à droite, les enfants au milieu, tout en s'espacant les uns des autres de 4 à 5 mètres, de manière à pouvoir explorer à la fois une superficie assez grande; on devait toujours marcher devant soi et, de temps à autre, héler ses compagnons afin de s'assurer que personne n'était égaré.

La recherche commença d'abord silencieuse. Tout à coup Robert s'écria : « Quel joli champignon ! » Puis il détacha du sol un cryptogame haut d'environ 15 centimètres, au chapeau de diamètre à peu près égal à la hauteur, de forme arrondie et de couleur marron foncé, et dont le pied présentait un véritable renflement à la base; l'enfant appela M. Dubois pour se renseigner et sur le nom, et sur la qualité de sa trouvaille.

— Ce champignon, dit l'ancien forestier, est le bolet comestible, que les gens de notre contrée nomment vulgairement « moricaud »; comme le qualificatif qui accompagne son nom l'indique, ce bolet est alimentaire; il donne une chair blanche, douce et agréable; c'est un des meilleurs de notre forêt, surtout quand il est jeune, et c'est celui particulièrement recueilli pour faire des envois dans les villes voisines, voire même à Paris.

A son tour Maurice aperçut, tranchant fortement sur le vert foncé des mousses avoisinantes, quelques champi-

gnons d'un beau jaune doré, au chapeau à bords festonnés, au pied court et épais.

Justement M. Beusart marchait à proximité de son fils aîné et, sans attendre que celui-ci l'interrogât, il lui dit :

— Tu as là devant toi de jolies chanterelles comestibles, des girolles, comme on les appelle à Richefontaine; tu peux les cueillir sans crainte et les placer dans ton filet; à déjeuner ou à dîner, tu les trouveras délicieuses, quand M^{me} Dubois les aura préparées avec de belles tranches de jambon rose. Je sais, pour l'avoir constaté très souvent, continua M. Beusart, que les chanterelles comestibles croissent en famille; aussi, ne serais-je pas étonné que nous en trouvions abondamment par ici. Regarde bien de tous côtés, ainsi que tes frères, et vous ne ferez certes pas corvée.

M. Beusart avait dit vrai; de nombreuses girolles emplirent rapidement paniers et filets; quelques bolets comestibles allèrent également rejoindre et augmenter la cueillette des « petits forestiers ».

Quoique bien jeune, René était très observateur. Venant de cueillir un « moricaud », il le tournait et le retournait dans ses mains, tout en le comparant à ceux qu'il avait précédemment récoltés; il lui semblait quelque peu différent. Voulant être fixé à ce sujet, il s'approcha de M. Dubois, lui montra le cryptogame et lui demanda si c'était bien le bolet comestible.

L'ancien forestier s'empara vivement du champignon que lui présentait l'enfant, lui disant que c'était là une variété vénéneuse, le bolet satan, qu'il fallait jeter au plus vite pour sa nocivité.

L'on avait atteint le sommet de la côte Lemerre et maintenant l'on cheminait sur un terrain plat où le couvert était très compact. Non loin de Robert, qui occupait le centre de la ligne, sur le sol brunâtre de la forêt, un

champignon au chapeau bien convexe, lisse et de couleur jaune orangé, attira les regards de l'enfant. Il le cueillit prestement et courut le montrer à son papa.

— Ce joli cryptogame, dit M. Beusart, est l'oronge vraie, variété comestible par excellence; il est des plus délicieux et s'accommode de façons très diverses : au beurre, avec ou sans crème; on le joint aussi à la viande; seulement, il est peu commun et croît généralement solitaire.

» Par contre, il y a une autre oronge, continua M. Beusart, la fausse oronge, au chapeau d'un rouge vif, qui est fort répandue; malheureusement, elle est très vénéneuse. La couleur de son chapeau et les débris de volve, blancs ou grisâtres, qui en pointillent la face supérieure, la font suffisamment distinguer de l'oronge vraie; mais dans le doute, mon fils, abstiens-toi de cueillir un champignon que tu ne connais pas assez, un empoisonnement est trop vite arrivé. »

Toujours dans le même ordre qu'au départ, la petite troupe aboutit à un sentier à demi caché par les fougères et les bruyères. On décida de suivre cette étroite voie forestière, car M. Dubois exposa que certaines espèces de champignons poussaient spontanément à proximité de ces endroits aérés.

L'on n'eut pas à regretter la décision prise, car bientôt M. Beusart, groupant ses fils, leur montra à quelques mètres du sentier, dans une toute petite clairière, trois cryptogames au chapeau gris rougeâtre, au pied couleur lie de vin, ce dernier bulbeux à la base et entouré d'un anneau de même teinte.

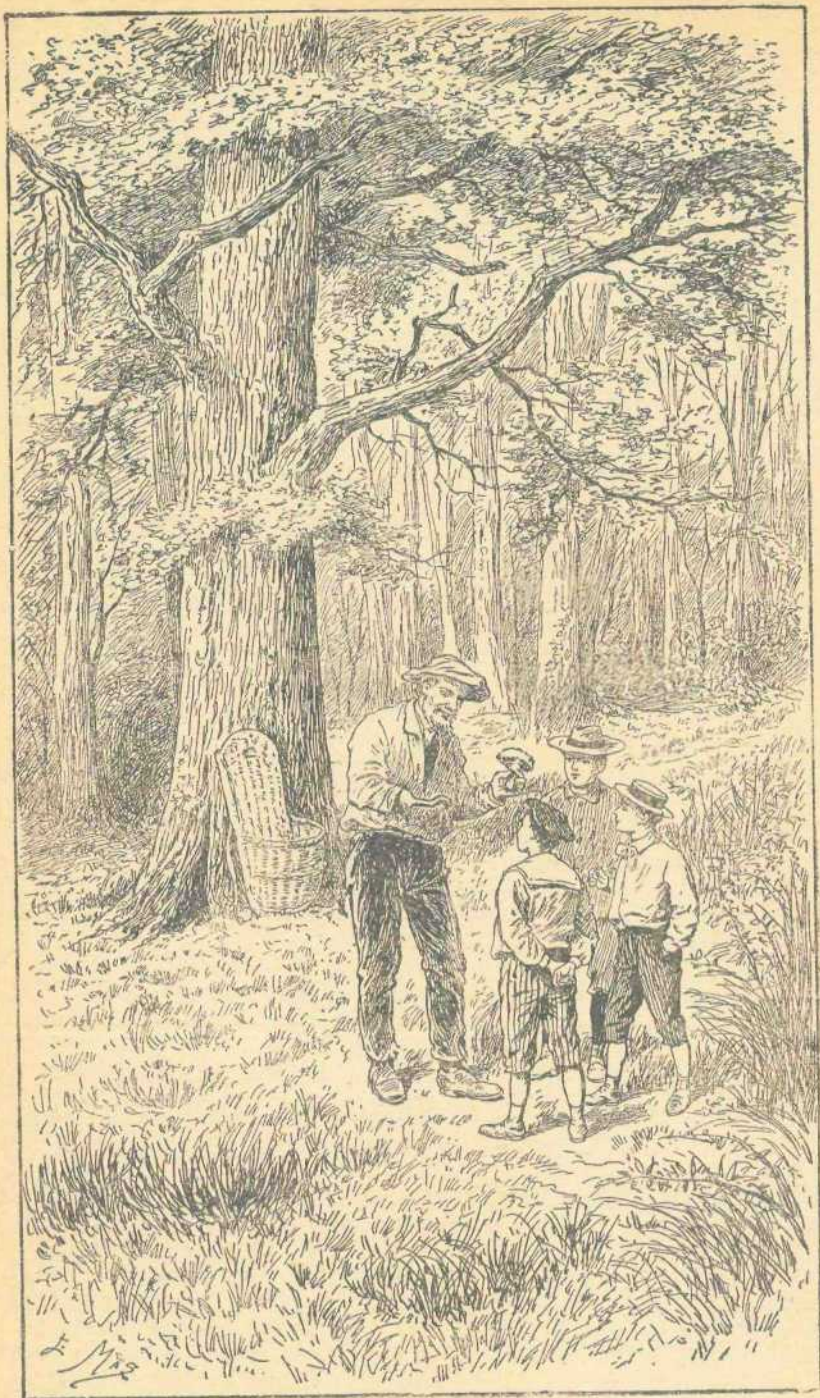
— Ce sont là, diraient les gens de Richefontaine, des « compagnons », mais pour nous, qui devons appeler les plantes conformément aux règles de la botanique, ce sont des amanites rubescentes, variété alimentaire, à la chair très succulente.

A une dizaine de mètres de là, d'autres « compagnons » s'ajoutèrent aux premiers, et la provision allait être suffisante lorsqu'on fit la rencontre d'un habitant de Vieufour, M. Lebrave, amputé d'un bras, qui gagnait sa vie en demandant à la forêt les mille petits revenus dont elle est la dispensatrice bienfaisante envers ceux qui connaissent tous ses secrets.

Pour l'instant, de même que nos amis, M. Lebrave recueillait des champignons. Ce matin, il avait été heureux, car sa hotte en était complètement remplie. Il serra la main à M. Dubois, qu'il connaissait de longue date, puis salua M. Beusart et ses enfants.

La cueillette des cryptogames fut suspendue, car, sur la demande de M. Dubois, M. Lebrave montra aux « petits forestiers » quelques variétés alimentaires que l'on n'avait pas rencontrées. C'est ainsi que Maurice et ses frères apprirent à reconnaître successivement : la lépiote élevée, appelée aussi ombelle ou parasol à cause de sa disposition générale; la russule charbonnière ou charbonnier, au chapeau hémisphérique, avec des teintes d'un bleu verdâtre, lavé de rose vers les bords, aux feuillets larges, blancs, de longueurs inégales et au pied un peu rugueux; le lactaire délicieux, dénommé encore vache rouge ou potiron des sapins, duquel M. Lebrave fit sortir un lait orangé rouge vif, qui ne tarda pas à prendre une teinte verdâtre après qu'il se fut répandu sur les contours extérieurs du champignon; les clavaires ayant l'aspect de minuscules arbrisseaux reposant sur un tronc court et épais supportant de nombreux rameaux aux couleurs variées : jaune citron, jaune orangé, rouge pourpre, blanc et rose.

Très heureux de la leçon qui leur était donnée, les enfants se promirent de mettre en pratique les renseignements qu'elle comportait, lors d'une nouvelle sortie. Maurice, émerveillé de ces connaissances spéciales de



La leçon du chercheur de champignons.

M. Lebrave, lui demanda comment il avait appris ainsi à distinguer les caractères des cryptogames.

— C'est, répondit celui-ci, à la suite d'une blessure que je reçus lors d'un épisode sanglant de la guerre de 1870, le massacre de Passavant; il me fallut subir l'amputation du bras droit. Incapable de supporter un travail fatigant, et voulant quand même rester au village, je dus m'astreindre à trouver dans les bois de quoi subvenir à mes besoins; c'est ainsi qu'en accompagnant de vieux chercheurs de champignons, je pris peu à peu l'habitude de reconnaître les variétés comestibles au milieu des variétés vénéneuses.

Robert, qui aimait par-dessus tout les épisodes de guerre, dit à son père de prier M. Lebrave de raconter l'événement qui l'avait rendu infirme.

M. Beusart acquiesça à ce désir, et, s'adressant à M. Lebrave, lui demanda d'être assez aimable pour donner à ses enfants quelques détails sur ce massacre dont le théâtre avait été en partie l'extrême limite méridionale de la forêt dans laquelle on excursionnait justement.

Comme tous les anciens militaires, M. Lebrave aimait à narrer les faits d'armes auxquels il avait pris part. C'est donc avec le plus vif plaisir, lorsque chacun se fut à demi couché sur les touffes de fougères très compactes en cet endroit, qu'il se mit à raconter la triste et horrible tuerie du 25 août 1870.

Fortement émus, les fils de M. Beusart remercièrent l'ancien mobile de son touchant récit, tout en le félicitant d'avoir échappé à la mort. Ensuite, ils firent promettre à leur papa de les conduire un jour à Passavant, afin qu'ils puissent admirer le monument élevé comme hommage patriotique envers ceux qui, si généreusement, donnèrent leur vie pour le pays.

M. Lebrave, ayant remis sa hotte au dos, quitta ses nouveaux amis, non sans s'être engagé auprès de M. Beau-

sart à venir lui offrir le plus souvent possible les fruits et végétaux qu'il récolterait en forêt.

On ne pensa plus guère aux champignons, et tout en se promenant lentement dans le taillis de haute futaie qui avait succédé à un essai de plantation de sapins, d'ailleurs assez bien réussi, on songeait plutôt à ces combats héroïques dont les forêts avaient été si souvent les témoins.

Aussi est-ce en silence que les promeneurs rentrèrent à Richefontaine où, à leur arrivée, ils reçurent les comptes de M^{me} Beausart pour l'abondante cueillette faite au cours de la matinée et dont une partie allait entrer immédiatement dans la confection d'un plat pour le déjeuner.

XII

La dernière promenade. — Vers la « Grande Rouillie ».
L'évaluation des coupes. — La pêche de l'étang.

Août et septembre avaient été particulièrement beaux cette année; aussi les sorties de la famille de M. Beusart étaient pour ainsi dire incessantes. Mais les vacances prenaient fin, et tout le monde devait bientôt rejoindre Paris.

Au cours de la dernière semaine, on résolut d'aller une fois encore bien loin en forêt, d'autant plus qu'une nouvelle s'était répandue dans le pays : celle de la pêche de l'étang de la « Grande Rouillie »; il y aurait là un spectacle curieux, dont on conserverait certainement le meilleur souvenir.

Tout d'abord, la promenade ne présenta rien d'intéressant. Le cœur des enfants se serrait un peu lorsqu'ils songeaient que, pendant de longs mois, ils ne reverraient plus ces grands taillis, témoins de si agréables excursions.

A un moment donné, leur rêverie se trouva interrompue par des éclats de voix qui résonnaient sur leur droite, dans une partie de la forêt non encore exploitée.

René s'enquit auprès de M. Dubois des raisons de ce bruit qui ne laissait pas de l'inquiéter quelque peu.

L'ancien forestier répondit que ces éclats de voix étaient dus à des marchands de bois occupés à faire l'estimation de la parcelle de taillis voisine devant être mise tout prochainement en adjudication. La meilleure confirmation de cette réponse fut l'apparition immédiate, sur la lisière de

la future coupe, de M. Lanusse, marchand de bois à Haut-Plateau, accompagné de plusieurs de ses employés.

Les deux groupes se saluèrent comme gens de connaissance. Puis M. Lanusse fut prié par M. Dubois de fournir aux enfants quelques détails sur le travail qu'il effectuait en ce moment.

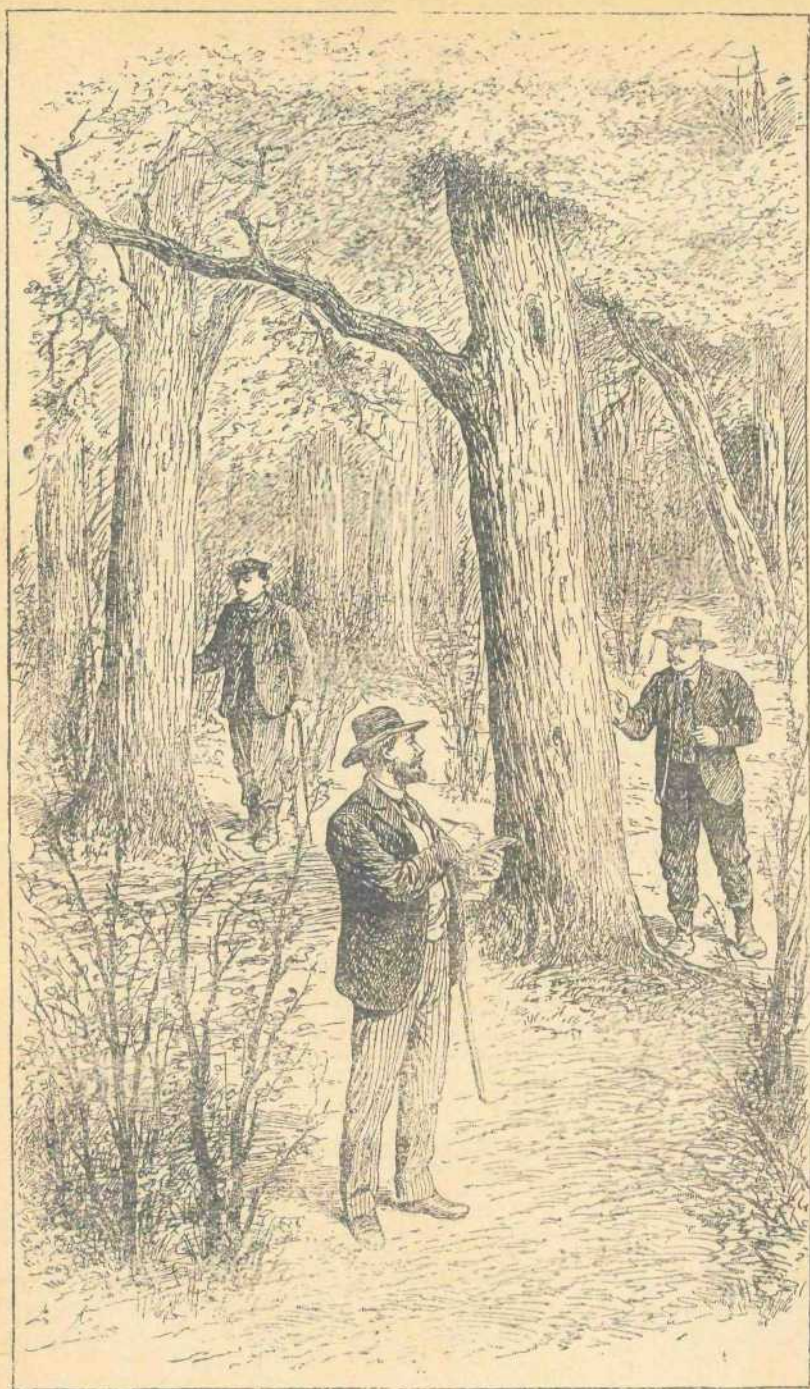
M. Lanusse s'exécuta de très bonne grâce.

— Avec mes commis, dit-il, nous parcourons toute la coupe à exploiter. Celle-ci a été divisée, sous la direction des agents forestiers, en virées, c'est-à-dire en bandes de largeurs égales. Nous prenons, à l'aller, toute une virée; mes employés nomment à haute voix l'essence et les dimensions approximatives des arbres destinés à être abattus; ces dimensions sont la circonférence du sujet mesurée à hauteur d'homme et sa hauteur jusqu'à l'endroit où il cesse de fournir des bois de service ou d'industrie; je consigne ces renseignements sur le petit carnet que voici et j'y ajoute en stères le volume du houppier ou sommet des arbres et celui du taillis. Au retour nous agissons de même dans une seconde virée et nous continuons ainsi jusqu'à l'évaluation totale de la coupe.

» Ces estimations me permettront, à la vente des bois, de mettre une enchère capable de me laisser réaliser par l'exploitation un bénéfice suffisamment rémunérateur. »

M. Beusart remercia M. Lanusse de sa bonne petite leçon et l'on reprit la marche en avant.

La forêt devenait moins belle; la haute futaie faisait place à un taillis clairsemé dans lequel les arbres croissaient tortueux et rabougris; on sentait que le sol très humide de la gorge où l'on était engagé était loin de leur convenir. Bientôt même, de hautes herbes, des broussailles, des roseaux remplacèrent les végétaux ligneux, et, au milieu de ce fouillis presque inextricable, on aperçut de grandes surfaces liquides : c'était le chapelet des Sept-



L'estimation d'une coupe.

Étangs. On prit le sentier boueux qui les longeait et, après avoir dépassé quatre pièces d'eau, on arriva à l'étang de la « Grande Rouillie ».

Au contraire des précédents, celui-là était à sec; seule, la rigole du centre restait en partie remplie. Lorsqu'on fut tout à fait sur ses bords, un tableau très pittoresque s'offrit à la vue des promeneurs.

De nombreuses personnes étaient groupées près de la vanne de l'étang, et parmi elles M. Royer, l'adjudicataire de la pêche, qui accueillit à bras ouverts les nouveaux venus; à droite, des dames entouraient les balances disposées sur des tréteaux et qui allaient servir pour les pesées; à gauche, des pêcheurs aux jambes engouffrées dans de grandes bottes allant jusqu'au haut de leurs cuisses, attendaient le signal du travail.

Celui-ci ne se fit d'ailleurs pas attendre. Sur un mot de M. Royer, les pêcheurs descendirent dans l'étang, où une senne, grand filet de pêche destiné à cette opération, était tendue à l'extrémité supérieure de la rigole; les uns saisirent les cordes qui permettaient de traîner la senne; les autres maintinrent au fond de l'eau la partie inférieure du filet; tous se rapprochèrent de la vanne d'écoulement.

Arrivés en cet endroit, ils fermèrent la senne en resserrant ses deux bouts, ce qui engloba le poisson dans une véritable prison. L'eau disparut, tant la quantité d'habitants de l'onde ainsi amassée était grande; on ne voyait que têtes frétilantes respirant fortement à la surface et cherchant à s'échapper des mailles qui les enserraient; malgré leurs efforts, ils restèrent prisonniers.

Tout autour, la foule des curieux, nos amis en première ligne, se pressa bruyante et joyeuse; on se montrait du doigt les plus belles pièces, carpes au miroir, carpes saumonées, brochets énormes, qui excitaient l'envie des acheteurs.

Mais ceux-ci durent prendre patience, la vente au détail ne pouvant encore avoir lieu. Il y avait là, en effet, des spéculateurs en gros; ils étaient accompagnés de charretiers dont les lourds véhicules portaient des tonneaux à demi remplis d'eau et fortement évidés à la bonde.

Les pêcheurs puisèrent dans la masse poissonneuse pendant que M. Royer faisait procéder au triage, au classement, à la mise en tonnes du contenu des raquettes. Le chargement fini, les premières charrettes quittèrent la chaussée et se dirigèrent vers les localités où habitaient les marchands en gros.

Dans la rigole de l'étang, la pêche alla continuant. Les coups de senne succédèrent aux coups de senne, et bientôt tous les tonneaux furent vivement emplis et emportés.

C'est alors que commença la vente au détail; les prix se débattirent entre adjudicataire et acheteurs, allant en croissant de la friture à la carpe et de la carpe au brochet.

M. Beausart et ses enfants s'approchèrent des balances pour faire leurs emplettes, lesquelles se composèrent de menu fretin destiné à être consommé le soir même et de grosses pièces que l'on réserverait pour le lendemain.

M. Royer fit bénéficier les hôtes de M. Dubois d'une certaine remise, et leur offrit, en outre, une demi-douzaine de belles perches, ce dont ils s'empressèrent de le remercier.

Ceci fait, on quitta la « Grande Rouillie », et quoique assez lourdement chargé, tout en bavardant on reprit gaillardement le chemin parcouru quelques heures auparavant.

— Heureusement, dit M. Dubois, doyen de la troupe, qui marchait tout aussi allègrement, nous n'osons ajouter plus, que le cadet, notre ami René, heureusement que l'on a empoissonné ces flaques d'eau de la Gorge-aux-Étangs; on a créé là une source de revenus loin d'être à dédaigner. En outre, ces étangs sont mis à sec tous les trois ans et

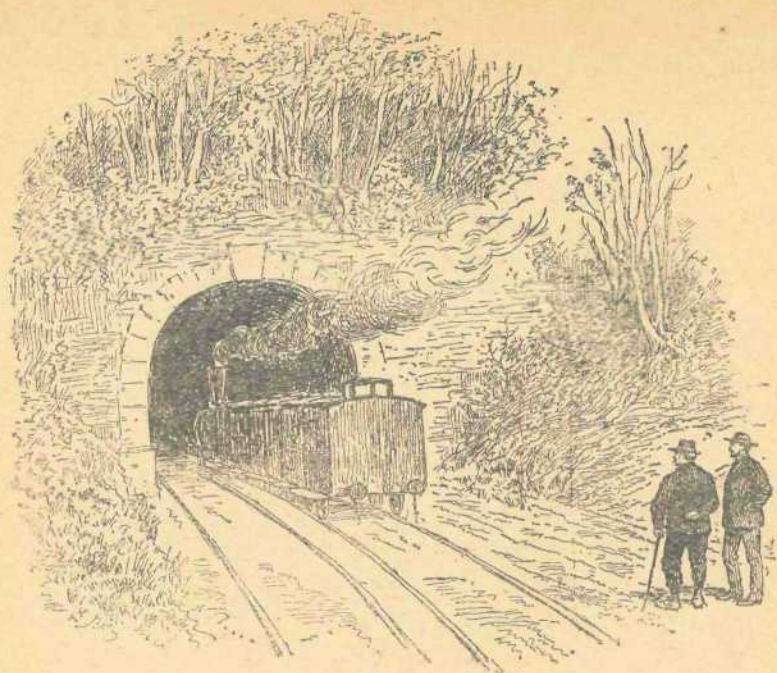
restent en culture le même laps de temps; on y ensemeuce particulièrement de l'avoine, céréale s'accommodant très bien de ces terres fortes et humides. Le propriétaire du terrain loue au plus offrant la pièce à sec; en ce qui me concerne, j'ai pris ainsi, au cours de ma carrière, le sol de la « Grande Rouillie » pour un bail de trois ans et je n'ai pas eu à m'en plaindre.

» Durant l'automne et l'hiver, continua-t-il, les étangs que nous venons de côtoyer deviennent le séjour de prédilection de nombreux oiseaux de passage dont la chasse est autorisée. Le possesseur des pièces d'eau adjuge cette chasse à des amateurs qui ne manquent pas dans le pays; il augmente encore ainsi le revenu de ces terres marécageuses. L'adjudicataire du droit de chasse est connu vulgairement sous le nom de « canardier ».

» Pendant de longs mois, cet homme, abrité dans une cabane de roseaux, passe sa vie sur l'étang. Malheur aux canards de toutes les espèces, pilets, souchets, huppés, siffleurs, chipeaux, collets verts, pattes noires; malheur aux autres oiseaux de passage, oies noires ou grises, cygnes, cormorans, macreuses, foulques, hérons, courlis, chevaliers, etc., qui s'aventurent trop près de la cabane, tous sont impitoyablement tirés par l'insatiable nemrod.

J'aurais été fort heureux, conclut M. Dubois, de vous parler avec détails de ces hôtes de passage, mais le temps me manque, car dans quelques minutes nous arriverons à Richefontaine. Je remets la leçon à l'an prochain, lorsque vous reviendrez voir votre vieil ami.

Quelques instants après, en effet, tous rentraient dans l'ancienne demeure des verriers, exténués peut-être, mais emportant le meilleur souvenir de cette dernière promenade sylvestre.



ÉPILOGUE

M. Beusart n'avait plus que trois jours de vacances avant de reprendre son cours dans le lycée où il exerçait.

On était alors au samedi. La journée se passa, pour M^{me} Beusart, à ranger soigneusement dans ses malles le linge et les effets de la famille; pour M. Beusart, à classer les croquis nombreux qu'il avait pris durant son séjour à la campagne; pour les enfants, à faire de petits paquets avec les objets recueillis durant leurs charmantes promenades en forêt ou dans les usines avoisinantes.

Le dimanche, un diner d'adieu réunit la famille de M. Beusart, M. Lesage, M. et M^{me} Dubois.

Le repas fut d'abord silencieux, car chacun songeait à la séparation prochaine; on aurait cru qu'il y avait une sorte de gêne entre les convives; celle-ci finit tout de même par disparaître, et l'on passa en revue ce que les enfants, sous la direction de M. Dubois et de M. Lesage, avaient pu étudier, admirer ou visiter durant l'année écoulée. Les souvenirs revenaient en foule et chacun se rappelait avec bonheur les incidents qui avaient marqué une sortie ou une excursion. Le diner fini, on alla s'asseoir sous les sapins qui bordaient la forêt à quelque cent mètres devant la maison. On jouit ainsi, encore une fois, du spectacle admirable de la vallée.

Le lundi matin, Guillaume, un vieux muletier de Richefontaine, transporta les malles aux Six-Lettres. Tous les convives de la veille s'acheminèrent pédestrement vers la gare.

Lorsqu'on passa devant la verrerie, le travail battait son plein, et c'est le cœur bien gros que les enfants saluèrent le directeur qui était sur le seuil de son bureau. Dans les prés, à droite et à gauche, de grands bœufs blancs et de belles vaches brunes paissaient tranquillement et, au passage des voyageurs, tournaient vers eux de grands yeux mélancoliques semblant vouloir dire qu'ils regrettaient leur départ.

Mais voici la gare : un quart d'heure sépare seulement de l'arrivée du train. M. Beusart prend les billets et s'occupe de l'enregistrement des bagages. Après quoi il se rapproche de M. Lesage et de M. Dubois et leur répète qu'il ne saura jamais trop leur témoigner de gratitude pour ce qu'ils ont fait pour ses fils.

Un coup de sifflet retentit : c'est le train qui entre en gare. Tout le monde s'embrasse et les voyageurs prennent

place dans le compartiment qu'un employé vient d'ouvrir. La locomotive entraîne les wagons; par la glace les « petits forestiers » font encore des signes d'adieu; bientôt le convoi s'engouffre sous le tunnel qui cache aux regards de l'instituteur de Vieufour et de M. et M^{me} Dubois les derniers gestes des enfants qu'ils s'étaient habitués à considérer comme les leurs.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
PREFACE	5
PROLOGUE	7
I. — La cueillette des noisettes. — Le ramassage des faines. — Les chercheurs de bois mort	9
II. — La chute des feuilles. — L'abatage des coupes. — Le bûcheron.	17
III. — Le rendez-vous de chasse. — La chasse au sanglier. — Les animaux nuisibles de la forêt.	34
IV. — Les muletiers. — Le transport des faguettes à la verrerie de Vieufour. — Une visite à la verrerie.	45
V. — Les industries forestières de Haut-Plateau et de la « Vallée » .	59
VI. — Les artisans de la forêt. — Le « Roi-de-Rome ». — Le déboi- sement et le reboisement	73
VII. — Les artisans de la forêt (<i>suite</i>). — Le village aux Tuileries. .	85
VIII. — Le braconnier puni. — Les tenderies. — Les nids d'oiseaux. — Les oiseaux utiles et nuisibles de la forêt	95
IX. — Une fête sylvestre. — Reptiles de la forêt. — Une ascension difficile. — Les marchandes de fraises	109
X. — Les framboisiers. — Les grandes chaleurs estivales. — L'hos- pitalité de M. Martin. — Une collection d'insectes.	121
XI. — Le retour de M. Besusart. — La cueillette des champignons. — Une rencontre imprévue. — Un héros de la forêt.	137
XII. — La dernière promenade. — Vers la « Grande Rouillie ». — L'évaluation des coupes. — La pêche de l'étang	147
ÉPILOGUE	155

7610-25. — CORBEIL. — IMPRIMERIE GRÉTÉ (3-26).

UNIVERSIDAD AUTONOMA DE MADRID



5406007487